

**ORPHANS OF
AQUARIUS**



LOU BALDIN

LES ORPHELINS DU VERSEAU

Copyright © 2012, par Lou Baldin

ISBN: 978-1-105-60398-3

Tous droits réservés. Nulle partie de cette publication ne peut être reproduite par quelque moyen que ce soit---auditif, graphique, mécanique ou électronique--- sans une permission écrite à la fois de l'auteur et de l'éditeur, excepté dans le cas de brefs extraits utilisés dans le cadre d'articles ou revues critiques. La reproduction non-autorisée de toute partie de cette œuvre est illégale et punissable par la loi.

Traduction française: traplocol@yahoo.fr

SOMMAIRE

1972, Base militaire d'Okinawa, Japon

1968, Kansas City, Missouri

L'Amérique en guerre

Ramassage scolaire

Rassemblement anti-guerre

Fort Leonard Wood - Missouri

Epidémie de méningite cérébro-spinale

Parcours d'infiltration

Fort Knox, Kentucky

Fort Ord Californie

Fort Hood, Texas

Pow Wow en Oklahoma

Okinawa, Japon, 1971

Accident de voiture sur HWY 1

Secret

Agent Orange et quelque chose d'autre

1972, Base militaire d'Okinawa, Japon

Un sergent de l'armée pris en flagrant délit de possession de marijuana est exclu du corps militaire et condamné à une peine sévère à Fort Leavenworth, pénitencier du Kansas.

Des actualités comme celle-là apparaissaient dans le "Stars and Stripes" (journal de l'armée) sur les bases militaires. L'armée réprimait l'usage de drogues sur notre base en utilisant des chiens pour flairer la marijuana cachée dans les casiers des soldats.

Des incidents similaires se produisaient dans tout le pays et à l'étranger. L'armée voulait sérieusement arrêter l'abus de drogues et ils utilisaient ce genre d'articles pour faire passer le message aux troupes que leur usage ne serait pas toléré.

Je vécus dans un appartement avec deux chambres en dehors de la base militaire pendant plusieurs mois. Un jour le commandant de ma compagnie me "demanda" de revenir à la base. On me donna une chambre individuelle et un colocataire. Ce "nouveau" colocataire me dit avoir fumé une herbe dénommée "Buddha-stick" ["Bâton de Bouddha"] (marijuana thaïlandaise mêlée à du LSD ou une autre substance) quand il était à Nam (au Vietnam) et il pensait que je devais l'essayer.

Il me donna le numéro de téléphone de son contact et me demanda d'aller chercher l'herbe pour lui. Il était plus gradé que moi et je pris sa requête pour un ordre. Il disait vouloir partager l'herbe avec moi et quelques autres du peloton.

Ma chambre individuelle était accolée aux baraquements où couchait le reste du peloton. Il y avait quatre espaces privés, surtout occupés par des sergents. Les chambres individuelles étaient dispensées des inspections de routine et des recherches aléatoires de drogues dans la compagnie. La police militaire (PM) et ses chiens passaient chaque semaine au peigne fin les casiers des baraquements à la recherche de marijuana et d'autres substances illégales. C'était un rare privilège que de ne pas avoir l'armée sur le dos.

L'homme au bout du fil fut méfiant lorsque je l'appelai pour qu'il me fournisse en herbe, et il me posa des questions, insinuant que je pouvais être un mouchard (flic infiltré).

Il m'indiqua finalement l'endroit où nous rencontrer. Il me faisait peut-être confiance mais j'avais des doutes à son sujet, j'imaginai que ça pouvait être un

coup monté. Peut-être que mon colocataire s'était fait coincer et allégeait sa peine en collaborant avec les stup' pour les aider à en attraper d'autres. Aucune paranoïa de ma part, ce genre de choses arrivaient sur la base militaire. Je ne le savais pas encore, mais il se jouait quelque chose de beaucoup plus sinistre/secret.

Je conduisis jusqu'à l'adresse que m'avait donnée le gars au téléphone. Il vivait dans un complexe d'habitations à environ huit kilomètres de la base militaire. Son appartement était au troisième étage et faisait face à un passage couvert. Le climat tropical sur l'île d'Okinawa est généralement chaud toute l'année. Cette nuit-là, une froide brise océanique soufflait entre les appartements et ajouta à mon angoisse au sujet de la transaction. Un ami dans ma ville aux États-Unis avait été tué par balle quelques mois plus tôt alors qu'il achetait de l'herbe: le deal avait tourné au vinaigre et quelqu'un s'était mis à faire feu. Je songeai davantage à cet incident qu'à la brigade des stup's.

Je frappai à la porte et un mec d'environ 25 ans me répondit. Je lui annonçai qui j'étais et il m'invita à entrer. Nous nous sommes assis à la table du salon où il avait soigneusement empilés plusieurs douzaines de Bâtons-de-Bouddha. Je trouvai cela effronté de sa part, car comment pouvait-il être certain que je n'étais pas un agent infiltré, ou quelqu'un venu voler dans sa réserve ? Les Bâtons-de-Bouddha n'étaient pas bon-marché, environ trente dollars chacun, une grosse somme à l'époque, l'équivalent du solde hebdomadaire d'un simple soldat, ce qui donnait une valeur considérable à ce qu'il y avait sur la table.

Un autre individu entra environ dix minutes plus tard. D'où je me trouvais, je ne le distinguai pas au moment où il fit irruption et s'annonça à son colocataire. Ils échangèrent des propos sur un ton nonchalant sans qu'il entre dans la pièce où je me trouvais assis.

L'homme alla quelques instants dans sa chambre et vint ensuite dans le salon où l'autre homme et moi nous trouvions. La pièce était éclairée par un petit téléviseur qui scintillait dans un coin, et par la lumière dans la cuisine adjacente. Une luminosité insuffisante pour bien distinguer visages ou profils, ce qui me convenait. Je ne fis pas bien attention au colocataire quand il traversa la pièce pour aller dans la cuisine. De là, il proposa de sortir des bières du frigo pour son colocataire et moi-même. Nous acceptâmes tous les deux, il ramena trois bières et s'assit à la table en face de moi.

Je fus abasourdi de découvrir que c'était un Policier Militaire. Il sourit et me tendit la bière en disant "T'es pris en flag". Puis il ajouta, "je plaisante". Je lui demandai alors "vous plaisantez sur le fait que vous êtes dans la police militaire ou que je suis pris en flag ?"

J'eus des poussées d'adrénaline et mon cœur battit la chamade, je m'imaginai partir en courant mais la vue de son .45 automatique chargé en bandoulière me fit réévaluer la question.

Les deux hommes étaient attachés à l'unité canine de la police militaire, ces mêmes uniformes qui terrorisaient les soldats lors de fréquentes inspections-surprise avec des chiens pour flairer les drogues illégales dans les casiers.

Il me dit de me détendre, qu'il n'était pas en service et qu'il n'avait pas l'intention de me coffrer. Je ne l'ai pas cru mais je n'avais pas d'autre choix que de les écouter.

Les deux PM étaient totalement paisibles à propos de tout ça et ils entamèrent un laïus au sujet des drogues qu'ils pouvaient faire entrer à Okinawa depuis les États-Unis ou le Vietnam. Ils me montrèrent un paquet de cigarettes fabriquées à partir "d'Acapulco gold" [Or d'Acapulco], une marque populaire de marijuana au Mexique.

L'Acapulco gold était une marijuana de choix pour les soldats avant que l'incorporation ne les oblige à changer de carrière, et la marque resta populaire. Comme les cigarettes, les Acapulco Gold se présentaient roulées par paquets de vingt, dissimulées sous une étiquette Marlboro. Ils vendaient aussi les Acapulco Gold nature en paquets de trente grammes, beaucoup moins cher, pour ceux qui souhaitaient rouler leurs propres joints.

Je n'étais pas intéressé par l'herbe Acapulco, tout ce qui se passait n'avait aucun sens mais je ne pouvais pas juste m'en aller, j'en savais trop. Je leur demandai quelle était leur motivation, s'ils étaient des flics corrompus qui vendaient de l'herbe confisquée et de la contrebande. Ils ne m'ont jamais répondu; Au lieu de cela, celui en tenue civile insista pour qu'on revienne sur la transaction et m'offrit un échantillon de Bâton-de-Bouddha.

Le PM en uniforme détacha une petite partie du bâton, l'émietta dans du papier à rouler "patriotique" (papier à cigarette à base de riz que les fumeurs d'herbe utilisaient pour leurs joints de marijuana). Il alluma le joint, tira quelques bouffées dessus et le passa à son partenaire qui fit de même et me le tendit ensuite.

Après deux ou trois taffes de l'étrange herbe, le souvenir de mon retour à la caserne cette nuit-là disparut. Je rentrai pourtant bel et bien, et avec la marchandise. La nuit suivante, quelques privilégiés du peloton furent invités

dans ma chambre individuelle pour fumer le Bâton-de-Bouddha fourni par le PM.

L'usage de drogue était devenu le moyen favori pour s'évader, qui sévissait parmi les troupes. Même les plus droits et disciplinés avant la guerre succombèrent finalement à une forme quelconque de stupéfiant ou d'alcool. Les drogues atténuèrent les sensations d'ennui écrasant et de désillusion qu'affrontaient chaque jour les soldats; nous étions des soldats sans cause, mais il y avait une autre raison à l'utilisation de drogues: elles facilitaient les missions-suicides, et certaines étaient fournies par le gouvernement et approuvées pour des missions secrètes spéciales, à l'insu du reste du monde.

1968, Kansas City, Missouri

La guerre du Vietnam passait quotidiennement aux nouvelles du soir. Chaque jour, les corps ensanglantés de soldats américains tués ou blessés étaient présentés à la télévision nationale, tel un numéro de cirque mis au point par les grands réseaux d'information. À des fins de propagande anti-guerre par les organisations de presse, comme certains le pensaient. Peu importe la raison, que ce soit politique ou pour l'audimat, les images choquantes fascinaient les nations mondiales et surtout les États-Unis parce que l'essentiel des troupes de combat sur le front étaient des américains.

Ils trouvaient le carnage repoussant mais ça ne les empêchait pas de mettre les infos tous les soirs à l'heure du dîner pour suivre le dernier épisode de la sanglante boucherie guerrière en provenance du champ de bataille.

Tout le monde connaissait quelqu'un affecté par la guerre, un parent, un ami ou le parent d'un ami. La plupart des gens avaient une opinion sur la guerre; toutefois, personne n'avait de solution pour sortir du borbier, en dehors de celle consistant à plier bagage et quitter le Vietnam. Les américains étaient partagés entre ceux qui voulaient finir le travail et amener la démocratie dans cette partie du monde, et ceux qui voulaient rapatrier les troupes et laisser payer la note aux populations indochinoises en retrait.

Ce fut peut-être une erreur de la part de John F. Kennedy d'avoir engagé des conseillers militaires en Indochine pour enrayer la propagation du communisme, mais qui pouvait le blâmer pour ça ? Kennedy évita de justesse une guerre nucléaire avec une Union Soviétique hostile qui avait carrément placé des missiles nucléaires balistiques sous les fesses de l'Amérique (Cuba).

Cuba s'était récemment convertie au communisme avec Fidel Castro, descendant d'une riche famille de fermiers, qui avait renversé le gouvernement Batista, confisqué tout bien privé au peuple, et éjecté la démocratie. Castro, un pion de l'Union Soviétique et de son leader Nikita Khrouchtchev, autorisa ce dernier à disposer des missiles sur Cuba et à les pointer agressivement sur les USA.

Les soviétiques avaient des aspirations globales et Kennedy plus que quiconque comprit le danger que l'Union Soviétique posait pour la paix mondiale. Cependant, que la présence américaine au Vietnam ait été une bonne chose ou pas, il était inconcevable d'abandonner toute une nation après l'avoir abreuvée de principes démocratiques pendant plus de dix ans.

L'Amérique en guerre

En 1968, la guerre du Vietnam ne fut pas l'unique fardeau pesant lourdement sur la nation, l'assassinat de Martin Luther King marqua le début d'une série de problèmes avec lesquels les américains durent composer. La mort de King déclencha une vague d'émeutes et de mécontentement qui paralysa beaucoup de grandes villes américaines durant des années. Les quartiers en centre-ville ressemblèrent aux images de combat à Saïgon.

J'avais seize ans lorsqu'on tira sur Martin Luther King à Memphis, Tennessee, le 4 avril 1968. Sans le connaître à l'époque, je présentai néanmoins qu'il s'agissait de quelqu'un d'important puisque les écoles publiques nous relâchèrent plus tôt un certain jour, en signe de respect après son décès.

Mon école se situait à huit kilomètres de mon quartier en centre-ville, entre les gratte-ciels au sud et la rivière du Missouri au nord.

Après avoir été libérés de l'école, des amis et moi-même nous sommes rendus dans notre lieu de prédilection, une salle de jeu [Penny Arcade] sur la 14^{ème} et Broadway, ignorants du grabuge dans la communauté noire à quelques pâtés de maison au sud-est du centre-ville de Kansas City.

Au moment de notre arrivée à la salle de jeu, des manifestants déferlèrent soudain comme par enchantement en courant dans tous les sens, tel un raz-de-marée sur la ville. La manifestation avait débuté plusieurs pâtés de maison plus loin et s'était amplifiée rapidement comme une boule de neige dévalant la colline en direction de la ville. Les foules nombreuses emplirent les rues à une vitesse phénoménale, bloquant le trafic et semant chaos et panique. Les clients, employés de bureau et vendeurs couraient terrifiés alors que les vitrines des boutiques étaient éclatées à coup de briques et de massues, et que des pillards emportaient les marchandises des magasins.

Les manifestants laissèrent dans leur sillage ceux qui n'avaient pas dégagé la voie assez rapidement, principalement des personnes âgées, allongées au sol, meurtries et ensanglantées au milieu des débris de vitrines et de pare-brises fracassés. Les employés se retrouvèrent interdits de séjour dans leur bureau, de même que les clients dans les grands magasins, alors que les commerçants et les gérants d'immeubles se précipitaient pour verrouiller les portes afin d'essayer de garder les émeutiers à distance.

Exclus de la salle de jeu, mes amis et moi-même nous tenions debout au milieu de la rue lorsque l'aveuglant tourbillon humain nous balaya comme une

tornade détruisant tout sur son passage. Nous sommes miraculeusement restés debout et indemne après la pagaille. Au contraire de la plupart des gens, nous n'avons pas couru ou tenté de nous cacher (il n'y avait nulle part où aller).

Une éternité s'écoula avant que le hurlement des sirènes ne retentisse et que des dizaines de voitures de police ne convergent sur la ville. Bien qu'importantes, les forces de l'ordre ne firent pas le poids face aux milliers d'émeutier qui s'étaient emparé de la ville.

L'ordre fut rétabli quelques jours plus tard avec l'intervention de la Garde Nationale du Missouri, qui posta des soldats armés à chaque coin de rue.

Des scénarios similaires se déroulèrent dans chaque grande ville du pays, l'Amérique connut sa première expérience de loi martiale, bien que non officiellement imposée; couvre-feu, régime militaire et retrait des libertés furent adoptés pour les citoyens américains.

Le centre-ville de Kansas City ne fut plus jamais le même. Autrefois animé de commerces et haut-lieu de restaurants renommés pour la population des villes et communautés alentours, il fut soudain évité par les gens qui cherchaient d'autres endroits pour vivre, dîner ou faire les magasins. L'exode des blancs du centre-ville passa à la vitesse supérieure et alimenta la croissance phénoménale des banlieues. Le centre-ville de Kansas City resta une ville fantôme pour les quarante années suivantes.

Ramassage scolaire

Cette même année furent introduits les bus de ramassage scolaire et j'étais transféré dans une nouvelle école. Le bus m'amenait dans une école plus proche de chez moi que la précédente (Northeast Junior High) et située dans un quartier à prédominance hispanique. L'origine ethnique n'était pas un problème à l'école, j'avais des amis latino-américains habitant mon quartier (à prédominance italienne), et ils n'étaient pas non plus les bienvenus dans la nouvelle école; nous étions "le quartier nord", ils étaient "le quartier ouest"

Avant le ramassage scolaire, l'école du quartier ouest était exclusivement occupée par des enfants latino-américains issus de cette communauté, mais avec le ramassage scolaire les écoles devinrent un mélange de noirs, de blancs, de latinos, d'italiens et d'autres encore qui arrivaient par autobus de toute la ville --- dès lors, troubles et bagarres ne cessèrent plus.

Les études étaient une épreuve pour moi avant que je ne sois retiré de mon ancienne école. Originaires d'Italie, mes parents parlaient à peine anglais et étaient incapables de m'aider pour mes devoirs. Pour cette raison, et du fait des bagarres dans les salles de classes, les toilettes et la cour de l'école qui empiétaient sérieusement sur ma réussite scolaire, j'optai pour la solution de facilité et quittai l'école.

"De Charybde en Scylla"¹: je ne sais pas qui a inventé cette phrase mais elle s'appliquait à ma situation. Après avoir quitté l'école, j'ai passé du temps à travailler dans des emplois sans lendemain et à traîner dans les salles de billard, deux activités ne m'offrant pas beaucoup d'avenir. L'abandon de mes études limita gravement mes chances de devenir un membre respectable de ma communauté, et mon attention se tourna alors vers ce qui passait aux nouvelles du soir, la guerre.

J'avais grandi en regardant des séries comme *Mes Trois Fils*, *L'île Aux Naufragés* (*Gilligan's Island*), *Batman & Robin* et *Combat !* Cette dernière était ma série préférée.

La guerre du Vietnam donna un sens nouveau à cette vieille série télévisée; elle lui donna vie. La série télévisée *Combat !* se déroulait durant la seconde guerre mondiale, au cours de laquelle mon père s'était battu; c'était alors le Vietnam, et je vis ça comme l'occasion de me sortir de l'impasse dans laquelle

¹ L'expression anglaise équivalente, "Out of the frying pan and into the fire" signifie littéralement "Hors de la poêle et au cœur du feu", Ndt

je me trouvais. La perspective d'appartenir à une équipe de combat d'élite était l'élixir que je cherchais.

Mon père s'était battu en Italie durant la seconde guerre mondiale et m'avait directement raconté à quel point la guerre était horrible; "elle a dévasté ma famille et laissé le pays en ruines". "Comme une pièce de monnaie, la guerre a deux facettes, l'aventure d'un côté et l'horreur de l'autre, de tous temps les hommes n'ont été attirés par la promesse d'aventure que pour être épouvantés par l'horreur de la guerre" me disait-il.

Ma situation me préoccupait davantage que la sagesse et les conseils de mon père. J'avais quitté le collège et l'armée offrait une bonne chance d'améliorer ma situation en un minimum de temps.

Au bureau de recrutement, le sergent me montra les brochures de différents programmes et détailla les nombreuses opportunités offertes par l'armée. Celle qui attira mon attention fut l'Infanterie Aéroportée, l'uniforme était impressionnant et l'appellation "troupes aéroportées" lui conférait une aura mythique². Les photos des brochures de l'armée m'impressionnèrent. Mais le sergent recruteur, pourtant vêtu du même uniforme et porteur des mêmes insignes que celui sur la brochure, était très loin d'irradier la même aura surnaturelle.

À dix sept ans, âge minimum pour entrer dans l'armée, j'étais assez vieux pour le service militaire mais pas assez pour prendre la décision légale de m'engager. Le sergent me renvoya chez moi avec des papiers nécessitant une signature parentale.

Ma mère ne partagea pas mon enthousiasme pour aller faire la guerre. Quand je lui dis avoir besoin de sa signature pour m'engager dans l'armée, sa douce réponse fut "Es-tu fou ?!" et "Ni moi ni ton père ne te donnerons jamais la permission !" Sa réponse sonnait bien pire en italien.

À travers tout le pays, les mères redoutaient que leurs fils puissent être enrôlés dans cette horrible guerre et son fils à elle voulait s'engager, et avec sa bénédiction qui plus est; les desseins d'un esprit de dix sept ans sont impénétrables.

² "Airborne" signifie "aéroporté" mais aussi "en suspension dans l'air" ou "atmosphérique"

Rassemblement contre la guerre

Ce soir-là, quelques heures après avoir parlé à ma mère de mon engagement dans l'armée, je retrouvai ma petite amie (Shirley) et quelques amis de l'école. Nous avons parlé de la guerre, du mouvement pour la paix, et de la dernière mode qui consistait à brûler sa carte d'incorporation pour ensuite partir au Canada afin d'échapper au service militaire.

La plupart de mes amis étaient dans leur dernière année de lycée, ils prenaient le bus pour d'autres écoles, comme tout le monde à cette époque. La perturbation ne dura que quelques semaines pour certains d'entre eux, jusqu'à ce que leurs parents arrivent à les réintégrer dans leurs anciennes écoles ou à les inscrire dans des établissements privés.

Si mes parents avaient su lire et écrire en anglais et comprendre les subtilités de la politique locale, peut-être aurais-je pu aussi éviter le fiasco social.

Shirley m'incita à aller au rassemblement pour la paix. N'y trouvant aucun intérêt, j'y allai car il n'y avait pas grand chose d'autre à faire ce soir-là. La foule était composée d'un mélange de vétérans du Vietnam devenus militants anti-guerre, de hippies et d'adolescents qui cherchaient à s'occuper.

Je n'étais pas assez perspicace sur le plan politique pour avoir une opinion sur la guerre, s'engager dans l'armée était à mes yeux un parcours professionnel.

Les recrues de l'armée comme moi étaient en minorité cette nuit-là. La plupart des personnes présentes venaient brûler leur carte d'incorporation et une effigie du président Lyndon B. Johnson.

La principale discussion concernait le fait de renoncer à la citoyenneté Américaine et de quitter le pays, ce qui présentait un double avantage pour les activistes inconditionnels: c'était une façon de protester contre la guerre et d'éviter le service militaire en partant pour le Canada. Le Canada se classait en tête des destinations choisies par les demandeurs d'asile.

Le discours politique céda finalement la place à ce qui avait véritablement rameuté la plupart des jeunes cette nuit-là; de la musique forte, de la Marie-Jeanne (herbe), et de l'alcool.

Jim, un de mes amis, vint pour la bière et en repartit véritable militant pour la paix. Il découvrit tout un monde de dogme politique ce soir-là, et il aima sa nouvelle identité. Il apprit que le service militaire était anticonstitutionnel et que notre pays n'était rien d'autre que des "fascistes bellicistes". Ce fut un énorme constat pour lui, il n'avait eu jusqu'à là que la vie douillette typique d'un adolescent des années soixante, dépeinte dans les séries télévisées "*Leave it to Beaver*" et "*Mes trois fils*".

Beaucoup d'autres "gosses" du rassemblement ressentirent les mêmes choses que Jim, et ceux qui avaient des cartes d'incorporation s'empressèrent de les brûler.

Jim était arrivé au rassemblement pour la paix avant moi et il était ivre de bière et d'hyperbole politique. Il avait du mal à s'exprimer, marcher et garder connaissance. Il manqua de me renverser en courant pour me saluer, et quand il essaya de me ressortir la pseudo-sagesse qu'il avait ingurgitée ce soir-là, cela n'eut aucun sens. Dans son excitation, soit il fit sur lui soit il se renversa dessus la bière qu'il tenait, mais je me souviens m'être senti embarrassé pour lui. Je n'avais jamais vu quelqu'un être surexcité par la propagande anti-américaine. Si j'avais gagné un million de dollars, j'aurais été moitié moins grisé que lui cette nuit-là.

Jim brula sa carte d'incorporation et se sentit irrésistiblement libre; malheureusement, il ressentit le besoin de partager ça avec moi. Il m'incita à promettre de brûler ma carte si je venais à être enrôlé parce qu'il m'aimait comme un frère et qu'il ne voulait pas que je meure au Vietnam. Je n'eus pas le cœur de lui dire que je songeais à m'engager et que j'avais hâte d'embarquer pour ma formation militaire.

J'écoutai ses élucubrations anti-guerre pendant un moment puis lui fis remarquer qu'il était illégal de brûler une carte d'incorporation. "Mais tout le monde le fait" fut sa triste réponse. Il poursuivit son discours mal articulé dans le frêle espoir de m'éclairer avec son tout nouveau mantra selon lequel "si tout le monde brûle sa carte, ils ne peuvent pas arrêter tout le monde, n'est-ce pas ?" J'insistai sur le fait que je n'étais pas intéressé et reçus la réponse adolescente classique, il me traita de "poule mouillée" et tituba en arrière vers la foule de manifestants d'où il avait émergé plus tôt. Il cria à mon intention "Ces gens disent la vérité, ils connaissent le mensonge que représente l'Amérique". Quelques jours plus tôt, ces mêmes personnes ne juraient que par la tarte-aux-pommes américaine et le patriotisme.

Je me tournai vers Shirley et lui demandai pourquoi elle m'avait amené là. Elle s'inquiétait que je puisse être enrôlé et espérait qu'il y ait peut-être quelque

chose dans ces manifestations qui puisse m'inciter à ne pas partir à l'étranger, si ce jour devait arriver. Je ne lui avais jamais parlé de mes aspirations militaires, mais je lui dis que si j'étais appelé sous les drapeaux, j'irais. Elle me regarda comme une espèce de monstre, me qualifia de traître à la cause pacifiste, et s'enfuit rejoindre Jim dans la foule de manifestants.

Je lui courus après pour la rejoindre dans la foule, et je m'aperçus qu'elle pleurait. A mon approche, elle essuya frénétiquement le mascara qui ruisselait sur ses joues. Elle me dit être amoureuse de moi et que je ne devais pas l'aimer si je souhaitais partir à la guerre tuer des gens innocents, et peut-être y mourir.

Elle était tourmentée par la possibilité de ne plus jamais me revoir, mais pire encore, elle n'arrivait pas à croire que je souhaite faire partie de l'appareil militaire. Ses larmes séchèrent et elle m'indiqua clairement qu'elle ne pourrait pas supporter mon absence durant deux ans, tout comme elle n'avait pas l'intention de m'attendre pendant que j'allais massacrer des gens au Vietnam.

Il fut évident que son point de vue s'opposait bigrement au mien. Ce qui au départ avait semblé être de l'inquiétude à mon sujet, se révéla être un vif sentiment anti-américain déguisé.

Mais j'étais pourtant épris d'elle et j'agonisai en m'éloignant, même si j'imaginai que la séparation n'allait être que temporaire. J'étais tourmenté par ma décision de m'engager dans l'armée. Mais il n'en demeurait pas moins que j'avais abandonné le collège et que j'étais limité dans mes choix, l'armée était mon billet de sortie pour progresser, ou peut-être était-ce un moyen de m'enfuir.

Dans un silence glacial, Shirley et moi retournâmes à quelques mètres du feu de joie autour duquel la majorité de la foule se pressait. Il était difficile de dire ce qui dégageait le plus de chaleur, les flammes déchaînées ou les discours haineux des agitateurs. Ne tenant pas à ce qu'elle parte, je trouvai un coin d'herbe qui n'avait pas encore été revendiqué par les milliers de manifestants sur place cette nuit-là.

Nous y profitâmes d'une belle vue sur le feu ardent qui s'amplifia au fur et à mesure de la nuit. Nous pûmes voir la scène où les groupes jouaient dans l'intervalle entre les orateurs déclarant leur point de vue sur la guerre.

Au fur et à mesure de la soirée, les "festivités" pacifistes se transformèrent en une orgie de jeunes ivres et drogués dansant à moitié nus autour du feu comme une tribu primitive.

Au bout d'un certain temps, Jim vint et me tendit une bière fraîche, "Toujours amis ?" demanda-t-il. Je bus à la bouteille, la passai à Shirley, et répondis, "Non, mais merci pour la bière." Jim était trop ivre pour répliquer, quelques minutes passèrent après qu'il se soit laissé tomber sur le sol près de nous et il laissa échapper quelques mots inintelligibles ressemblant à un "oh yeah !" Quelques minutes plus tard, il était dans les vapes avec tout l'éclat d'un cadavre. Il était environ trois heures du matin et ce qui restait de la foule était dans le même état que Jim. La scène faisait penser à un lendemain de bataille, des corps éparpillés sur la colline, certains dans des sacs de couchage, d'autres blottis à deux ou trois pour se réchauffer, certains avec des couvertures mais la plupart sans, des ordures et des bières vides de partout.

Le feu de joie qui avait flambé haut dans les cieux nocturnes pendant une grande partie de la nuit était maintenant un monticule orange vif de cendres fumantes. Le feu était maintenu par une poignée d'individus déterminés à brûler tout ce qui était combustible dans le parc. La manifestation avait commencé comme une action contre "l'establishment". Mais alors que la nuit avançait et que le froid s'insinua dans la chaleur artificielle créée par le whisky, la bière et les drogues, la motivation changea et le feu servit comme source de chaleur pour parer au froid du petit matin.

Grâce au Ministère des Parcs Nationaux et aux contribuables, il y avait plein de tables de pique-nique, de bancs, et une petite tribune en bois qui s'avèrent bien utiles à la "cause", et maintinrent le feu jusqu'à l'aube. Une poignée d'officier de police se pointèrent cette nuit-là et restèrent discrets. Ils semblaient avoir reçu l'ordre de surveiller le vandalisme et l'usage manifeste de drogue et d'alcool par les mineurs composant principalement la foule.

Depuis notre petit lopin de terre, Shirley et moi observâmes le manège des groupes de jeunes allant et venant. La demi-douzaine de groupes locaux fournit un divertissement gratuit jusqu'aux environs de trois heures du matin. Après que les groupes aient tout remballé et soient partis, la foule dégrossit considérablement.

Shirley brisa le silence et commença à exprimer ses rêves et désirs pour l'avenir. Nous avons parlé de beaucoup de choses par le passé, mais jamais comme cette nuit-là, nous étions à un tournant, la vie nous regardait droit dans les yeux et exigeait que l'on prenne une décision --- le jeu de l'enfance était terminé.

Shirley voulait s'enfuir et rejoindre une communauté, peut-être en Californie, et juste que l'on vive ensemble, "des tas de gens le font, même

certains de nos amis" disait-elle. Elle avait seize ans, un an de moins que moi. Une de ses amies s'était mariée et avait un bébé; Shirley voulait aussi un bébé.

Je n'avais pas la moindre envie de m'enfuir avec une fille de seize ans. Je voulais améliorer ma vie, pas la compliquer davantage. Ses parents se méfiaient de moi; ils m'accusaient de la faire sortir tard la nuit, ils ne se doutaient pas que c'était surtout son idée à elle. Elle tentait à présent de m'inciter à l'emmener hors de l'État, de fuir de la maison, et naturellement on allait m'accuser pour ça. Shirley était prête à partir ce matin-là, tout ce dont elle avait besoin était "d'emballer quelques affaires et nous pouvions prendre la route", disait-elle.

La dureté de son comportement envers sa mère et son père me rebuta. Je n'aurais jamais pu imaginer faire ça à mon père, et jamais de la vie à ma mère. Je réalisai alors que je faisais quelque chose de semblable, m'engager dans l'armée contre le désir de ma mère.

Ni Shirley ni moi ne le savions à ce moment-là, mais c'était la dernière fois où nous étions ensemble.

Je scrutai le paysage ce matin-là alors que le soleil pointait à l'horizon; il me sembla être une des rares personnes éveillées. Shirley s'était endormie une heure après que les groupes aient fini de jouer. Nous nous étions enveloppés elle et moi dans une couverture qu'elle avait amenée avec elle cette nuit-là; c'était juste suffisant pour se protéger du froid, qui avait renvoyé chez eux tous les fêtards en dehors des plus robustes.

A l'examen des foules encore blotties sur place, il était facile de comprendre comment l'amour libre avait débuté; filles et garçons, certains dormant à demi vêtus dans des espaces restreints; tout corps chaud souhaitant les rejoindre était le bienvenu. Jim portait une vieille veste de l'armée de terre que son frère aîné lui avait donnée. Son frère était un vétéran du Vietnam dont Jim était fier, et je ne sus jamais si cette nuit avait changé leurs rapports entre eux.

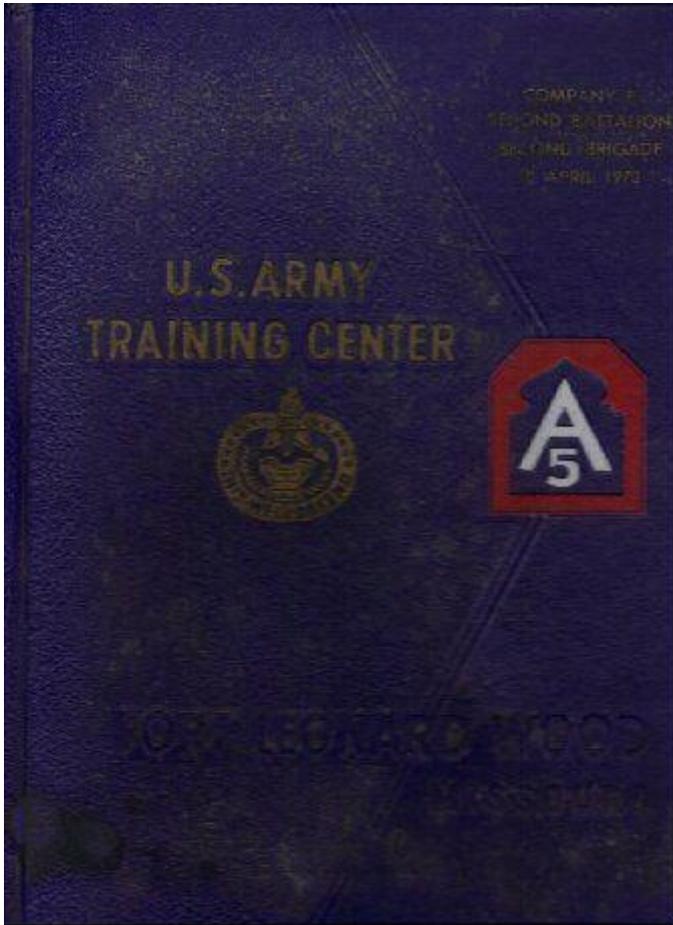
Jim dormait à quelques mètres d'où Shirley et moi campions. Il était dans la position fœtale classique et frissonnait terriblement, la veste de l'armée n'étant pas assez chaude; comment il réussissait à dormir malgré tout demeurait un mystère.

J'avais trop de choses à l'esprit pour pouvoir dormir, Shirley m'avait posé un ultimatum, si elle était restée éveillée je l'aurais choqué avec mon intention de rejoindre l'armée. D'après ce qu'elle m'avait dit cette nuit-là, il fut évident que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Selon ses convictions politiques fraîchement acquises, c'était moi l'ennemi à présent.

Je brisai le cœur de ma mère pour la troisième fois. La première fois, c'était quand j'avais douze ans (le jour de mon anniversaire) et que j'avais fait l'école buissonnière, je m'étais fait attraper à la confiserie où un des garçons séchant l'école avec moi s'était fait prendre en train de voler des bonbons, et nous avons fini en prison. La deuxième fois, j'avais quatorze ans et un ami et moi nous étions attirés des ennuis; il s'était fait attraper et je m'étais échappé, mais il m'avait balancé et la police m'attendait devant chez moi à mon retour. A présent je m'engageai dans l'armée contre sa volonté.

Je posai un ultimatum à ma mère: si elle ne signait pas mes papiers militaires j'allais quitter la maison et partir vivre en Californie avec Shirley. Mon père refusa complètement de signer, mon seul espoir fut de convaincre ma mère que je serai mieux sous surveillance militaire que dehors dans la rue, en terre étrangère (la Californie), vivant aux côtés de hippies drogués. Face aux choix que je lui proposai, elle finit par signer les papiers. J'allai de nouveau de Charybde en Scylla.

Fort Leonard Wood – Missouri



Je suis arrivé à Fort Leonard Wood en un froid jour de février 1970, un vendredi. Je n'avais aucune idée à quoi m'attendre. D'après ce que j'avais entendu au sujet du camp d'entraînement, je m'étais préparé à la plus horrible situation possible. J'arrivai dans un bus rempli de recrues de l'armée en provenance de Kansas City. Le bus était parti quatre heures plus tôt du centre d'incorporation où j'avais passé ma visite médicale et reçu mes "derniers droits" en tant que civil; J'étais maintenant la propriété de l'armée.

Nous sommes arrivés en vêtements civils et avec des cheveux. L'autobus s'arrêta quelque part sur la base militaire, la porte s'ouvrit et un sergent monta à bord. Il nous accueillit sur la base et nous donna des informations au sujet de notre nouveau logement pour au moins les huit semaines suivantes. Il nous informa ensuite que "nous étions au milieu de nulle-part, cernés par des kilomètres de forêt, et que ceux qui songeaient à manquer à l'appel (s'absenter sans permission) devaient y réfléchir à deux fois", puis il nous ordonna de descendre du bus.

Il était débonnaire et ne criait pas, ce n'était pas ce à quoi je m'attendais; je m'étais préparé à un sergent hurlant de toute ses forces le visage rougi, à quelques centimètres de mon visage, comme dans la série télévisée *Gomer Pyle: USMC*.

Une fois sortis du bus, le sergent nous ordonna de nous mettre en rang et fit l'inventaire (l'appel). Sans crier, au contraire, il continua à être aimable. Il nous dit à quelle heure était le repas, où se trouvait le mess, et les heures

d'ouverture du PX³ pour ceux ayant besoin de dentifrice, de crème à raser ou autres choses essentielles. Nous pouvions également téléphoner à nos proches à la maison à partir des cabines téléphoniques situées dans le PX. Il oublia de mentionner les insurmontables files d'attente pour accéder aux téléphones.

Nous l'avons suivi dans le bâtiment consacré à l'orientation des nouvelles recrues, où un commandant arborant un sourire de grand-père nous accueillit dans le Fort. Il fit quelques plaisanteries pour détendre l'atmosphère, nous offrant un moment de détente. Peu d'hommes, s'il en était, se sentaient à l'aise, c'était un camp d'entraînement, et nous savions qu'à tout moment nous allions y avoir droit et que le délicat simulacre joyeux et amical allait s'achever.

Le bref accueil terminé, le gros bonnet (le commandant) s'en alla, et un sergent avec quelques galons de moins sur les épaules que le précédent prit la relève. Son comportement rude et hostile correspondit davantage à ce à quoi je m'attendais dans un camp d'entraînement militaire. D'une voix sévère, il demanda si quiconque transportait des armes à feu, couteau ou tout autre objet pouvant être considéré comme illégal ou dangereux, y compris les drogues. Il nous assura qu'il fermerait les yeux sur tout ce qui lui serait remis pendant l'orientation. Après l'orientation, quiconque étant découvert avec un des objets mentionnés ci-dessus en sa possession ou dans son casier ferait l'objet de poursuites pénales devant un tribunal militaire. Les objets durent être déposés dans un panier qui circula dans chaque rangée.

Je fus stupéfait de voir ce qui sortait des poches de certaines recrues. Ces gens étaient venus équipés pour la guerre. Et les drogues ! De l'herbe, du haschich, des acides et toute sorte de pilules furent déposés dans le panier.

Dans les années soixante et début soixante dix, l'armée avait coutume de permettre à certains apprentis délinquants juvéniles de choisir le service militaire au lieu de l'incarcération civile (la prison). Nombreux dans mon bus avaient apparemment choisi le service militaire.

Un caporal nous accompagna alors au bâtiment des fournitures où nous avons récupéré nos draps pour la nuit. Il nous emmena ensuite à la caserne où nous allions rester pour les trois prochains jours. Il rompit les rangs et nous fûmes libres de nous déplacer dans cette partie de la base où se situait la cantine (cafétéria), le PX (magasin) et la chapelle.

³ Post Exchange, magasins des bases aériennes américaines gérés par l'Army and Air Force Exchange Service, réservés aux soldats américains, Ndt

Le climat était pesant, nous savions que nous avions deux jours de liberté conditionnelle parce que c'était le week-end. Malheureusement, cette pause nous laissa le temps de réfléchir à ce qui nous attendait le lundi matin.

Ayant peu d'appétit, je me rendis à la cantine pour prendre un café. Mon dernier repas datait de six heures plus tôt à Kansas City, on nous avait servi le déjeuner au centre d'incorporation (du poulet frit). Malgré tous les propos négatifs sur la nourriture militaire, ce qui fut servi sembla appétissant et je finis donc par en manger un peu. La cantine était immense, avec de la place pour trois cent ou quatre cent hommes, et elle était à moitié pleine ce soir-là. Le camp ressemblait au Grand Central Terminal⁴, des autobus avec de nouvelles recrues arrivaient toutes les deux ou trois heures.

La majorité des nouvelles recrues avaient entre dix neuf et vingt et un ans, nombreux avaient femme et enfant à la maison. A ma table se trouvaient deux recrues de dix huit ans qui s'étaient enrôlées après le lycée, et deux autres étaient des appelés de dix neuf et vingt quatre ans. Les appelés n'arrivèrent pas à croire que quelqu'un puisse se porter volontaire pour le voyage que nous étions sur le point d'entreprendre. Je pensai la même chose.

Après dîner, j'allai au PX pour acheter timbres et enveloppes et, si la file d'attente n'était pas trop longue, appeler ma mère pour lui dire que j'étais arrivé, comme elle me l'avait demandé. Il y avait quatre cabines téléphoniques dans le PX, toutes précédées de files d'attente s'étirant sur deux allées de produits, et n'avançant pas très vite. On pouvait entendre les chanceux ayant atteint le téléphone qui étaient en train de parler à leur famille, mais tous ceux qui faisaient la queue n'appelaient pas chez eux, un type devant moi allait appeler son avocat pour voir s'il avait épuisé toutes les failles possibles pour le libérer de l'armée.

De retour dans mon baraquement, j'écrivis à Shirley, j'étais parti sans lui dire que je m'en allais pour jouer à la guerre; étonnamment, je reçus sa réponse quelques semaines plus tard. Elle m'expliqua avoir pleuré pendant une semaine et que je lui manquais beaucoup. Je me sentis tellement mal que je fus presque prêt à désertier.

On s'attendrait difficilement à ce qu'une pièce remplie de jeunes hommes soit si calme. A plusieurs reprises je levai les yeux de mon écritoire pour voir si j'étais seul dans l'endroit. Pas de chahut, de plaisanterie, de juron ou de conversation, le baraquement était aussi silencieux qu'une bibliothèque.

⁴ Gare ferroviaire new-yorkaise, située dans l'arrondissement de Manhattan, dans le quartier de Midtown, Ndt

Le matin suivant, le clairon sonna à 4:30, et un sergent se pavana dans le baraquement vêtu d'un chic treillis militaire fraîchement amidonné. Il avait l'air aussi prétentieux que James Cagney dans *La Glorieuse Parade*. Il nous ordonna de nous préparer pour le petit déjeuner, "ceux qui le ratent partiront le ventre vide" nous avertit-il. Après le petit déjeuner, nous devions nous présenter au rapport bâtiment "A" où nous allions être affectés à une unité de classes.

Après avoir reçu notre affectation, nous nous sommes présentés au rapport bâtiment "B", service des fournitures, où l'on délivra à chacun d'entre nous cinq paires de vêtements militaires, une paire de tenues kaki, une paire d'uniformes d'apparat, deux paires de bottes de combat, une paire de chaussures de ville, cinq mouchoirs, cinq caleçons boxer, deux ceintures, une veste de combat, un casque et un sac à dos.

On nous apprit que ce samedi était le dernier jour pour porter des habits civils. Le dimanche nous allions être en tenue militaire et les vêtements civils devaient être renvoyés chez nous ou jetés dans la benne à ordures. Il était plus facile de désertier avec des habits civils.

Le samedi fut frénétique et les activités nous empêchèrent de penser à la situation nous attendant le lundi matin. L'arôme du bacon et des crêpes dans l'air frais du matin fut un plaisir inattendu. A la maison, mon petit-déjeuner était habituellement composé d'une tasse de café, de pain grillé ou d'un beignet. Ironiquement, la nourriture militaire fut le seul point positif durant les deux premiers jours dans l'armée (ça n'a pas duré).

Le dimanche matin, nous avons rempli des papiers et avons profité d'une permission pour le reste de la journée. Je finis les lettres que j'avais commencées la nuit précédente, empaquetai mes vêtements civils et amenai tout ça au bureau de poste. J'étais moins inquiet à propos du lundi que je ne l'étais à notre arrivée. La vie militaire n'avait pas l'air si mal jusque là, quelques pompes, une paire de sergents avec un sale caractère, rien de méchant.

Le dimanche soir je fus volontaire pour la surveillance incendie (l'équivalent humain d'un détecteur de fumée). Mon tour démarra à minuit et finit à deux heures du matin. Cela me laissa la possibilité de dormir deux heures avant que le clairon ne sonne à quatre heures et demie. J'avais peu dormi la nuit de vendredi, et pas dormi les nuits de samedi et dimanche.

Lundi matin commença de façon peu remarquable, à l'instar des deux matins précédents. Nous avons pris le petit-déjeuner et sommes retournés au baraquement pendant environ deux heures puis un caporal se présenta et nous rassembla au dehors. Il tenta avec peu de succès de bien nous mettre en rang, et

nous fit le suivre jusqu'au bâtiment médical situé à un kilomètre et demi des baraquements.

A l'infirmierie, une flopée d'infirmières et de docteurs nous fondirent dessus et nous administrèrent une multitude de vaccins dans les deux bras à mesure que nous passions devant eux à la file indienne. Nous étions comme du bétail, dirigés dans une goulotte. Les infirmières n'affichèrent aucune émotion, aucune compassion pour la douleur qu'elles infligeaient à nos veines; deux hommes s'évanouirent et furent placés sur le côté pour ne pas ralentir la file. Les bras ballants et endoloris, nous sommes ensuite retournés au baraquement de la même façon désordonnée; certains des gars étaient blafards.

Un convoi de camions à bétail (terme approprié, puisque nous étions du bétail) arriva cette après-midi là, et les véhicules commencèrent à s'aligner face aux baraquements. Des camions de transport arrivèrent toute la journée, embarquant des recrues destinées aux compagnies B et C sur d'autres zones de la base. Mon groupe était destiné à la compagnie E, et il n'était pas prévu de partir avant le dîner, vers dix sept heures (5 heures de l'après-midi).

Ce matin-là, je remarquai en premier les camions à bétail lorsque nous étions au centre médical. Je n'imaginai pas que la base fut assez grande pour avoir besoin d'autant de viande. Je me dis que les recrues avaient peut-être un appétit vorace, puis je remarquai que les camions étaient remplis d'hommes et non de vaches, quelle humiliation. Le mode de transport avait significativement changé depuis notre arrivée, et pas en mieux. Le trajet en bus vers le fort s'était effectué dans un autobus Greyhound, avec de confortables sièges inclinables.

Pour ceux qui avaient de l'appétit (seulement quelques uns), ce fut un court dîner. Vers environ cinq heures et quart, le caporal nous dit d'emballer nos effets personnels dans nos sacs à dos et de nous mettre en formation devant le baraquement; Nous avions dix minutes. Un sergent se tenait devant chaque camion à bétail, un bloc-notes à la main où était inscrit le nom des recrues. Quand le sergent criait un nom, la recrue en question devait saisir son sac à dos et embarquer dans ce camion. Ce fut un chaos contrôlé, les sergents criaient les noms et les recrues tendaient l'oreille pour entendre quel sergent les appelait, de crainte d'embarquer dans le mauvais transport.

La confusion était organisée, une sorte de prétraitement de choc, pour préparer les recrues à ce qui les attendait. Nous ne le savions pas encore, mais les camions avaient la même destination, celui dans lequel on embarquait n'avait donc pas vraiment d'importance. Certaines recrues déconcertées firent l'erreur de demander aux sergents s'ils entraient dans le bon camion, la réaction n'était pas jolie à voir.

Une fois dans le camion, nous étions littéralement face à face et chacun d'entre nous endurait le sac à dos de quelqu'un d'autre --- des sardines avaient plus d'aisance dans leur boîte. Les camions à bétail étaient plus vrais que nature, pas de siège et pas de confort, à stricte fin d'humiliation. L'expression sur le visage des recrues n'était pas pire que celle du bétail en route pour l'abattoir.

Les bétailières étaient plus que de simples moyens de transport; elles démoralisaient et humiliaient les recrues. C'était la première partie de l'objectif des classes; détruire les garçons afin d'en faire des hommes --- ou quelque chose. Pour fabriquer un soldat, le civil en lui devait s'en aller --- être atténué ou détruit.

Une fois chargés, les camions descendirent de sinueuses routes de gravier, quelque part sur l'étendue sauvage des Monts Ozark. C'était l'hiver et les camions roulèrent au travers de zones marécageuses glacées et sur une infinité de kilomètres de forêt lugubre.

Pour notre plaisir, le conducteur s'arrangea pour prendre tous les trous sur la route. Les cahots et secousses constants suffirent pour épuiser les plus grandes et féroces recrues. Il fut évident que la conduite avait pour but de nous retirer l'envie de nous battre parce que nous étions exténués au moment d'arriver à destination. Une poignée de recrues parla d'aller botter quelques culs de chauffeurs une fois le camion à l'arrêt, ils n'en ont jamais eu l'opportunité.

Une heure après avoir embarqué dans le camion, celui-ci arriva dans une zone ressemblant davantage à un campus d'université moderne qu'à un camp d'entraînement militaire. Les bâtiments étaient neufs, contrairement aux baraquements où nous étions restés les trois premiers jours. Des rangées de bâtiments de trois étages, parallèles les uns aux autres et séparés par des espaces verts. Durant le trajet jusque là, je me faisais l'idée de structures primitives de camp Quonset adaptées à la rude formation que nous allions endurer. Le campus était non seulement contemporain mais également attrayant. J'étais impatient de descendre du camion pour voir à quoi ressemblait ma nouvelle chambre.

Le camion à peine à l'arrêt, une bande de furieux et féroces sergents nous tomba dessus. Personne ne les vit venir, ils devaient être cachés derrière le bel aménagement paysager encadrant les bâtiments. Ce fut là notre première embuscade.

La porte métallique à l'arrière du camion à bétail fut levée et les recrues tirées hors du camion et jetées au sol si elles n'étaient pas assez rapides pour les

sergents. On aurait dit qu'il y avait deux sergents pour chaque recrue. Leur mouvement rapide d'une recrue à l'autre décuplait leur efficacité.

Aussitôt qu'une recrue était extirpée de l'environnement sécuritaire du camion, si elle n'était pas au sol en train de manger la poussière, ça n'allait pas tarder. Si le sol n'était pas atteint rapidement, un fidèle sergent se trouvait à proximité pour s'assurer que vous le trouviez bien. Je fus lent à trouver mon chemin vers le sol et en un rien de temps je me retrouvai à nager dans la poussière et la boue, choisir ma chambre fut remis à plus tard.

Aucune recrue ne put faire les choses correctement; l'intention derrière cet épisode était de faire connaître la peur. Le sol était mouillé et glissant, et cela tourna vite au festival boueux avec des recrues à l'air pathétique s'agitant confusément sans avoir d'endroit où courir ou pour se cacher. On nous fit ramper en traînant notre sac à dos autour des baraquements, nos doux foyers pour les longues, longues huit semaines suivantes. Nous sommes arrivés vers six heures et demie ce soir-là, et nous avons rampé autour des baraquements jusqu'à bien après l'heure du coucher, en traînant ce qui restait de notre sac à dos en lambeaux tout crotté.

Les sergents étaient comme des androïdes, criant toute la nuit sans perdre la voix. Leurs treillis restèrent remarquablement amidonnés et impeccables malgré la boue et le sang recouvrant toutes les recrues.

Je n'avais pas dormi depuis les dernières quarante huit heures et j'allais peu ou pas dormir cette nuit-là. Cela n'eut pas d'importance; corps et esprits étaient en état de choc, fonctionnant sous les postillons et l'adrénaline des sergents. Mon treillis neuf était en lambeaux, révélant des cloques, des ecchymoses et des entailles recouvertes de boue et de sang. La boue alourdisait mon sac à dos, le rendant deux fois plus lourd à porter; L'abandonner n'était pas une option. Les centaines de pompes nous aidèrent à nous débarrasser un peu de la boue sur nos treillis militaires en lambeaux.

Vers minuit, on nous autorisa à rejoindre les baraquements. Les cris et le harcèlement ne cessèrent pas et nous accompagnèrent jusque dans le bâtiment. Certaines recrues s'effondrèrent de fatigue dans les cages d'escalier, ralentissant la ruée pour revendiquer des couchettes vides par des recrues stupides qui croyaient que l'entraînement était terminé. Les baraquements comprenaient trois étages; je fus affecté au dernier. Le carrelage et les escaliers probablement propres avant notre arrivée étaient maintenant couverts de boue et de sang. Il n'y avait pas un centimètre carré sans crasse dans les couloirs et cages d'escaliers; tout dut être impeccablement propre avant que quiconque ne soit autorisé à dormir cette nuit-là.

Contrairement à la majorité des recrues qui s'écroulèrent dans le sommeil dès que leur tête toucha l'oreiller, j'eus du mal à dormir. Le sommeil ne venait jamais facilement chez moi; allongé sur mon lit (j'étais sur la couchette du dessus) j'essayai alors de mettre en perspective ce qu'on m'avait fait traverser cette nuit-là. Alors que je rejouais les événements dans ma tête, je ressentis de l'étonnement, stupéfait de ce que les humains poussés au bord de la folie étaient capables de faire. Si je ne l'avais pas expérimenté et y avais survécu, je n'aurais jamais imaginé cela possible. Ils nous avaient mis la pression toute la nuit et la plupart avaient réussi à survivre; la soirée fit un certain nombre de victimes, leur dépouille fut probablement renvoyée dans le monde civil.

Après trois heures de sommeil, les recrues affrontèrent une nouvelle journée, un autre cauchemar. La vie dans le monde libre ne prépare pas les gens aux réalités froides et brutales de la vie militaire. Je n'avais pas été dorloté par la vie, j'avais grandi dans la pauvreté et goûté aux douleurs de la faim, aux horribles hivers, aux étés étouffants et aux rudes et odieuses rues du centre-ville. Dans l'armée, j'affrontai les mêmes défis que ceux issus de milieux privilégiés, nous avons tous subi les affres d'une solide humiliation.

Au lever du jour, les sergents descendirent comme des hyènes en jappant à nos oreilles et en mordillant nos talons, nous eûmes vingt minutes pour nous habiller, nous raser et nous aligner devant les baraquements. Les recrues quittant le bâtiment à moitié habillé se retrouvèrent face à face avec les sergents impatients de faire d'eux des exemples. Le reste des autres ne s'en tirèrent pas beaucoup mieux; les sergents aboyèrent des ordres et des insultes en s'adressant à chaque recrue. Ils parcoururent les rangs à la recherche d'uniformes déboutonnés, de visages à moitié rasés, et de la moindre petite infraction. Tout fut absolument équitable, chacun se fit insulter et vit toute sa famille traînée dans la boue.

Les sergents firent leur possible pour provoquer les recrues; toujours aux aguets de celui qui allait être assez téméraire pour mordre à l'hameçon. Le système était bien pensé et aucune recrue n'allait le mettre à mal, cependant certains essayèrent. Quand une recrue poussée à bout lançait son poing vers un sergent (les sergents de peloton étaient entraînés aux arts martiaux), celui-ci avertissait la recrue, lui offrant même d'échapper à une sanction disciplinaire s'il souhaitait continuer. Si la recrue acceptait le défi, le sergent retirait symboliquement ses galons et un combat de courte durée commençait sous les yeux de la compagnie.

Les recrues persistant à contester l'autorité passèrent en cour martiale et furent virées de l'armée. Chaque semaine, une ou deux recrues disparut durant la nuit, très probablement en désertant.

Chaque matin avant le petit-déjeuner, une heure ou plus de gymnastique rigoureuse aidaient les recrues à se mettre en appétit. Quelques recrues chanceuses disposaient de trente minutes pour se gaver de nourriture et de boisson. Les autres attendaient en faisant la queue, les yeux rivés sur la tête en face d'eux, l'air figé, avançant dans la file comme des robots.

Les sergents prenaient leur temps, cherchant ceux qui déviaient du regard, ne se tenaient pas droit ou bavardaient dans le rang. Ceux qui étaient pris étaient menés à un pilier de la cantine et devaient se tenir le nez appuyé dessus durant toute la durée du petit-déjeuner.



Février et Mars furent froids et neigeux. Tous les matins nous courions huit kilomètres jusqu'au champ de tir avec un sac à dos militaire rempli; couchage, une demi tente, gamelle, équipement d'urgence, munitions, deux gourdes, baïonnette, casque, masque à gaz, et un fusil M-16.



Personne ne mourut pendant nos courses exténuantes, cependant plusieurs tombèrent malades. Je me souviens qu'une recrue courant à mes côtés eut une toux sèche toute une matinée et cracha du sang. Rien d'inhabituel, si ce n'est qu'il était à côté de moi. Il finit par littéralement rompre les rangs⁵ et fut ramassé par les toubibs qui nous suivaient.

Les journées se décomposaient entre le champ de tir le matin et les exercices de combat au corps à corps l'après-midi. L'entraînement aux arts martiaux avaient lieu en intérieur sur des tapis de lutte, et certains à l'extérieur dans le froid glacial, avec des bâtons de Pugil.

⁵ L'expression "to fall-out" signifie "(re)tomber" mais aussi "rompre les rangs", Ndt

Il n'y eut pas de permissions du week-end durant le camp d'entraînement, sauf en cas d'urgence familiale, car peu de recrues en seraient revenues. Les dimanche après-midi furent consacrés à polir bottes et chaussures, à nettoyer les baraquements et à écrire des lettres.

Boissons et machines à casse-croûtes se trouvaient dans l'entrée de chaque bâtiment. Aucune recrue ne fut cependant autorisée à acheter quoique ce soit dans les machines, elles étaient à la disposition des sergents et de leurs adjoints. Deux adjoints logeaient au premier étage et avaient une vue dégagée sur les machines à casse-croûte depuis leur chambre; la porte donnant sur cette pièce était toujours ouverte. Au minimum, un sergent ou adjoint se trouvait en permanence dans les locaux, et filait accomplir la dangereuse mission des distributeurs à sandwiches. Une recrue se faisait parfois pincer en train d'acheter une barre chocolatée ou un Coca, et non seulement il rendait les articles mais il récoltait aussi des CC (corvées de cuisine) supplémentaires, et faisait des pompes jusqu'à la nausée; un lourd prix à payer pour avoir cédé à une friandise.

Je mangeais rarement des bonbons dans le civil mais les sollicitations physiques n'avaient jamais été aussi astreignantes que sur le camp d'entraînement. Un dimanche soir je décidai que j'allais avoir une barre chocolatée. L'opportunité ne se présentait que les dimanches, alors qu'un seul sergent parcourait la caserne. Le timing était essentiel. J'étais au troisième étage, j'attendis donc qu'il finisse sa ronde à mon étage, ce qui me donna une minute ou deux pendant lesquelles il se trouva suffisamment loin des machines pour ne pas en entendre le bruit. La caserne était aussi silencieuse qu'une église et n'importe quel son résonnait partout dans le bâtiment. Les autres obstacles étaient les mouchards, des recrues ayant été promues un cran au-dessus des autres avec des privilèges spéciaux et des fonctions secrètes (paires d'yeux et d'oreilles supplémentaires pour les sergents). Croiser quelqu'un d'autre effectuant une mission similaire pouvait s'avérer une complication supplémentaire.

Alors que le sergent était au troisième étage, je vérifiai l'absence de recrues méfiantes dans les couloirs et l'entrée; après avoir déterminé que la voie était libre, je glissai des pièces dans la fente de la machine à casse-croûte. Un bruyant cliquetis suivi d'un deuxième lorsque les pièces circulèrent dans le mécanisme, puis le gros son sourd de la barre chocolatée qui tomba lourdement dans le bac de la machine, suivi du gling-gling du retour de la monnaie. Je n'avais jamais entendu une machine faire autant de bruit. Le simple achat d'une barre chocolatée s'élevait au rang de dangereuse manœuvre militaire.

Je contemplai cette petite barre chocolatée dérisoire et, estimant que cela ne suffisait pas, je remis d'autres pièces dans la machine. Empoignant quatre barres chocolatées, je sortis calmement du bâtiment dans l'obscurité (il faisait

nuit) et je dévorai une barre chocolatée après l'autre. C'était plus de confiserie que je n'avais jamais mangé d'un seul coup. Je n'ai jamais été aussi patraque. Le restant de mes huit semaines, la vue de la machine à friandises me donna envie de vomir.

La deuxième semaine nous avons commencé l'entraînement à la baïonnette. Les baïonnettes sont des lames à double tranchant montées sur le canon du M-16, conçues pour étripier un homme avec un minimum d'efforts.

Les baïonnettes en place, nous nous sommes entraînés à planter et sabrer sur des machins rembourrés, chaque jour de la semaine pendant plusieurs heures.

Le camp d'entraînement fut un test pour la soumission (obéir aux ordres) et la discipline, mélangé à un aperçu des principales manœuvres militaires. La connaissance des techniques de combat arriva après les classes, à des postes tels que l'infanterie, les rangers, les bérets verts et autres domaines spécialisés, comme les unités blindées (chars) et l'artillerie.

Un petit pourcentage des recrues intégrèrent les domaines de combat spécialisé. La majorité d'entre elles firent partie de l'infrastructure, un microcosme du monde civil, dans des domaines comme la préparation de nourriture, le transport, la construction, l'inventaire, l'électronique, les communications, l'administration, la loi, la médecine, et la police militaire (PM).

Épidémie de méningite cérébro-spinale

Durant la quatrième semaine d'entraînement, une épidémie de méningite cérébro-spinale contamina la base, plaçant Fort Leonard Wood en quarantaine pendant quelques semaines. Un des hommes de mon peloton décéda et plusieurs furent hospitalisés. Diverses recrues moururent sur la base. Il y eut une pénurie de vaccins et seules quelques recrues y eurent droit. Un matin on dit aux recrues, inconscientes des événements à ce moment-là, qu'une sur cinq d'entre elles devait sortir des rangs. Elles allaient être emmenées au bâtiment médical pour recevoir une vaccination contre le virus.

Je fus une des recrues qui reçut le vaccin ce matin-là et le soir même j'avais la tête comme le dirigeable Goodyear. Mon corps n'apprécia pas ce qu'ils avaient injecté dans mes veines, quoi que ce fût. Recevoir le vaccin ne nous dispensa pas des activités de la journée et nous avons effectué une marche de trente deux kilomètres ce jour-là en supplément de notre entraînement normal, rien d'exceptionnel. Après l'entraînement ce soir-là, j'étais dans mon lit et la pièce tournoyait autour de moi.

Une ou deux heures plus tard, l'aide-infirmier passa dans les baraquements et demanda, en les énumérant, si quelqu'un avait des symptômes de méningite cérébro-spinale, "éruption cutanée sur la poitrine ou la nuque, et forte fièvre". On demanda aux recrues présentant ces symptômes de se présenter au cabinet médical.

Content d'être allongé sur mon lit, je ne dis rien alors que la pièce continuait à tournoyer. L'aide-infirmier remarqua que je n'avais pas l'air bien et il lutta pour me tirer hors du lit. Je portais tout mon accoutrement militaire et mon paquetage m'immobilisait. Il défit ma ceinture utilitaire, me tira hors du lit et me dirigea vers le cabinet médical. Le sergent me lança un regard étrange et rédigea un laissez-passer autorisant mon départ pour l'infirmierie. Depuis mon arrivée au camp d'entraînement, ce fut la première fois qu'un sergent ne bondit pas à la simple vue d'une recrue. Je devais vraiment avoir l'air mal pour qu'il soit indulgent envers moi.

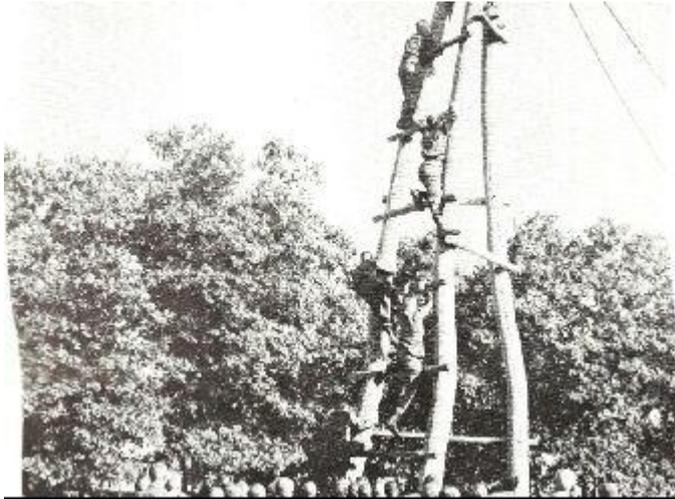
L'urgence affichée dans les baraquements ne fut pas déployée à l'hôpital. Quelques autres recrues m'ayant accompagné là furent examinées et relâchées peu de temps après notre arrivée. Leurs symptômes n'étaient pas liés à une méningite cérébro-spinale mais à la randonnée de trente deux kilomètres. J'étais seul dans la salle d'attente et ça tournait dans ma tête comme dans un mixer. Une douleur atroce m'arrêta dans ma volonté de me lever et de demander pourquoi les médecins tardaient tant à me voir.

On m'avait oublié et l'infirmière ne savait pas que j'étais là. Incapable de me tenir droit, je tentai fébrilement d'attirer l'attention de l'infirmière derrière son bureau. Elle était plongée dans la lecture d'un roman d'amour. Je me levai et zigzaguai un peu avant d'atteindre le bureau (la pièce tanguait à une vitesse vertigineuse). Elle leva les yeux de son livre et appela un médecin en criant. Ils vinrent me ramasser au sol, me mirent sur une civière et me firent dévaler le couloir.

Ma température oscillait entre 40° et 41°. Je n'avais pas chaud, je me sentais confus et dépourvu d'énergie. Je fus placé nu dans une baignoire vide et des infirmières déversèrent des sauts de glaçons sur moi. Dans mon état à demi conscient, le froid et la douleur ne me dérangèrent pas. Cette nuit-là, je perdis et repris connaissance. J'étais sorti de la baignoire toutes les demi-heures et on me donnait une douche froide. Le deuxième jour, je fus retiré de la baignoire et déplacé dans un lit, les douches froides continuèrent. La fièvre refusait de tomber. J'étais isolé des autres patients. Le quatrième jour, je fus déplacé dans une salle en compagnie d'autres recrues malades.

Je fus admis à l'hôpital le lundi et ma fièvre tomba dans la nuit du jeudi, je fus relâché le samedi matin. À mon arrivée aux baraquements, le sergent me tendit un balai et un seau et m'attribua gracieusement le nettoyage des trois étages du bâtiment. J'eus de la chance qu'ils ne me m'éjectent pas vers une autre compagnie pour avoir manqué une semaine entière de classes.

La cinquième semaine, nous avons escaladé trois ou quatre structures composées de grandes pièces de bois que nous descendions en rappel avec des cordes. Il n'y avait aucun droit à l'erreur, aucun filet pour retenir la chute, les erreurs se traduisaient par des os brisés ou la mort (c'était avant que l'armée, suite à la guerre du Vietnam, ne devienne moderne, gentille, plus douce et



politiquement correcte). Si les structures rectangulaires étaient ardues, la structure triangulaire était redoutable, composée de trois longs poteaux épais avec une corde attachée au sommet dont l'autre extrémité était fixée à un poteau plus court une trentaine de mètres plus bas,. La corde ne pouvait être atteinte qu'en sautant vers elle depuis le sommet du

tripode, la rater condamnait à une chute libre de douze mètres sur le sol. Certaines recrues n'éprouvèrent aucun problème, d'autres se figèrent à mi-parcours, provoquant un embouteillage. Les sergents ne s'adoucirent pas, fustigeant ceux qui s'arrêtaient à mi-parcours à cause du bouchon provoqué par les recrues restées plantées. On ordonna aux recrues de passer sur celles qui étaient bloquées. Je grimpai avec précaution sur deux recrues figées, atteignis le sommet et sautai après la corde, l'attrapai de justesse et m'en tirai avec seulement des brûlures sur les mains causées par la descente rapide. J'en sortis avec un regard différent sur les trapézistes.

La sixième semaine d'entraînement, nous avons appris l'importance des masques-à-gaz. Le masque demeurait inutilisé depuis le début des classes, fixé à un côté de la ceinture-utilitaire tel un volumineux appendice corporel. Pour prendre conscience de l'efficacité du masque, nous fûmes amenés dans la chambre à gaz. La chambre était un petit bâtiment en bois sans fenêtres. Quatre rangées de bancs accueillait une vingtaine de recrues à la fois pour expérimenter le gazage.

Le premier groupe de recrues entra et se mit à l'aise, pendant que les autres restaient dehors en attendant leur tour. Nous sommes entrés en portant les masques-à-gaz. L'instructeur mélangea un lot de produits chimiques, créant un gaz invisible qui remplit la chambre. Il demanda si quelqu'un éprouvait une quelconque difficulté respiratoire, tout le monde hochait la tête négativement. L'instructeur demanda si quelqu'un doutait de l'intégrité de l'air dans la pièce. Tout le monde semblait respirer normalement. On nous ordonna alors de retirer les masques.

Les yeux et le nez se mirent à brûler comme l'enfer, la porte du fond fut ouverte et nous avons rapidement déguerpi. La suffocation, l'étranglement et la toux ôtèrent tout doute possible au sujet de l'utilité du masque-à-gaz.



Parcours d'infiltration

Nous avons appris les bases du tir de précision et les propriétés particulières d'une balle après avoir quitté le canon d'une arme. Les balles traçantes indiquaient clairement où se dirigeait la rafale, et aidaient à identifier les cibles. Les balles déviées par arbres et rochers ricochaient violemment aux alentours des cibles. Une seule balle arrivait à faire le travail de deux ou trois balles (dommage collatéral), frappant la cible voulue et de façon fortuite les autres cibles dans la zone.

Aucun refuge quand les balles "arrivent" même quand elles ne vous visent pas directement, ce fut la leçon. Avant d'être diplômé du camp d'entraînement, nous avons dû affronter le tir à feu réel de mitrailleuses de calibre 50 stratégiquement placées pour ressembler à des bunkers ennemis.

Le parcours d'infiltration faisait la taille d'un terrain de football et était conçu pour ressembler à une zone de combat. Tranchées, collines, ravins, fosses, boue et barbelés composaient la scène.

Les recrues pénétrèrent dans la simulation de champs de bataille au travers de tunnels souterrains menant à un bunker en position pour commencer l'assaut. De là, nous pouvions contempler le tir de barrage en face duquel nous nous trouvions, et dont les balles nous passaient au-dessus de la tête. C'était perturbant.



Nous avons rampé hors du bunker au sein d'un décor ravagé par la guerre. Les balles de calibre 50 crépitaient au-dessus de nos têtes, des engins explosifs éclataient dans les airs et au sol et les sergents de peloton hurlaient des ordres. Le chaos et la panique furent inévitables, deux recrues craquèrent et durent être évacuées du parcours. Une recrue avait peu de chance d'être gravement blessée. L'une d'elles se tint debout pendant une minute ou deux avant d'être plaquée au sol par un sergent, les mitrailleuses étaient apparemment

disposées assez haut afin de seulement provoquer la panique puisqu'aucune des recrues n'eut la tête arrachée.

Un jour, durant la dernière semaine d'entraînement, avant l'extinction des feux, mon unité reçut l'ordre de se déployer dans l'obscurité des monts Ozark. C'était une nuit sans lune, il faisait noir comme dans un trou, et l'air était glacé. On nous ordonna de ne rien prendre en dehors de nos vestes de combat. Nous avons embarqué dans des camions de l'armée et avons été emmenés dans la forêt avoisinante. Une heure plus tard, les camions s'arrêtèrent et on me demanda de descendre et de rester là jusqu'à ce que le camion revienne pour moi, on ne m'informa de rien d'autre et les deux camions partirent. Je n'avais aucune idée de ce qui se passait ni de quel était l'objectif. L'obscurité était ma seule compagne. Au bout d'un moment, le moindre bruit faisait songer à ours et pumas. Il me vint aussi à l'esprit que cela pouvait être une embuscade de la part des sergents ou d'autres recrues dans le cadre d'une initiation militaire secrète. Mes yeux s'adaptèrent aux ténèbres implacables, mais pas assez pour identifier les bruits provenant de la sombre forêt. Je me mis à chercher des indices d'embuscade dans la zone alentours et ne rencontrai rien d'autre que les hurlements affamés des animaux nocturnes et le bruissement de souris et autres rongeurs en quête de nourriture.

J'étais un gars de la ville, je n'étais pas habitué à la musique nocturne particulière du royaume sauvage. Je soupçonnai chaque bruit d'être celui d'une bête rôdant dans l'attente du moment idéal pour bondir. Je me mis en quête d'un grand arbre, un de ceux au large diamètre fournissant un abri en cas d'attaque par l'arrière; je m'assis en m'adossant au pied de l'arbre, et j'attendis.

Le camion revint peu avant l'aurore. Le sergent en sortit et m'appela, j'étais dans les bois à plusieurs mètres de l'endroit où j'avais été déposé. Ce fut probablement un test pour mesurer le degré de tolérance au froid, à la solitude, à l'obscurité et à la peur de l'inconnu.

Il y avait un épais brouillard ce matin-là et le trajet-retour vers la caserne fut froid et humide. Nos visages couverts de la rosée du petit matin démontraient nos vaines tentatives pour protéger la peau exposée continuellement à l'air s'infiltrant par les fentes de la bâche couvrant le camion. Les autres recrues qui avaient également expérimenté une escapade solitaire étaient comme moi

assaillies par l'air embrumé. Alors que nous rebondissions sur chaque trou se trouvant sur la route et tanguions à chaque virage, il était difficile de discerner les mines graves et assoupies des recrues. J'examinai la veste de combat dont j'avais serrée le col autour du cou, tenant le revers à deux mains pour empêcher la chaleur corporelle de s'échapper. Je cherchai un visage familier parmi les recrues dans l'ombre et n'en trouvai aucun. Comment était-ce possible ? J'avais vécu huit semaines avec ces gars et pourtant je ne connaissais pratiquement aucun d'entre eux. Tous les supplices que nous avons subis durant ces huit semaines étaient-ils nécessaires ?

Le camion était-il réel ou était-ce un camion à destination directe de l'enfer ? Des semaines plus tôt, nous vivions dans un monde différent, un monde à l'abri des dures réalités que nous expérimentions à présent.

Je m'interrogeai à ces sujets, tout comme je me rappelai quand Shirley parlait de partir au Canada afin d'échapper au service militaire. Avais-je pris la bonne décision ? Je comprenais la nécessité de la discipline pour qu'une machine de combat soit efficace, mais ma croyance en ce que ce pays représentait fut mise à l'épreuve. Il semblait que la vie d'une recrue avait peu de valeur. C'était comme si les sergents avaient l'ordre d'amener chacun d'entre nous au bord de la folie. Ils étaient implacables et impitoyables dans leur façon de traiter les recrues, et ne montraient aucun respect pour nous en tant qu'êtres humains. Même les chansons que nous entonnions en cadence durant les marches quotidiennes servaient à nous bourrer le crâne au sujet des techniques pour tuer les "bridés" (Viet Cong).

D'un autre côté, je n'avais jamais été en meilleure condition physique ni plus fort mentalement que je ne l'étais alors. J'avais gagné près de sept kilos de muscles en huit semaines. Je débordais de joie d'avoir survécu avec succès aux semaines d'humiliation et d'abus, et j'étais convaincu de passer dans les dix meilleurs de mon unité. Avant les classes, j'oscillais dans la vie sans but ni direction, à présent j'étais déterminé.

Le jour de la remise des diplômes, les méchants sergents, ayant échoué à nous tuer, nous traitèrent pour la première fois comme des camarades. Ce fut un grand choc; la plupart d'entre nous les avons pris pour des adversaires

personnels au cours de ces semaines infernales (les sergents étaient de grands acteurs).

La remise des diplômes eut lieu le matin du 10 avril 1970, un vendredi, et l'après-midi-même j'étais dans un bus pour rentrer chez moi. Ce fut comme se réveiller d'un cauchemar. Je n'avais jamais prévenu mes parents que je rentrais parce que je ne le savais pas moi-même jusqu'à deux jours avant la remise des diplômes. Alors que je passai la porte d'entrée de chez moi, ma famille ne me reconnut pas, je faisais quelques centimètres de plus dans mon nouvel uniforme, il en faut peu à quelqu'un de dix-sept ans pour se sentir digne.

Je trainai à la maison quelques jours et décidai de chercher mes amis. Je leur ai tenu compagnie quelques jours puis je décidai de rester chez moi pour le restant de mon court séjour. Mes amis, ne comprenant pas, insistèrent sur le fait que je devais faire la fête le plus possible avec eux, "c'est ce que font les amis", me dit-on. J'avais hâte que s'achève ce chapitre de ma vie.

Je passai davantage de temps avec mes parents, surtout ma mère; mon père était au travail. Je voulus dire à ma mère que j'avais failli mourir durant les classes. J'ai préféré lui dire que j'avais été malade et hospitalisé pendant cinq jours. Elle fut bouleversée d'entendre ça de ma part et voulut savoir pourquoi l'armée ne l'avait pas contactée. Je lui dis de ne pas s'en faire, que c'était du passé.

Je ne lui racontai pas ce que j'avais vu durant ma maladie, je trouvai ça trop bizarre. J'étais sûr d'avoir quitté la terre. J'avais vu mon corps avec le point-de-vue du plafond de l'hôpital. Au début, j'avais cru être en train de rêver jusqu'à ce que je me rende compte que je contemplais ce qui avait lieu dans la pièce où mon corps se trouvait.

J'avais pu voir les autres recrues affairées autour de la chambre d'hôpital où je me trouvais. Certaines recrues dormaient dans leur lit; d'autres étaient assises à lire des magazines.

Je me rappelai avoir vu deux recrues regarder par la fenêtre en parlant entre elles. J'avais constaté que la fenêtre de la salle d'hôpital possédait une vue pittoresque que je n'avais pas remarqué avant. La neige était tombée la nuit

précédente, et recouvrait le fort. J'avais observé une des recrues qui avait l'air d'être morte. J'avais voulu attirer l'attention de quelqu'un mais j'étais impuissant. Une infirmière était à son poste sans savoir que quelque chose allait mal. J'avais décidé de regarder de plus près la recrue et avais découvert que c'était moi ! Comment cela était-il possible ? Je me sentais bien et, pour la première fois depuis des semaines, je ne ressentais aucune douleur. Je m'étais alors rendu compte que je flottais au-dessus du sol et en surplombant mon corps et les autres recrues.

Au moment où j'avais réalisé que j'étais MORT, quelque chose m'avait emmené rapidement vers un autre endroit ou réalité. J'y avais vu des choses fantastiques, et des choses que je ne voulais plus jamais voir, des choses effroyables. Je me rappelais n'avoir pas voulu revenir dans mon corps et au même instant m'y être retrouvé.

Je n'avais jamais rencontré les autres recrues dans la salle avec moi, mais mystérieusement je les connaissais ainsi que leurs noms. Tout le temps où je m'étais trouvé là, j'étais resté au lit dans un état semi-conscient. J'avais été incapable de m'asseoir ou de parler jusqu'au vendredi où j'étais inexplicablement revenu à la vie.

Les deux semaines à la maison fondirent comme neige au soleil, et je ne fus pas enthousiaste à l'idée de devoir faire mon paquetage et de me présenter au rapport pour mon affectation suivante.

Fort Knox, Kentucky

27 avril 1970

Mon stage de formation suivant eut lieu à Fort Knox, dans le Kentucky. Les affectations furent déterminées suite à une série de tests effectués lors de la dernière semaine de classes. L'évaluation détermina les points forts et les compétences des recrues, et il en résulta une localisation et une formation. Je fus affecté à une école pour mécaniciens-radio (sur le terrain).

Fort Knox se trouvait à 800 kilomètres à l'est de Kansas City. L'armée (le contribuable) me fournit suffisamment d'argent pour voler en première classe; je pouvais choisir le moyen de transport et prendre le bus ou le train et empocher la différence, du moment que j'arrivais à temps pour mon devoir. Je pris le bus, un pittoresque trajet de huit heures au travers des états du Missouri, de l'Illinois, de l'Indiana et du Kentucky. La promesse que j'allais découvrir le monde, que m'avait faite le recruteur de l'armée, se réalisait.

Fort Knox changeait agréablement de Fort Leonard Wood; le climat était plus doux (le printemps), les pâtures plus vertes, et les fleurs épanouies. La majorité de la formation eut lieu dans une salle de cours. Un week-end sur deux, nous pouvions faire ce que nous voulions, du moment que cela se situait dans un rayon de 160 kilomètres autour du fort.

Cours et conférences s'enchaînèrent à un rythme soutenu, nous étions censés assimiler la théorie en électronique et appliquer cette connaissance pour réparer et faire fonctionner radios de campagne et autres matériels de communication. A la remise des diplômes, la majorité de la division fut affectée à l'une des trois unités de combat (infanterie, artillerie et blindés) au Vietnam, en Allemagne et en Corée.

En préparation pour le devoir au Vietnam, plusieurs heures furent dédiées par semaine à l'apprentissage de la langue et des coutumes du peuple vietnamien. PVN (Prêts pour le Viet Nam) prit place dans une zone fortement boisée composée pour ressembler à des villages, jungles et rizières en Indochine. On nous entraîna à identifier et désarmer les mines habilement placées et les

perfidés pièges de bambou qui avaient déjà tué des milliers de soldats depuis le début de la guerre. Les VC (Viêt-Cong) utilisaient une technologie primitive impressionnante et novatrice pour un pays du tiers-monde. Les stratèges militaires étaient perplexes devant la façon dont les VC utilisaient des ressources rudimentaires pour parer à la plus sophistiquée des machines militaires au monde. Les médias ignoraient le fait que l'armée nord-vietnamienne était équipée et entraînée par l'Union Soviétique et la Chine.

Les pièges de bambou (pièges à pieux Punjis) se trouvaient partout dans la jungle. Des pieux en bambou étaient alignés sous des toiles recouvertes d'une fine couche de boue, de feuilles et de branches; une technique de base mais très efficace pour parer à l'avancement des troupes. Certains pièges de bambou, déclenchés par un fil-piégé, éjectaient des projectiles sur une large zone et tuaient et blessaient en un seul coup plusieurs hommes d'un peloton.

Les trous d'araignée représentaient un danger permanent. Tel une araignée, un VC pouvait surgir de l'un d'entre eux et faucher un certain nombre de troupes américaines, puis disparaître rapidement dans le trou pour se couvrir et s'échapper. Les trous d'araignée étaient reliés à un complexe réseau de tunnels qui couvrait des centaines de kilomètres sous le sol de la jungle, quelques mètres sous la surface.

Les grenades Claymore étaient appréciées à la fois par les américains et les Viêt-Cong. Les Claymores étaient utilisées comme mines ou attachées à des arbres et buissons, elles annonçaient si l'ennemi avait violé le périmètre. Les Claymores projetaient des éclats qui fauchaient tout sur leur passage, leur explosion était déclenchée par un fil-piégé ou délibérément actionnées par l'éclaireur à l'affut.

Les tireurs VC isolés en haut des arbres dominaient les jungles mais étaient des cibles faciles à repérer et éliminer, contrairement à leurs camarades araignée. Ce dont les VC manquaient en termes d'armement moderne, ils le compensaient par une grande ingéniosité. Ironiquement, les chausse-trappes utilisées contre les troupes américaines étaient faites à partir de débris laissés par les soldats américains. Les VC recyclaient tout, les boîtes de conserve qui contenaient nourriture et boisson étaient transformées en projectiles mortels. Un des dispositifs était composé d'une simple balle de calibre 30 placée sur un terre-

plein composé de clous récupérés sur les caisses de munition américaines, et de bandes métalliques découpées dans des canettes de Coca. De tels dispositifs étaient faciles à réaliser et sans danger à mettre en place, juste quelques centimètres dans le sol, mais très efficaces pour faire des dégâts. Quand on marchait dessus, la balle était enfoncée sur un clou et explosait. C'était rarement fatal; l'intention était de blesser, non de tuer.

Des pièges rudimentaires étaient conçus pour mutiler les soldats, handicapant les pelotons dont les membres devaient prendre soin du(des) soldat(s) blessé(s). La stratégie démoralisait et affaiblissait les membres d'un peloton, les transformant en cibles faciles pour les embuscades.

L'armée nord-vietnamienne était dépassée en armement, même avec le flux constant de matériel militaire provenant d'Union soviétique et de la République Soviétique Chinoise. Cependant, leur force était la canopée de la jungle qui fournissait une large couverture contre les attaques aériennes, ainsi qu'un réseau sophistiqué de tunnels qui permettaient aux VC de manœuvrer sur des centaines de kilomètres, invisibles aux forces américaines. Les VC construisaient des milliers de pièges barbares et creusaient d'interminables kilomètres de tunnels les dotant de l'élément de surprise et leur offrant un véritable avantage sur la guerre moderne.

Quatre vingt pour cent des hommes de ma promotion furent affectés à des unités au Vietnam, les vingt pour cent restant reçurent l'ordre d'aller en Allemagne ou en Corée du Sud.

Contrairement à sur le camp d'entraînement, on disposait de temps à Fort Knox pour se faire des amis. Un individu s'appelait Jim; il venait du Mississippi. Il m'avait dit que je lui rappelais quelqu'un de chez lui, et nous nous sommes toujours bien entendu. Sa personnalité était semblable à celle du capitaine dans *L'île aux Naufragés (Gilligan's Island)*, toujours en train de rire ou de plaisanter sur quelque chose. Jim était un grand gaillard dont le gabarit était très utile dans les bistrotts locaux et les salles de billard. J'avais dix-sept ans, ce n'était pas l'âge légal pour boire (quand j'étais hors de la base), cependant l'uniforme militaire était un laissez-passer instantané pour les débits de boisson civils. Je n'étais pas étranger à l'alcool, j'avais beaucoup bu avant de m'engager dans l'armée,

cependant mon passé d'alcoolique amateur était fini, j'étais à présent avec les pros, et la règle du jeu était de se décaper le foie.

Les usages ne se limitaient pas aux bastons de bars par-dessus les tables de billard ou autre genre de désaccord intellectuel, les villes aux alentours du Fort possédaient d'autres attraits; le champ de course des 500 miles d'Indianapolis [Indy 500] était à deux heures de distance. Jack et Sam, deux camarades ainsi que moi-même, avons décidé d'aller voir la course de l'Indy 500 pendant le week-end du Memorial Day⁶. Nous avons pris le bus pour Indianapolis (un trajet de sept heures), le bus effectuant plusieurs arrêts sur la route. Nous sommes partis vendredi soir tard et sommes arrivés à l'aube le samedi matin.

Avant de quitter le terminal des bus, Jack, Sam et moi-même nous sommes arrêtés aux petits coins et nous avons eu un aperçu du phénomène culturel en cours. Le sol des toilettes était jonché de hippies sans-abri, certains dans des sacs-de-couchage, d'autres dormant à même le sol sur le froid béton. Ce fut le parcours du combattant pour atteindre les urinoirs.

Tous les hommes dans les toilettes ne dormaient pas; quelques uns étaient blottis autour d'un lavabo en train de se laver les dents. Ils nous lancèrent un regard étrange, probablement parce que nous avions l'audace d'envahir leur chambre à coucher. C'était une bande à l'air miteux et désespéré qui avait du s'installer là tard dans la nuit après un long trajet de la côte est à la côte ouest. Ou bien il s'agissait de locaux habitant les toilettes de la gare des bus. J'allais voir des choses plus étranges encore lors de mon voyage à travers "l'Ère du Verseau".

Il m'apparut plus tard que l'étrange regard que nous avait lancé le groupe des toilettes était peut-être dû à qui nous étions. Trois jeunes hommes aux cheveux courts en 1970 signifiaient que soit nous étions des culs-terreux, soit des militaires, de toute façon nous ne faisons pas partie des foules "Peace & Love" cool et éclairées qui envahissaient alors le pays. Ce ne fut ni la première ni la dernière fois que je pus ressentir la crainte envers l'homme en uniforme.

⁶ Jour férié aux Etats-Unis en l'honneur des soldats morts pour la patrie, Ndt

La gare routière était pratiquement déserte. Les passagers arrivés avec nous s'étaient envolés en voiture ou dans les quelques taxis qui attendaient au bord du trottoir.

Sans destination particulière à l'esprit et avec beaucoup de temps à tuer avant la course, nous nous sommes baladés dans les rues désertes de la ville pendant une heure jusqu'à décider d'un endroit où prendre le petit déjeuner. Nous avons ensuite déambulé dans la ville jusqu'à ce que Sam aperçoive deux hommes du fort qu'il reconnaissait. Ils étaient en train de faire le plein dans une station-service devant laquelle nous passions. Les hommes se tenaient debout à parler hors de leur voiture pendant que le pompiste nettoyait le pare-brise, faisait le plein et vérifiait l'huile (dans les années soixante-dix, un service complet accompagnait le plein d'essence).

Les deux types étaient du coin et proposèrent de nous faire visiter la ville. Il fallait frayer son chemin au milieu des cadavres de bières et d'une grande glacière à moitié-pleine d'autres bouteilles de bière afin de s'asseoir sur le siège arrière de leur voiture. Le conducteur s'excusa pour le tas d'ordures dans son véhicule et nous suggéra d'en balancer une partie par la fenêtre. Je dis "non merci", et le conducteur me regarda bizarrement.

L'odeur âcre de la bière rendit la balade mémorable. Il n'y avait pas assez de place pour les trois d'entre nous sur le siège arrière, et normalement nous n'aurions pas dû nous séparer mais Jack insista pour que l'on parte en disant qu'il nous rejoindrait plus tard dans la journée. Jack avait des amis dans le coin qu'il avait appelé depuis la station-service et ils allaient venir le chercher. Je serais bien parti avec Jack mais comme je ne voulais pas offenser Sam, je ne dis rien. Je me suis dit qu'au moins nous avons une bagnole et probablement un endroit pour passer la nuit, peut-être à Saint Quentin⁷, mais bon, je n'étais pas en position de faire le difficile

Le type sur le côté passager nous rota son sens de l'hospitalité en nous offrant une bière. Il était un peu tôt dans la journée pour moi. Sam accepta et les trois burent joyeusement pendant que nous nous baladions dans les rues d'Indianapolis. Ils Sifflèrent et crièrent des compliments ou des obscénités à chaque femme qu'ils croisèrent, et il m'apparut que ça allait être une longue

⁷ Prison d'État de San Quentin, Ndt

journée. Soudain, le conducteur enivré sembla sur ses gardes et offensé quand il se rendit compte que je refusais leur offre de devenir bêtement saoul comme eux. A partir de là, je devins la cible de remarques méprisantes de la part des deux belligérants sur le siège avant. J'avais dix-sept ans, Sam en avait vingt, et ses deux amis avaient dans les vingt-cinq ans, et à peine douze ans d'âge mental. Ils avaient picolé depuis la nuit précédente, s'étaient invités dans quelques fêtes et étaient sur le chemin du retour vers l'appartement d'une de leurs copines au moment où nous étions tombés sur eux. Je ne fus pas alarmé outre-mesure par leur hostilité envers moi; j'avais rencontré des situations similaires chez moi et plus récemment avec certaines personnes sur la base. Toutefois, ces mecs étaient plus âgés que moi, moches et ivres. Sam ne les connaissait pas si bien que ça non plus, il les avait rencontrés deux ou trois fois dans la salle de billard de Louisville, au Kentucky, et les avait vu tabasser un type à cause d'un différent au jeu; Sam pensait que le gars l'avait mérité.

Les pneus crissaient et la gomme brûlait à chaque occasion. Je fus stupéfait de comment ils arrivaient à éviter de se faire remarquer par la police. Arrivé à l'appartement, on me proposa à nouveau de me saouler: j'optai plutôt pour de l'eau ou une boisson gazeuse. Je pris la décision que d'être en état d'ébriété dans leur entourage, même légèrement, était une mauvaise idée. Je voulais être en mesure de me défendre s'ils venaient à tomber encore un peu plus bas dans l'échelle des espèces animales. Celui qui avait conduit m'informa d'un ton dédaigneux qu'il y avait de l'eau au robinet et probablement un coca ou du lait au frigo, "sers-toi" dit-il. Pendant que je cherchais le coca dans le petit coin cuisine, séparé du salon, la télévision fut allumée par l'un d'entre eux, et j'entendis alors la porte d'entrée s'ouvrir et un des hommes crier, avant qu'elle ne se referme, "on revient tout de suite." Sam partit avec les deux hommes, je trouvai ça bizarre tout en étant content qu'il soit arrivé à dialoguer avec eux. Je m'assis sur le divan et bus mon coca.

Je songeai à quitter l'appartement et faire à ma façon mais je décidai de tenir bon. Je bus mon coca et regardai la télé. Ils revinrent moins hostiles trente minutes plus tard; ils étaient allés se procurer un peu d'herbe. Sam s'assit, commença à rouler des joints avec sa came, et les fit circuler. Je fis ma sainte-nitouche et déclinai l'offre. Ils étaient "détendus" après avoir testé le produit lors de son achat, et personne ne s'offensa de mon refus. J'étais prêt pour une bière.

Nous sommes restés la nuit à l'appartement et avons roulé le jour suivant jusqu'au circuit de courses, avons pris du bon temps et sommes rentrés à la base. Al Unser avait gagné la course.

La marijuana était fumée ouvertement sur le circuit; les joints circulaient aussi librement que si nous étions à un concert de rock. Bière et alcool occupaient toutefois le premier plan parmi la foule en présence. Je m'étais opposé à fumer de l'herbe à l'école primaire (cinquième année) quand un matin avant les cours l'un de mes amis avait amené un joint et l'avait allumé dans la cour de récréation. Il avait tenté de me faire tirer une bouffée dessus et tout ce qui m'était venu à l'esprit étaient les images de malades mentaux toxicomanes parfois diffusées à la télévision.

Je m'étais arrangé pour éviter la marijuana pendant ma scolarité et la plupart des jeunes avec qui je trainais avaient fait de même, mais nous avons fumé des cigarettes et bu de l'alcool à chaque occasion qui s'était présenté.

Au fort, je m'opposai à fumer de l'herbe et prendre des cachets (acides, amphétamines et tranquillisants) et certains des gars avec qui je trainais firent de même. Mais alors que les semaines s'écoulaient, davantage de personnes à la caserne changèrent de camp et devinrent fumeurs d'herbe. Certains de mes amis les moins susceptibles de fumer de la marijuana ou de prendre d'autres drogues cédèrent les uns après les autres à la folie de la drogue. Bobby du Mississippi, le "bon vieux gars du Sud" y goûta et utilisa tous les arguments possibles pour me convaincre d'essayer.

Ceux qui refusaient les drogues étaient considérés avec méfiance et évités comme la peste. Les fumeurs d'herbe étaient notoirement paranoïaques face aux non-consommateurs, des fumeurs d'herbe ("fumeurs" pour faire court) n'auraient jamais balancé un autre "fumeur", ou tout du moins c'est ce qu'ils croyaient.

J'essayai mon premier joint et rien ne se produisit. Mes potes "planèrent" après deux ou trois bouffées (taffes) du joint, et se mirent à glousser comme des écolières; ils riaient au moindre commentaire stupide sortant de la bouche de quelqu'un. Je ne me sentis pas à ma place et désorienté par leurs rires futiles. Bobby me dit que la plupart des gens ne planaient pas dès leur premier essai et qu'il fallait quelques tentatives de plus avant que mon cerveau s'acclimate aux

effets de la marijuana. Quelques semaines plus tôt, Bobby haïssait les hippies, à présent c'était un expert et un avide promoteur du chanvre (marijuana) et du style de vie hippie.

L'usage croissant de drogues sur le fort était réprimé par des peines sévères pour ceux qui se faisaient prendre en tant que consommateur ou revendeur. Un certain nombre d'hommes dans ma compagnie affrontèrent la cour martiale pour avoir vendu des drogues illégales. De plus, tout comme des soldats se tiraient dans le pied afin d'éviter d'aller au combat, il y avait des soldats qui exhibaient leur usage de drogue, préférant aller en prison plutôt qu'au Vietnam. Certains virent leur vœu exaucé mais d'autres, selon la quantité d'herbe trouvée sur eux, ne reçurent qu'un blâme, ou un Article 15, ce qui leur coûta de l'argent et des permissions pendant quelques semaines. Dans certains cas, les soldats étaient renvoyés sans honneur à la vie civile pour toute quantité de drogue trouvée sur eux.

La répression militaire fut vaine, l'usage de drogues continua sans relâche et il ne fallut pas longtemps avant que le haut commandement comprenne que s'ils expulsaient tous les consommateurs de drogue, il n'allait pas rester beaucoup de militaires. Les poursuites judiciaires continuèrent mais la répression fut moindre et la pression davantage dirigée sur les revendeurs que les consommateurs.

Regarder de véritables images de guerre montrant des troupes affrontant l'ennemi fit partie de l'entraînement que nous recevions. Nous avons assisté à des carnages non-censurés, que peu de civils ont eu l'occasion de voir, et avons été instruits sur les composantes de la formation technique lors de manœuvres offensives et défensives, des choses que l'on rencontrait au combat.

Après la remise des diplômes et avant d'embarquer pour le Vietnam, la Corée ou l'Allemagne, la plupart rentrèrent chez eux pendant deux semaines, selon le temps de permission dont ils disposaient, allant parfois jusqu'à trente jours.

Dans la compagnie, tout le monde à part moi reçut des ordres et de nouvelles affectations. Je restai dans l'attente de ma nouvelle fonction. Je pus parler à Sam et Bobby avant qu'ils n'embarquent pour le Vietnam. Ils voulurent

savoir comment je parvenais à reporter ou à échapper à mon départ pour là-bas; ils avaient tout fait à part se tirer une balle dans le pied pour échapper au départ.



Je restai un mois de plus sur Fort Knox, effectuant de petits boulots pendant que l'autorité décidait de ma prochaine affectation. Mon logement temporaire était situé à côté d'un terrain d'entraînement pour blindés où des officiers de pays alliés s'entraînaient à bord de chars de combat M-60. Debout à côté du tank, il était évident que les ennemis confrontés à une telle machine nécessitaient d'être en paix avec leur créateur. La puissance de feu des mastodontes dépassait l'entendement, dégageant des vagues de choc, de bruit et de terreur vers tous ceux à proximité. Mes quartiers temporaires surplombaient le champ de tir se trouvant à quelques centaines de mètres du terrain d'entraînement, qui fonctionnait nuit et jour, rendant le sommeil presque impossible.

Mes nouvelles consignes arrivèrent un vendredi matin; je devais me présenter au rapport à mon affectation suivante à Fort Ord, en Californie, le mercredi. Je pouvais faire une courte halte par chez moi car c'était sur la route. Il était hors de question de perdre du temps dans le bus; je pris pour la première fois l'avion en décollant de Louisville, Kentucky, et volai jusqu'à Kansas City en arrivant à temps pour le dîner; j'étais devenu accro à l'avion.

La vie avait considérablement changé durant la courte période où j'avais rejoint l'armée, j'étais devenu un monstre dans mon propre quartier. Les amis avaient les cheveux longs, portaient d'étranges T-shirts psychédéliques, des blue-jeans usés, et adoptaient un langage commun en Californie. Ils s'exhibaient en faisant le signe de la paix et aimaient tout le monde. Des modes répandues sur la côte Ouest, pas dans mon coin du Midwest; les hommes portant les cheveux courts étaient la norme quand j'entrais dans l'armée. A présent c'était "paix mon frère", "t'as un peu d'herbe ?" et "tranquille, mec". C'étaient des types que vous n'auriez pas aimé rencontrer quelques mois plus tôt dans une ruelle sombre. Quelque chose sonnait faux dans tout ça.

Le "mouvement pour la paix" s'était rapidement propagé au travers de l'Amérique et en un rien de temps tous les militaires étaient devenus des suppôts de Satan. Les forces armées étaient passées de défenseurs de la démocratie à fléau de l'univers. J'avais porté mon uniforme de l'armée les deux premières fois où j'étais rentré chez moi. Je n'avais pas l'intention d'aller en Californie en uniforme. Je mis des vêtements civils même si l'armée encourageait les soldats à porter leurs uniformes lors de leurs voyages (cela changea au fur-et-à-mesure que le mouvement pacifiste prit de l'ampleur).

Le peuple américain fut poussé par les médias et l'élite hollywoodienne à haïr les soldats américains. Des manifestations éclatèrent dans tout le pays et l'hostilité des manifestants envers l'Amérique dépassa l'antagonisme en provenance d'URSS, qui haïssait tout ce qui était américain.

Les sud-vietnamiens furent les seules personnes sur terre à ne pas manifester dans les rues.

Fort Ord, Californie

22 juin 1970

En volant vers la Californie, j'avais en tête les images de soirées réjouissantes sur la plage où des types à la Frankie Avalon couraient après des poupées à la Annette Funicello sur des rivages ensoleillés, et surfaient sur les grosses vagues de l'océan, les cheveux domptés au Brylcreem⁸.

Mon avion atterrit à San Francisco vers 21:30 cette nuit-là. L'air était froid et saturé de brume. Le trajet en taxi vers Fort Ord se fit sans problème, le brouillard épais rendait impossible de voir quoique ce soit. J'avais hâte d'avoir un aperçu de la ligne d'horizon des buildings de San Francisco, que je n'ai jamais eu, et je me suis contenté de la sensation mystique dégagée par la ville enveloppée de brouillard.

Je me présentai aux quartiers généraux le matin suivant pour ma nouvelle affectation. Le brouillard qui m'avait accompagné la nuit précédente imprégnait encore l'atmosphère, la Californie ensoleillée que j'avais imaginée n'était nulle part en vue. Quel que soit le temps passé dehors, j'en ressortais trempé. Le temps varia peu durant mes deux mois de séjour (Juin et Juillet). J'entraperçus le soleil lors de ma visite de Santa Cruz, et aussi sur Carmel, mais jamais lors de ma présence sur le fort.

Mon entraînement comprenait la saisie de données à l'aide de cartes perforées pour le contrôle des stocks, une formation et une tâche inintéressantes. Le fort fut fermé quelques années plus tard. Fort Ord était un lieu mystérieux dans un endroit sensationnel, donnant sur l'océan, et entouré de villes pittoresques. Jimi Hendrix y effectua son service en 1961.

Il était facile de comprendre pourquoi les gens choisissaient de vivre en Californie. Les montagnes, l'océan, les séquoias géants, le tout à moins de quelques kilomètres de route. Durant mon temps libre, je visitai les villes le long du nord de l'état. L'auto-stop était la façon ordinaire de voyager pour ceux au bas de la chaîne alimentaire comme moi. Les hippies et les subalternes militaires rivalisaient entre eux pour des trajets gratuits sur les autoroutes californiennes.

⁸ Marque de gel pour cheveux, Ndt

La longueur des cheveux aidait à identifier le groupe auquel on appartenait. Aucun des deux groupes n'avait droit à une haute estime de la société, néanmoins vagabonds et hippies n'étaient pas traités de suppôts de Satan. Les hippies avaient la préférence des conducteurs s'arrêtant pour les autostoppeurs.

Un matin, Rick, un pote de l'armée, et moi-même faisons du stop vers Santa Cruz quand deux jeunes femmes à bord d'une Volkswagen rouge s'arrêtèrent pour nous demander où nous allions. Évidemment, quel que soit l'endroit où elles allaient, nous y allions aussi, mais nous ne leur avons pas dit ça. Quand la fille côté passager baissa sa vitre, un nuage de fumée s'échappa de la voiture comme si celle-ci était en feu. Quand la fumée se dissipa, deux brunes rigolardes avec un foulard rouge sur la tête nous dirent de grimper. Nous sommes montés sur la banquette arrière et avant qu'une conversation ne s'entame, la fille sur le siège passager me tendit un joint grand comme un cigare. Je ne savais pas qu'on en faisait de cette taille. La dernière fois que j'avais fumé de l'herbe, je n'avais ressenti aucun effet, je tirai donc une taffe pour leur faire plaisir et passai le joint à Rick. C'était un fumeur d'herbe chevronné et il leur demanda de quelle variété il s'agissait. Avant qu'elles n'aient pu répondre, je lui demandai "Qu'est-ce que tu veux dire par quelle variété ? De la marijuana c'est de la marijuana".

Bon sang, je suis passé pour un amateur tombé de la dernière pluie avec cette remarque. Après que les rires hystériques des experts en herbe se soient tassés, la conductrice nous dit que c'était de "l'Acapulco Gold". "Je le savais !" répondis-je en grimaçant. Après que le joint ait tourné plusieurs fois, je me retrouvai perdu quelque part dans ma tête et cherchai une échappatoire. Atteignant de temps en temps les limites de la réalité, je jetai un coup d'œil par la fenêtre du véhicule et vis des trainées colorées défiler à grande vitesse. Je parcourus du regard les personnes dans la voiture et vis des étrangers rieurs s'exprimant avec des mots dénués de sens. La musique à la radio était forte, puis je ne faisais qu'un avec la musique et elle entra et sortait de ma tête. J'avais pénétré sur le territoire de la psychose, et ne pouvais faire la différence entre la réalité et le monde des rêves, ou n'importe quel monde. J'avais par instant extrêmement peur d'être devenu fou, et je passais tout aussi rapidement à l'extrême inverse et ressentais l'extase. Le temps n'avait plus de signification, je ne savais plus si c'était le matin, l'après-midi ou la nuit, je regardai Rick et je lui demandai au ralenti: "Depuis combien de temps sommes-nous dans la voiture ?"

Il ne sut pas, et il me sembla que cela faisait une éternité. Je regardai les filles qui n'avaient pas un instant cessé de rire et de glousser et j'eus l'impression qu'elles se moquaient de moi, du coup je leur demandai et elles me répondirent que oui. Je voulus rire mais je commençai à être extrêmement préoccupé au sujet de l'endroit où nous allions, et surtout pourquoi fallait-il si longtemps pour y arriver. Après avoir regardé au dehors des dizaines de fois, il apparut finalement que la voiture n'avait pas bougé depuis que nous y étions montés. Quand les filles s'étaient arrêtées pour nous, elles s'étaient garées sur un chemin en gravier où nous étions toujours.

Pour la première fois de ma vie, j'étais complètement perdu. Je ne savais pas vraiment qui j'étais, ni ce que je faisais dans cette voiture avec deux filles très étranges et un ami qui avait l'air louche. Vers ce moment-là, une fringale féroce m'envahit et mes craintes disparurent aussi vite qu'elles étaient venues, ce fut comme sortir d'un compartiment de mon esprit et pénétrer dans un autre. J'étais dans la partie du cerveau dictant la faim. Apparemment, tout le monde dans la voiture pénétra aussi cette zone et la conductrice démarra, en quête de nourriture pour combler les petits creux. Après avoir conduit un certain temps, la fille se gara dans une station-service et sortit, suivie par son amie et Rick, et tous trois se dirigèrent directement vers les distributeurs de sandwiches et boissons, comme des loups affamés.

N'ayant aucune idée de ce que je souhaitais et agité d'un sentiment paranoïaque, je restai dans la voiture, persuadé que tout le monde allait deviner que nous étions des drogués. Au bout d'une éternité, ils ressortirent de la station-service et rejoignirent la voiture. Ils avaient des canettes de boissons gazeuses et un assortiment de biscuits, de cacahuètes et de barres chocolatées. Le gueuleton commença. Il y avait des cacahuètes, des miettes de biscuits et des M&Ms de partout, entre les sièges et sur le plancher alors que nous nous goinfrions.

Alors que nous roulions sur Highway 1⁹ à grande vitesse, le soleil perça la brume. Je me surpris à regarder droit dans le soleil, et réalisai alors que ce n'était probablement pas une bonne chose à faire. Cela me perturba, combien de temps avais-je fixé le soleil ? Cela pouvait être quelques secondes ou une heure. J'avais jadis lu un article de journal où deux hommes avaient perdu la vue après avoir gobé un acide et fixé le soleil durant un concert de rock.

⁹ California State Route 1, aussi appelée Highway 1, route de l'État de Californie qui suit la côte pacifique, Ndt

Je consultai ma montre mais ça n'aida en rien, je l'avais regardée plusieurs fois et demeurai perplexe sur l'heure qu'il était. D'une digression à l'autre, mon attention se détournait et tournicotait, comme une boule de flipper qui hésite avant de finalement tomber dans un autre trou. Mon attention se tourna vers l'attirante passagère sur le siège avant. Elle était très sexy. J'étais certain qu'elle pensait la même chose de moi. Étant donné les regards qu'elle me lançait, je me suis dis "Ouais, c'est bon". J'avais entendu le slogan relativement récent "Faites l'amour pas la guerre", et en cet instant j'étais entièrement d'accord avec.

En descendant l'autoroute à ce qui semblait être une vitesse phénoménale, nous étions chacun retirés dans notre petit monde et la voiture était devenue silencieuse. Je voulus discuter mais mes pensées ne collaient pas avec les mots s'échappant de ma bouche, je me cantonnai donc aux "Cool mec" et autres "Tu piges, mec ?". Tenir une conversation m'aurait empêché de prendre peu à peu conscience de la vitesse à laquelle la voiture roulait. Je me demandai comment quiconque pouvait garder le contrôle d'un véhicule en mouvement tout en étant dans l'état d'esprit où nous nous trouvions. A plusieurs reprises je me surpris à appuyer sur le plancher dans une vaine tentative pour freiner la voiture.

La conductrice prit la sortie vers Santa Cruz et nous laissa descendre. Les deux filles dirent que c'était sympa de nous avoir rencontré, nous firent le signe de la paix et s'éloignèrent. Nous restâmes sur l'aire de stationnement, l'air morose. J'avais établi une sorte de lien avec les filles, causé par la Marie-Jeanne, ayant passé une éternité dans la voiture avec elles. La morosité s'estompa en même temps que les effets de la marijuana quelques minutes plus tard.

L'air marin salé et vivifiant contribua à déloger les résidus d'herbe encore dans les poumons et je recouvris mon intégrité. La raison pour laquelle l'être humain souhaitait altérer ses perceptions au énième degré avait peu de sens pour moi, je n'avais aucune intention de recommencer.

Il semblait que nous avions roulé toute la journée mais seulement trois heures s'étaient cependant écoulées. Nous avons quitté la base à huit heures ce matin-là et il n'était qu'onze heure du matin lorsqu'on nous déposait. Nous avons toute la journée devant nous.

Nous avons marché depuis l'autoroute jusqu'à un alignement de magasins descendant vers la plage. Les gens grouillaient autour des boutiques et terrasses de café lors de cette matinée idéale. Le soleil chauffait assez pour parer à la fraîche brise océanique.

Nous nous sommes arrêtés prendre un café. Rick avait encore faim et commanda un petit déjeuner. J'ai lu le journal. Nous sommes sortis de table à midi et nous sommes dirigés vers la plage. Pendant que nous étions assis à prendre le café, la plage était déserte, mais à midi elle regorgeait d'activité.

La température affichée sur l'une des berges était de 22 degrés, parfaite pour se relaxer à l'ombre. Rick trouva un coin sous un grand conifère à une trentaine de mètres de l'aire de stationnement, et à une certaine distance du bruit des enfants qui jouaient dans le sable. Sous l'arbre se trouvait une table de pique-nique faite en demi-rondins, la face sciée tournée vers le haut. Je m'étendis d'un côté et Rick de l'autre. La sieste se prolongea jusqu'à environ quatre heures cette après-midi-là.

Si nous avions du rentrer au fort ce soir-là, il nous aurait fallu le faire en deux ou trois heures pendant que le soleil était encore visible, car autrement le chemin du retour aurait été long, peu de gens prenaient les auto-stoppeurs la nuit tombée. Nous avons décidé de passer la nuit sur la plage et de squatter les fêtes censées fuser une fois le soleil couché. La plage était jonchée des cendres encore fumantes des feux de joie de soirées précédentes.

En attendant le coucher du soleil, nous avons décidé de festoyer. Une petite épicerie à côté du café vendait des baguettes et de la charcuterie. Nous avons acheté du salami, du fromage et une baguette et avons complété cela avec une bouteille de muscat bon marché venant d'un débit de boisson près de l'épicerie fine. Nous sommes retournés à la table de pique-nique. Les personnes qui étaient là plus tôt avec les enfants avaient remballé leurs chaises longues, leur parasol, leur radio et leur glacière et étaient partis.

Nous avons patiemment attendu que la deuxième équipe arrive, la foule des fêtards. Rick venait de Californie et il m'assurait que, peu après dans la soirée, les fêtards allaient converger le long du rivage de la plage de sable. Nous avons bu du vin, fait des sandwiches, mangé et attendu. Au bout d'une heure,

Rick partit chercher d'autres bouteilles de vin. Je me promenai sur la plage et ramassai du bois flotté pour faire un feu.

Vers neuf heures du soir, les feux de camp scintillaient comme de grandes lucioles clignotantes de haut en bas du rivage. Je mis le feu à mon tas de bois de sorte à ce que nous soyons éclairés, et puissions peut-être attirer des filles. Des individus et de petits groupes passèrent devant mais personne ne s'arrêta pour parler ou partager notre muscat.

Nous avons étouffé le feu de camp et nous sommes dirigés vers où tout le monde semblait aller. Tels des papillons de nuit attirés par la lumière, des flots de jeunes aux cheveux longs convergeaient autour d'un énorme feu de joie situé dans une crique invisible depuis la table de pique-nique. La fête était bien avancée et semblait avoir lieu depuis des heures. C'était clairement le plus grand feu sur la plage et il rassemblait des gens de notre âge. Nous n'étions pas les seuls gars aux cheveux courts en présence, quelques autres soldats en habits civils s'étaient mêlés à la foule. Notre muscat avait tout à fait sa place, plusieurs individus se promenaient en buvant de grandes gorgées dans leurs propres bouteilles de délicieux vin bon marché, ou de bière. La fumée de marijuana suivait de près celle dégagée par le feu de joie, qui sentait mauvais après que quelqu'un dans la foule ait jeté dedans du plastique et d'autres ordures.

Des joints semblables à celui que nous avons eu plus tôt étaient distribués comme des cigares dans une maternité. Et une boîte à chaussure avec un assortiment de stupéfiants sous forme de pilules circulait comme un plateau de quête durant un sermon à l'église. Les personnes qui en avaient besoin prenaient dans la boîte et ceux qui avaient des pilules en trop les rajoutaient dedans.

Je m'en tins à mon muscat. J'évitai les alcools inconnus et les brownies que fit passer une jolie fille au sourire séduisant vêtue d'un maxi. La plupart des filles portaient des maxis (de longues robes flottantes avec rien en dessous) comme je le découvris lorsque la danse devint endiablée. J'étais sur le point de prendre un brownie quand Rick m'informa qu'ils contenaient des substances hallucinogènes.

Des échantillons gratuits de contrebande étaient disponibles pour qui le demandait. Des marchés et des transactions étaient réalisés avec un zèle et une

finesse d'esprit identiques à ceux rencontrés dans n'importe quel marché de matières premières sur Wall Street.

Il avait été rapporté que l'économie souterraine de la drogue aurait pu ajouter substantiellement au produit national brut (PNB). Impossible de définir l'importance de la perte fiscale suite à toutes les ventes de drogues sur ce seul petit coin de plage. De grandes entreprises tout à fait légales, qui auraient évité de payer ne serait-ce qu'une partie des taxes auxquelles échappait le commerce de la drogue, auraient causé la rage et la vindicte publique de ceux-là même qui se livraient effrontément à la vente hors-taxe de drogues. L'hypocrisie était aussi conséquente que les brownies à la marijuana.

Plusieurs hippies sur la plage faisaient partie d'une vague fédération d'entrepreneurs plus grosse et plus rentable que les entreprises capitalistes qu'ils méprisaient tant, la seule différence entre les deux étant que l'un payait des taxes et devait rendre des comptes au consommateur, l'autre non.

Alors que la nuit avançait, la fête devint bruyante et sauvage et l'air s'emplit d'une fraîcheur océanique. Nous sommes tombés sur un collègue de la base au milieu du rassemblement et il proposa de nous ramener au camp cette nuit ou ce matin-là. Mais comme la plupart des fêtards, il migra d'une fiesta à une autre, étant donné qu'il y avait beaucoup de spectacles sur la plage cette nuit-là, et nous ne l'avons jamais revu.

La soirée se transforma en scène du film "La nuit des morts-vivants" alors que s'installaient les effets des drogues et de l'alcool. C'était comme observer grouiller des personnes mortes et sans but dans un état de stupeur auto-infligé, non pas que j'aie semblé beaucoup mieux avec mon vin bon marché. Les fêtards, tels des papillons de nuit condamnés, volaient d'un lampadaire à l'autre, puis se mettaient de nouveau en quête d'un nirvana inexistant, par l'entremise d'un autre cachet, d'un autre joint, d'une autre gorgée.

Sous l'ivresse provoquée par la combinaison d'alcool et de drogues, des choses curieuses commencèrent à se produire, des danses échevelées se déclenchèrent entre groupes de filles qui décidèrent d'expérimenter des mouvements et positions bizarres qu'elles avaient du voir dans le Kama Sutra, Rick et moi nous empressâmes de les rejoindre. La fête manquait de groupe de

rock en présence et d'une musique forte pour alimenter l'ambiance et il fallut se contenter des radios portatives, des cassettes huit-pistes et de quelques tentatives de chants déplorables par certaines personnes trop ivres et trop défoncées pour pouvoir faire mieux. Après les danses effrénées s'ensuivit un vomissement collectif.

Rick partit vers un autre feu de joie plus bas sur la plage avec une des filles qu'il avait rencontré pendant la folie de la danse. Je restai en arrière en compagnie de deux filles qui s'étaient dévoilées lorsque leurs seyants habits flottants s'étaient retournés au cours de leurs sauvages manœuvres acrobatiques. Nous étions tous les trois beurrés et je ne me rappelle pas trop de quoi nous avons parlé ou ce que nous avons fait mais au final nous avons fait des tas de choses. Nous nous sommes finalement séparés et je suis parti à la recherche de Rick. Je ne savais pas s'il avait trouvé un moyen de rentrer au fort ou s'il était parti avec la fille chez elle. Vers trois heures du matin, je le trouvai évanoui sur la table de pique-nique où nous avons commencé.

Je rassemblai davantage de bois flotté et rallumai le feu pour nous tenir chaud. La plupart des feux sur la plage s'étaient progressivement éteints et le rivage était sombre et morne. Les centaines de personnes présentes plus tôt avaient pratiquement disparues, comme si un vaisseau spatial était descendu et les avait emmenées. Le type qui avait proposé de nous ramener au fort s'était également volatilisé.

Je m'assis en frissonnant sur la table de pique-nique, bercé par les ronflements de Rick et le fracas des vagues de l'océan frappant le rivage.

Nous n'étions pas préparés à l'air froid soufflé par l'océan. Nous avons quitté le fort samedi matin avec l'intention de rentrer le soir, et nous étions habillés en conséquence. La température tomba rapidement après deux heures du matin et les chemises à manches courtes s'avérèrent incapables de nous protéger de l'air froid.

J'arrachai Rick de son coma causé par la drogue et l'alcool et j'essayai de lui expliquer notre dilemme. Il balbutia quelques paroles inintelligibles et se redressa; ses mâchoires commencèrent à cliqueter comme un vieux pot d'échappement et il bredouilla "où sommes-nous ?" Je voulus lui dire "en enfer"

mais il était évident que nous n'y étions pas, à moins que la règle en enfer ne soit passée de "chaud comme l'enfer" à "froid comme l'enfer".

Après l'avoir un peu amadoué, j'arrivai à convaincre Rick de marcher jusqu'à la rue des magasins pour chercher un abri. Il faisait un peu plus chaud loin de la plage. A mi-chemin de la rue, Rick refusa d'aller plus loin et s'effondra devant l'entrée d'une des boutiques. Il se mit en boule en grelottant. L'entrée couverte nous protégea un peu de l'air froid soufflant de l'océan.

Rick n'arriva pas à dormir et se releva en désirant trouver un coin plus chaud. Vers ce moment-là, une voiture de police descendit la rue et nous repéra. L'agent de police crut peut-être que nous étions des rôdeurs et braqua son projecteur droit sur nous. Rick paniqua et s'enfuit en courant, je détalai dans la direction opposée.

L'agent de police était à environ trois cent mètres, il arrêta net son véhicule, en sortit et nous hurla de nous arrêter. Le policier partit à la poursuite de Rick, qui s'enfuit entre deux bâtiments. Je descendis en courant vers la plage, virai brusquement, remontai une rue et passai par-dessus une clôture privée jusque dans le jardin d'un particulier. De derrière la clôture, je pus entendre le policier remonter la rue puis la redescendre en courant à ma recherche quelques minutes plus tard.

J'attendis environ une demi-heure puis repassai la clôture dans l'autre sens, et partis à la recherche de Rick. Je supposai qu'il avait été attrapé parce qu'il ne pouvait pas bouger très vite dans son état. J'envisageai moi-même de me rendre juste pour ne plus être au froid. Je remontai la rue dans l'autre sens et passai sur le trottoir où j'avais repéré des toilettes publiques. Étonnamment, c'était ouvert. Glacé jusqu'aux os, les toilettes me fournirent une échappatoire au froid. Elles n'étaient pas chauffées mais il y faisait un peu moins froid et le sèche-main sur le mur faisait bien office de chauffage.

Contrairement à Rick, je n'avais pas dormi du tout et la danse sur la plage ajoutée à mon saut au-dessus de la clôture m'avait laissé des marques. Le miroir refléta mon apparence ébouriffée. Le soleil pointait à l'horizon et je ressemblais à un clochard. Je n'imaginai pas que quelqu'un puisse me prendre en stop dans cet état délabré, non rasé, les habits sales et froissés, embaumant le vin bon

marché. Je me rendis alors compte que les hippies voyageaient comme ça tout le temps, particulièrement en Californie. Je les avais vus dormir sur des bancs publics dans les parcs, et sur les plages, mais la différence fondamentale était qu'ils étaient généralement préparés à ce mode de vie nomade, avec des sac-à-dos, des sacs-de-couchage et des habits pour les différences climatiques, ce qui les différençiait des clochards en quelque sorte.

Un sympathique soldat s'arrêta pour me prendre en stop; il dit que ma coupe de cheveux et mon âge m'avaient trahi. Il y avait peu de gens de dix-sept ans avec une coupe de cheveux de style militaire errant tôt le dimanche matin sur les autoroutes, me dit-il. C'était un militaire de carrière, qu'on appelait également "les condamnés à perpète", la trentaine, et il habitait hors de la base; il était de service ce week-end là et se rendait au travail à Fort Ord.

Après m'être lavé, je me rendis à la cantine pour le petit-déjeuner avant qu'elle ne ferme. Rick apparut plus tard dans la journée, il s'était caché derrière quelques buissons dans le parc jusqu'à ce que la voie soit libre et avait appelé un ami habitant dans le coin depuis une cabine téléphonique. Puisque l'officier de police n'avait trouvé aucune preuve d'effraction, il avait dû sûrement abandonner la poursuite, Rick dit qu'il avait arrêté de lui courir après peu de temps après que nous nous soyons séparés.

La vie quotidienne du personnel militaire subalterne était atrocement ennuyeuse et comme nos homologues dans la vie civile, nous ne vivions qu'en attente du week-end. L'armée n'était pas la vie civile, la moindre infraction pouvait coûter des permissions du week-end aux guerriers dépités, les condamner à une amende, faire baisser leur grade et autres privilèges. L'usage d'alcool et de drogues conduisirent à plusieurs arrestations sur le fort, pour un certain nombre de motifs, y compris le viol. Les commandants de compagnie payaient couramment les cautions des soldats incarcérés dans des prisons civiles, quel que soit le nombre de délits commis au préjudice des communautés locales. Rick et moi avons presque établi la liste complète des soldats hors-la-loi. Les gros-bonnets du fort réprimaient plus sévèrement, ôtant de nombreux privilèges, principalement des permissions pour les week-ends.

La tournée des bars et la défonce avec les habitants faisaient partie de l'expérience militaire, il n'y avait pas grand chose d'autre à faire pour la piétaille.

Sortir avec des filles du coin était pratiquement impossible; les femmes savaient que la plupart des soldats avaient des épouses, des enfants ou une petite amie chez eux. Néanmoins ça ne manquait pas de femmes désirant faire l'amour et pas la guerre avec des monstres militaires aux cheveux courts.

Depuis l'aube des temps, les soldats loin de chez eux ont besoin de deux choses, de l'alcool et du sexe. Durant l'Ère du Verseau---le phénomène d'amour libre des années soixante et soixante-dix, les soldats reçurent beaucoup des deux.

Durant la fête sur la plage, les quelques civils de mon âge qui me parlèrent le firent également pour essayer de m'éclairer sur mes erreurs. "L'establishment militaire t'a lavé le cerveau" m'avertirent-ils. Et avec le zèle d'un prédicateur de bled paumé, ils me dirent que mon seul salut était d'abandonner l'armée fasciste et de les rejoindre eux et leurs camarades non-violents dans une communauté pacifiste pour l'amour libre; Des communautés naissaient de partout en Californie, d'après eux.

Quelques unes des filles de la soirée sur la plage évoquèrent leur participation au processus de création d'une communauté et étaient à la recherche de membres. Une des filles fit remarquer que certains des types dans la foule étaient des conscrits réfractaires et qu'ils allaient faire partie de la nouvelle communauté utopiste, et elle me les présenta. Ils étaient défoncés et nous n'avons parlé de rien de significatif cette nuit-là. J'ai revu la fille. Nous sommes allés voir quelques grands noms en concert partout dans la métropole de San Francisco. Nous avons expérimenté les concerts pleins à craquer, l'écrasement contre les portes, les bagarres entre gangs de motards, et les cinglés de hippie essayant de rentrer au concert gratuitement. Drogues, alcool et fiestas furent d'un autre monde sous l'Ère du Verseau, particulièrement en Californie.

Deux jours avant de quitter la Californie, j'expérimentai mon premier tremblement de terre; ça secoua tellement que je failli tomber de ma couchette supérieure. Sortir des baraquements fut impossible jusqu'à la fin des secousses. Aucun dégât important sur les bâtiments, et tout le monde reprit ses occupations comme si de rien n'était. Je finis d'empaqueter mes affaires et allai chez moi pour une semaine avant de me présenter à mon affectation suivante à Fort Hood, au Texas.

Fort Hood, Texas 26 Août 1970

Mon avions atterrit à Dallas ce matin-là et je disposai de quelques heures pour visiter la ville avant de prendre le bus pour Fort Hood. Je m'attendais à voir des cowboys avec des chapeaux et des bottes de cowboy. Je ne fus pas déçu, bien que la plupart des hommes qui en portaient fussent aussi en costume trois-pièces. Je déjeunai dans un des fast-foods en centre-ville et fus accueilli par une serveuse texane au grand sourire usant de tous ses charmes pour m'avoir dans son restaurant. Elle put deviner à mes vêtements civils que je n'étais pas texan et me demanda poliment où se trouvait mon chez-moi. Ma coupe de cheveux trahit le fait que j'étais un soldat en route pour Fort Hood. Elle me dit n'avoir jamais été à Kansas City. Elle avait habité près de Killeen, au Texas lorsque son père était en garnison à Fort Hood (elle était fille de militaire), "il y a bien des années", dit-elle. Je commandai un "Texas Burger" sur le menu et reçus immédiatement ses félicitations, elle m'assura que c'était le meilleur de la région. Apparemment, il y avait une histoire derrière ce hamburger en particulier, et elle la partagea avec moi, je l'ai oubliée depuis, mais je me souviens de sa charmante personnalité.

Plusieurs puits de pétrole plus tard, j'arrivai en bus dans la petite ville de Killeen. C'était la première fois que je voyais des puits de pétrole. Le Texas n'avait pas l'image qu'Hollywood avait imprimée dans mon esprit, avec des cowboys et des pistes poussiéreuses. Dallas était plus moderne que beaucoup des autres villes que j'avais traversées. Je remarquais aussi la disparition de l'hostilité envers ceux en uniforme. Les gens étaient plus amicaux que ceux dans le Midwest ou sur la côte Ouest.



Killeen était un nom approprié pour une ville à côté d'une base militaire¹⁰ et s'accordait bien avec le terme "Enfer sur Roues"¹¹, la devise et l'insigne de la seconde division blindée, mon foyer pour les neuf mois suivants. J'attrapai mon sac en

¹⁰ Killen ressemble phonétiquement à Killin' (Killing) qui signifie "tuer", "meurtre" ou "homicide", Ndt

¹¹ "Hell on wheels", également figuratif pour désigner une personne durement entraînée avec un fond de méchanceté, Ndt

toile dans la soute à bagages du bus, le balançai par-dessus mon épaule et arpentai les quelques centaines de mètres jusqu'à la porte d'entrée.

Elvis Presley avait été aperçu à Fort Hood, en 1958, la caserne de cavalerie blindée où il avait fait ses classes.

Je n'ai jamais surmonté le sentiment de perdre ma liberté et mon identité à chaque fois que j'entrais sur une base militaire. Après avoir franchi la porte d'entrée, les quelques pas séparant le monde civil du monde militaire sont colossaux à faire. Un sentiment que seuls peuvent comprendre et apprécier ceux qui ont effectué la transition depuis le civil (liberté) vers le militaire (dictature). La routine était la même sur toutes les bases, inscription dans les quartiers généraux, rapport à la compagnie assignée, collecte du matériel de couchage et d'autres objets requis, et installation.

Chaque fort comportait son propre ensemble d'insignes représentant les divers bataillons postés en son sein. L'insigne de votre base militaire précédente et du bataillon auquel vous étiez rattaché devaient être enlevé de vos tenues militaires et un nouvel insigne y était cousu pour chaque nouvelle affectation.

Fort Hood était un mélange de bataillons d'entraînement au combat mécanisé, d'unités d'artillerie, d'escadrons de blindés légers et d'hélicoptères d'attaque, et d'unités de blindés lourds. Je fus placé dans une des divisions de blindés lourds. Je m'entraînai à bord du tank M-60, le plus gros et lourd des chars possédés par l'armée. Il pesait 80 tonnes chargé à bloc, et il atteignait 70 kilomètres à l'heure en vitesse de pointe. Pas très rapide pour l'arsenal militaire moderne que l'armée s'efforçait d'être, mais c'était amusant à piloter.

L'équipement standard des tankistes se composait d'un colt 45 automatique avec un holster d'épaule, ainsi que d'un pistolet à graisse (mitrailleuse); surnommée pistolet à graisse car elle ressemblait à ça. Chaque tank était équipé de deux mitrailleuses de calibre 30 (coaxiales), saillant des deux côtés de l'arme principale, une mitrailleuse lourde anti-aérienne de calibre 50 fixée au sommet de la tourelle. Et à la fin de chaque journée, les mitrailleuses étaient retirées du char et emmagasinées dans des chambres fortes à l'intérieure de la caserne.

Le commandant du tank maniait la mitrailleuse de calibre 50 sur la tourelle, et donnait ses ordres à l'équipage à l'aide d'un casque. L'équipage de quatre hommes était constitué du pilote, du chargeur, du canonier et du commandant. Chaque membre d'équipage s'entraînait à opérer sur tous les postes et fonctions requis pour manœuvrer un char, y compris les réparations mécaniques. Les pannes étaient courantes et il incombait à l'équipage de remettre en marche le char, l'alternative étant d'attendre des heures ou des jours sur le terrain jusqu'à l'arrivée de mécaniciens. Un problème peu fréquent était de "décheniller", avoir une chenille cassée. La rencontre du char avec un rebord rocheux à pleine vitesse, l'ascension d'une colline escarpée, la descente rapide d'un ravin rocheux en charge pleine (80 tonnes), et une chenille usée n'arrivait pas toujours à tenir le coup.

La moitié des hommes de ma compagnie avaient été au moins une fois au Vietnam. Certains d'entre eux finissaient leur temps restant avant de retourner à la vie civile, d'autres s'entraînaient pour repartir vers davantage d'action. Quelques uns montraient fièrement leurs blessures de guerre dues aux éclats d'obus et aux balles, certaines blessures étaient plus profondes que de simples blessures physiques, leurs dégâts semblaient invisibles, mais elles continuaient à hanter l'esprit.

De temps en temps, en plein entraînement au combat, une ou deux crises de nerf se produisaient, provoquées par le bruit des coups de feu ranimant des souvenirs de guerre latents. Un homme qui avait l'air d'avoir survécu à son séjour au Vietnam sans une égratignure, et avait traversé bon nombre d'exercices de fusillades durant l'entraînement, péta complètement les plombs. Cela se produisit alors que notre compagnie se qualifiait sur le champ de tir. Neufs chars s'alignaient sur la ligne de tir et les canons faisaient feu sur les cibles. Le bruit des canons tirant non-stop abasourdissait les sens et les poumons étaient secoués par la fumée et l'odeur de soufre dans l'air.

Nous étions en rang derrière les chars, à passer les obus de 105mm d'un homme à l'autre, alimentant les chars sur la ligne d'un flux constant de munitions. Les caisses de munitions étaient déchargées de camions à une centaine de mètres derrière les chars d'assaut. Chaque caisse comprenait deux 105mm, des obus explosifs, chacun d'eux pesant environ 20 kilos. Le bruit combiné des neuf canons de char et la nature frénétique de toute l'épreuve

créaient une atmosphère intense. Une de celles éprouvante pour les nerfs de soldats non traumatisés par la guerre. Le stimulus de cette expérience était suffisant pour pousser l'homme à bout.

Le mec commença à crier "qu'il n'en pouvait plus" et arrêta de passer les obus de 105mm au type dans le rang à ses côtés. Un sous-lieutenant aux commandes lui ordonna de continuer. Le soldat saisit alors l'obus de 105mm qu'il tenait, le souleva au-dessus de sa tête et le jeta au sol aussi fort qu'il put. Les obus de 105 sont des obus anti-char perforant les blindages qui explosaient au contact de leur cible (ils possédaient un détonateur sensible à la pression). Avant que l'obus ne touche le sol, tout le monde s'était mis à l'abri. Si l'obus avait explosé, il aurait entraîné une réaction en chaîne, faisant exploser les centaines d'obus de 105 encore dans les caisses. Il allait emporter la moitié de la compagnie avec lui dans sa tentative de suicide. Les obus de 105mm sont mis à feu par une décharge électrique quand ils sont dans le canon. Pour des raisons évidentes de sécurité, des dispositifs y sont intégrés pour les empêcher d'exploser à la suite d'impacts mineurs.

L'entraînement fut suspendu pendant environ une heure tandis qu'une équipe de démineurs retira l'obus endommagé de la zone. Le soldat fou fut emmené pour ne plus jamais être vu dans les environs de la compagnie.

Je descendis une nuit en ville pour essayer de me distraire des corvées militaires. La plupart des bars étaient des bistrotts de ploucs servant les cowboys qui travaillaient dans les exploitations bovines du coin. Le bar était bondé. Je frayai mon chemin jusqu'au seul tabouret disponible et le revendiquai. Je commandai une boisson et cherchai du regard quelqu'un que je pouvais connaître aux alentours. Le type sur le tabouret voisin était de mon unité mais nous n'avions jamais beaucoup parlé. Il était là depuis quelques heures et avait réussi à jouer quelques parties de billard avant que l'endroit ne se remplisse et que la file d'attente pour le billard ne soit trop longue. Son nom était Mike, il était récemment revenu du Vietnam. Il était troufion dans une division d'infanterie et avait passé quatorze mois dans la brousse à combattre les "faces de citron", comme il les appelait. Il n'avait aucune blessure et semblait en bonnes conditions physique et mentale.

Mike ne parla pas trop de la guerre, il raconta de ce qu'il allait faire quand il sortirait ou de ce qu'il avait fait avant d'être mobilisé. Au bout de quelques verres de plus, il commença à déprimer. Il me demanda si je voulais "planer". L'idée de fumer un joint ne m'excitait pas. Il était impossible d'avoir des amis si on ne faisait pas ce qu'ils faisaient, alors j'ai dit "bien sûr".

Nous avons quitté le bar et sommes allés dans la voiture de Mike. Il sortit un sac en plastique rempli d'herbe de sous le siège avant et roula deux joints. Il me tendit le sachet et du papier à rouler et je réussis à ne pas faire dépasser la plupart des feuilles et tiges du joint. Mike roula plusieurs joints supplémentaires et les plaça sur le tableau de bord de la voiture. C'était du matos puissant; je planai dès la première bouffée. Nous sommes restés assis dans la voiture environ une heure et avons peu parlé. Mike voulut parler de ce qu'il avait vécu au Vietnam et laissa échapper quelques mots que je ne compris pas. A un moment donné, j'ai cru qu'il avait la gorge nouée et qu'il allait s'effondrer en larmes mais je n'en étais pas sûr. Mike démarra la voiture et rentra sur la base. Il n'eut aucun problème pour conduire ou passer le poste de garde à l'entrée; le gardien nous fit signe de passer sans savoir que nous planions complètement.

Mike et moi étions dans le même bataillon, pas la même compagnie, je ne l'ai donc pas beaucoup vu ailleurs qu'à la cantine de temps en temps. Je savais que des démons tourmentaient Mike d'après la presque crise qu'il avait eu en évoquant la guerre. J'avais mes propres démons et je ne savais pas vraiment si une personne comme Mike, qui m'offrait des drogues, n'en faisait pas partie.

Un vendredi soir autour de quelques bières, ce qui couvait dans l'âme de Mike émergea doucement. Il n'avait jamais beaucoup parlé de son calvaire à Nam jusqu'à cette nuit-là, nous parlions seulement des centres d'intérêts habituels, les femmes, l'alcool et l'herbe. Il parla des moments marrants entre les excursions sur le champ de bataille, les bars et les bordels de Saigon. Il dit que la marijuana au Vietnam était la meilleure et il l'appelait Bâton-de-Bouddha. Fumer de la Bouddha avait été son échappatoire au cauchemar guerrier durant le Vietnam, dit-il. Il n'avait pas pu trouver de bâtons-de-Bouddha aux États-Unis.

Plus nous buvions de Whisky et plus les récits guerriers de Mike devinrent choquants. Mike déplora la mort de quelques potes pendant les intenses batailles qu'il avait vécu. Un ami à lui avait perdu la moitié de son crâne

alors qu'ils étaient en train de parler durant une accalmie des combats, tout en réunissant les parties des corps des soldats après la bataille pour qu'ils puissent être identifiés et renvoyés chez eux. Ils avaient monté le camp au-dessus d'un tunnel VC et "les faces de citron avaient jailli du sol autour d'eux avec des AK-47 et avaient décimé la moitié du peloton." Il s'était retrouvé couvert du sang de deux de ses potes qui lui étaient tombés dessus, ce qui lui sauva la vie puisque les VC crurent qu'il avait été tué et étaient repartis.

Ce que Mike décrivait était horrible mais habituel en situation de combat. Beaucoup de vétérans de guerre racontaient des histoires semblables; pourtant Mike donnait l'impression d'être sur le point de perdre l'esprit. Mike continua et j'écoutai, il lutta pour faire sortir les mots et les larmes lui montèrent aux yeux.

Nous sommes restés au bar un long moment cette nuit-là et l'heure de fermeture arriva presque. Je voulus lui dire de retourner à la caserne et de cuver. J'étais fatigué et je restais uniquement parce que je pensais qu'il était sur le point de s'effondrer et que je ne voulais pas l'abandonner.

Mike poursuivit et la profondeur de son désespoir commença à me dégriser. Je fus ému par ce que j'entendais, toutefois je ne trouvai aucun mot pour le soulager de sa douleur. Mike avait deux ou trois ans de plus que moi, il s'était enrôlé à dix-huit ans pour à peu près les mêmes raisons que moi, afin de voir le monde et d'expérimenter les opérations militaires. Il était évident que s'il avait pu choisir autrement, il l'aurait fait.

Mike n'attendait pas de réponse de ma part. J'étais le plus jeune et le plus innocent de la base. Les suicides étaient habituels parmi les soldats rentrant au pays qui n'arrivaient pas à faire face à ce qu'ils avaient fait ou vécu durant la bataille. La partie la plus difficile de la guerre était de vivre avec la culpabilité. Mike semblait un candidat idéal au suicide. Je pensais qu'il voulait en parler à quelqu'un pour évacuer ses émotions ou sa culpabilité avant de se donner la mort.

Mike s'étiola en face de moi à la table. C'était une personne bien plus correcte que ce que son apparence sobre laissait deviner. Sa vie de débauche était un moyen de se punir pour le mal qu'il avait l'impression d'avoir fait à la guerre, disait-il. Il croyait qu'il ne pourrait jamais être pardonné pour les

atrocités accomplies par lui et son peloton dans le jeu de guerre. Lui et son peloton avaient laissé leur rage dépasser les limites quand ils s'étaient vengés.

Son peloton tendait des embuscades et tuait des VC, c'était le boulot auquel il était entraîné---et il faisait ça bien. Si bien qu'il croyait que sa punition avait été de se retrouver avec son bataillon dans la pire sorte d'enfer possible sur Terre. Son bataillon avait été chargé de combattre dans l'une des pires batailles de la guerre du Vietnam, "Hamburger Hill". Sa compagnie avait subi un nombre incalculable de victimes durant les dix horribles jours où ils livrèrent bataille pour la colline (du 10 au 20 mai 1969). C'était une montagne, pas une colline, disait-il.

Il y avait beaucoup de collines et de profonds ravins dans la vallée Shau du nord Vietnam. Plusieurs bataillons nord-vietnamiens renforçaient lourdement le secteur. Ils avaient des centaines de bunkers, de trous d'araignée et de pièges de bambou protégeant une grande base souterraine approvisionnée par la piste Ho Chi Minh. Des hélicoptères de combat Cobra et des chasseurs Phantom pilonnèrent la colline jour et nuit. Des Milliers de bombes furent lancées sur la colline, environ une douzaine de bataillons d'artillerie l'attaquèrent, et elle fut passée au napalm et dépouillée d'une grande partie de sa végétation. La colline était un épouvantable paysage carbonisé à la fin des dix jours. Une des plus grosses et longues batailles rangées du Vietnam. Dans la bataille furent impliqués un régiment de fusiliers marins, dix bataillons d'infanterie et plusieurs escouades d'hélicoptères Huey transportant les soldats sur les collines et ravins déchiquetés qui composaient Dong Ap Bia (Hamburger Hill).

Les forces américaines subirent des pertes massives, les Viêt-Cong bien plus encore. Des restes humains carbonisés couvraient l'essentiel du terrain environnant. Le champ de bataille fumait de corps calcinés. Malgré le carnage, les VC étaient déterminés à ne pas abandonner la colline et continuèrent de mettre au pied du mur les troupes américaines à l'aide de vagues d'attaque continuelles. Soldats américains et Viêt-Cong s'engagèrent fréquemment dans des combats au corps-a-corps pendant les dix jours de bataille. En raison du combat rapproché, de nombreux américains furent victimes de tirs alliés lorsque les frappes aériennes et l'artillerie intervenaient.

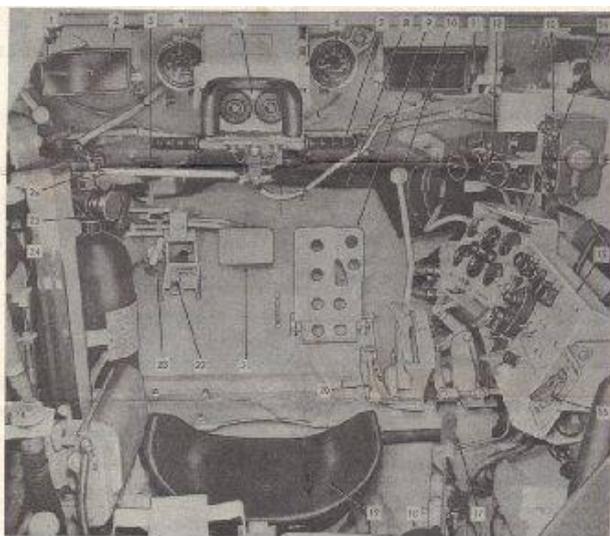
Mike dit que lui et son peloton étaient affaiblis par le manque de sommeil et de temps pour manger. L'odeur de chair brûlée et les morceaux de corps jonchant toute la colline étaient tellement horribles que Mike ne pouvait pas aller dormir sans en faire des cauchemars. Il craignait d'aller dormir chaque nuit, c'est pour cela qu'il se défonçait, dit-il. Le champ de bataille était une soupe de carnage et de malheur humain inimaginables pour quiconque, me raconta-t-il. Mike décrivit les cadavres brûlés comme des torses carbonisés avec des bosses à l'endroit où bras et jambes se trouvaient, ce qui lui faisait penser à des poupées brûlées---et à l'apparence possible de l'enfer quand il s'y rendrait.

Cette semaine-là, notre bataillon démarra un programme de trois semaines d'entraînement sur le terrain. Au cours de ces semaines, nous avons manœuvré des chars de combat sur des milliers d'hectares dans la campagne texane, aux limites de Fort Hood. Les manœuvres couvrirent une large zone et trois semaines entières passèrent sans que je voie Mike. Il avait suscité une curiosité morbide en moi, et je voulais en savoir plus sur les batailles qui avaient brisé sa vie. Il était possible que j'aie à affronter ce qu'il avait déjà vécu et puisqu'il souhaitait en parler, je voulais en apprendre davantage de sa part.

Ma compagnie fut désignée pour tester un nouveau système informatisé de localisation antichar installé dans nos vieux chars M-60, pour les mettre à niveau, les moderniser. Nous avons testé et calibré les ordinateurs pendant les trois semaines passées sur le terrain.

Remplir des rapports de performance en plus de nos activités quotidiennes ne nous laissait pas de temps pour fréquenter d'autres soldats. Après les manœuvres, nous camouflions les chars sous un filet et des branches d'arbre, faisons leur entretien, sécurisons le périmètre, et montions le camp et les tentes

individuelles. Tout le monde était actif jusqu'à la nuit, et nous faisons ensuite des manœuvres nocturnes. Ma première responsabilité était pilote de char. Quelques mois auparavant, j'avais envié ceux qui faisaient ce que j'étais en train de faire. Dans mes rêves les plus fous, je ne m'étais jamais vu moi-même aux commandes d'un énorme char d'assaut.



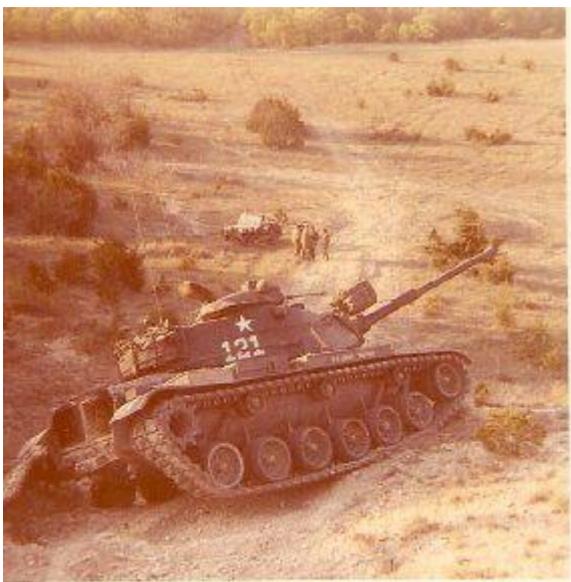
Le cockpit d'un char M-60 est représenté ci-contre.

A 17 ans, c'était un sentiment phénoménal que de diriger une machine imparable d'environ 80 tonnes. En manipulant quelques leviers, commutateurs et boutons, l'arme à feu blindée de 80 tonnes était étonnamment agile. Je conduisis le char au travers de rivières peu profondes, sur des pentes raides, dans des ravins, et au travers d'épaisses broussailles, sans éprouver plus de difficulté qu'en conduisant une voiture sur une route goudronnée.

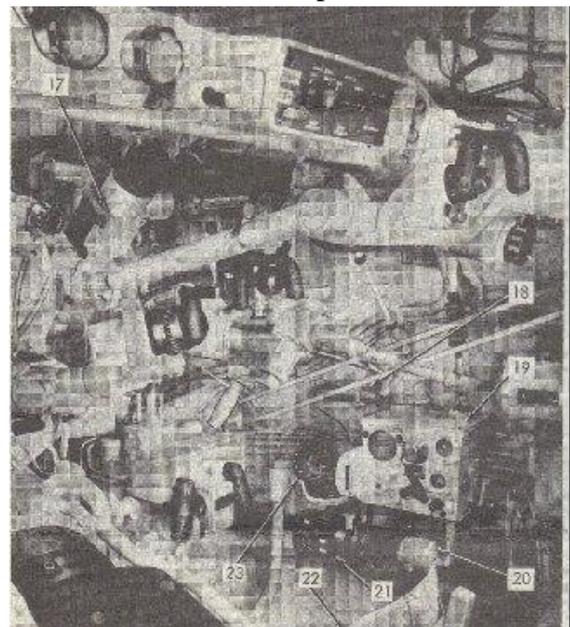
Même si nous nous entraînions sur le char M-60, il perdait de son importance dans la guerre moderne. Avec les nouvelles armes antichars dont les pays industrialisés disposaient, la destruction de tank était devenue une simple procédure. Les avions et hélicoptères de combat comme l'Apache et le Cobra mangeaient quotidiennement du char au petit déjeuner en Indochine.

Durant les manœuvres sur le terrain, des convois de jeeps et de chars s'étendaient sur plus d'un kilomètre. Nous voyagions trois jours sur une étendue désertique du Texas. Je ne vis jamais de fermiers dans les champs mais il y avait du bétail en pâture, certains se retrouvaient dans le viseur des artilleurs.

Les exercices d'entraînement simulèrent les conditions de combat jusque dans la qualité de la nourriture que nous mangions. Nous avons consommé des rations C sur la route, en rebondissant dans le ventre du char. Nous avons dormi sous les étoiles avec les crotales, les scorpions, les fourmis rouges, les tarentules, et avons enduré les orages qui s'abattirent sur nous pendant des jours.



Compartiment artilleurs



Parfois nous avons eu de la chance et nous sommes trouvés près d'un camp de base où des repas chauds étaient servis. Nous nous sommes disputé la nourriture avec les insectes du coin, qui ont souvent fini par faire partie de nos repas chauds. Privés du simple luxe des casse-croûtes et boissons gazeuses,

nous avons recouru aux 19 litres d'eau chaude du container attaché à l'extérieur du char, et aux cigarettes fournies par l'armée qui calmaient la douleur due à la faim.

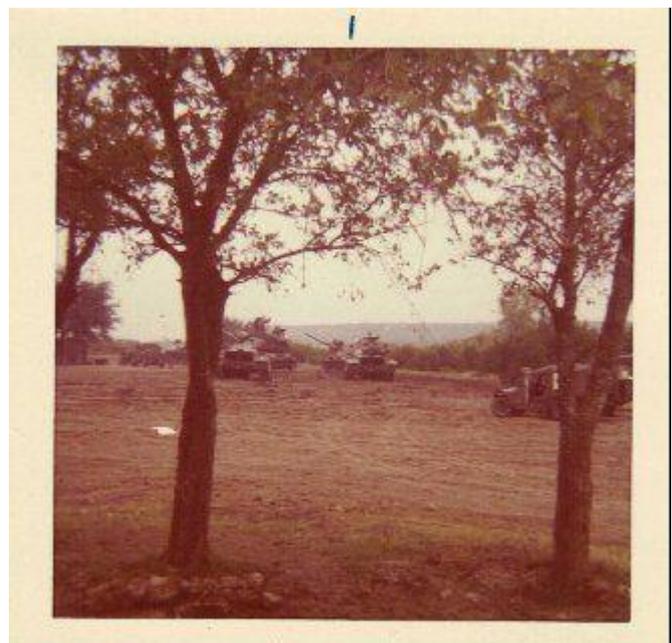
Un char entièrement chargé prêt au combat n'était jamais laissé sans surveillance, quand une chenille cassait sur un tank ou devenait inopérable, l'équipe restait derrière le char jusqu'à ce qu'ils l'aient réparé ou qu'une équipe de mécaniciens soit venue le faire. Mon char déchenilla et cela nous bloqua deux jours dans le désert au cœur du Texas.

Le bataillon poursuivit sa route, nous laissant en arrière nous débrouiller pour réparer la chenille nous-mêmes. Nous avons contacté les mécaniciens par radio et ils nous mirent sur une liste d'attente. D'autres avaient des problèmes dans la compagnie et les mécaniciens étaient à plus d'une journée de route de nous. Nous avons trouvé le moyen de réparer et remonter la chenille pour rattraper le restant du bataillon. Nous avons suivi le protocole des manœuvres et avons sécurisé le périmètre, camouflant le char pour éviter sa détection par des avions de chasse et des hélicoptères de combat Cobra ou Apache qui le traquaient comme des aigles cherchent leur proie.

Chaque avions à réaction et hélicoptère de combat du voisinage gagnait facilement des points en nous faisant sauter en mille morceaux, faisant clignoter leurs lumières pour simuler le mitraillage et en fondant assez près de la rangée d'arbres pour que l'on sente la chaleur des réacteurs.

Dormir dans la brousse était un pique-nique; le soleil nous faisait rôtir pendant la journée et la nuit était d'un froid glacial. Tarentules, scorpions et crotales se blottissaient dans nos sacs de couchage, bottes et habits.

Il était interdit de prendre des photos sur la base et durant les manœuvres; si vous vous faisiez prendre, vous perdiez votre appareil-photo, votre pellicule, probablement quelques grades et vous faisiez peut-être même un peu de prison.



Ma compagnie fut envoyée pour trois semaines d'entraînement à White Sand, au Nouveau Mexique (une base militaire contenant des opérations secrètes), je fus le seul de la compagnie à en être exclu. En considérant que j'étais le pilote de char particulier du commandant de la compagnie, un rare privilège et une preuve de mes qualifications, il était étrange qu'on ne me permette pas de me rendre à White Sands avec ma compagnie.

Être né à l'étranger et non-officiellement citoyen américain pouvaient être les raisons de mon exclusion, sauf qu'il y avait d'autres étrangers sans citoyenneté dans ma compagnie qui allèrent bel et bien à White Sands. J'étais citoyen naturalisé à l'époque, j'étais devenu citoyen lorsque ma mère avait reçu sa citoyenneté un an avant que je ne m'engage. Je ne reçus mes papiers officiels de citoyenneté que quelques années après la fin de mon service militaire.

Chaque semaine, l'ordonnance (un employé de bureau), inscrivait des volontaires pour le Vietnam. Quand le quota hebdomadaire n'était pas atteint avec les volontaires, des soldats éligibles sur le tableau de service de la compagnie étaient choisis. Nombreux s'inscrivaient pour servir à la guerre afin d'échapper à l'entraînement fastidieux et aux inspections journalières. La moitié des hommes se portant volontaires avaient déjà servi au combat. Les vétérans de guerre préféraient l'ambiance décontractée de la guerre, les primes de combat, et le "jeu de massacre".

Mon désir d'aller au Vietnam variait d'un jour à l'autre. Les amputés clopinant autour de l'hôpital sur la base et la cruelle réalité des civils et enfants mêlés à tout ça donnaient à réfléchir.

Seuls quelques uns dans ma compagnie n'étaient pas allés au Vietnam. Tous les hommes avec qui je buvais des bières étaient des vétérans de guerre, et ils avaient tous des histoires intéressantes à raconter. Certains récits de guerre étaient exagérés et vantards, d'autres étaient pervers et criminels. La bataille était un enfer pour certains et un jeu vicieux et tordu pour d'autres, ceux qui la vivaient en repartaient avec des niveaux variés de comportements et d'opinions. La vaste majorité des anciens combattants haïssaient Charley (le Viêt-Cong).

Les tirs alliés tuèrent et blessèrent des milliers de soldats américains en Indochine. Quand la presse découvrit quelques incidents "choisis", elle rapporta les histoires au public. Cependant, il n'y eut quasiment aucune couverture de presse au sujet des hostilités ouvertes entre troupes américaines en rapport aux critères raciaux. Il était ordinaire d'être tué par les siens, ce n'était pas un secret parmi les GI. Les différends étaient réglés comme au far-West ou durant les

échanges de tirs quand les balles fusaient. Le fragging¹² était également populaire et consistait à lancer une grenade à main dans une tente ou une cahute (hooch¹³), afin de se débarrasser de quelqu'un. Premiers et seconds lieutenants sont morts de cette façon, d'après les histoires contées autour du feu de camp.

¹² Dans le jargon de l'armée américaine, désigne un attentat contre un officier de la chaîne de commandement d'une unité dans l'intention de le tuer, Ndt

¹³ Jargon militaire pour désigner une paillotte, Ndt

Pow wow en Oklahoma

Billy, Un ami amérindien natif de l'Oklahoma, m'emmena chez lui un week-end et me présenta à sa tribu. C'était ce qu'il appelait son cercle familial. Nous avons roulé toute la journée du samedi et sommes arrivés chez lui vers cinq heures de l'après-midi. Billy me montra un de ses lieux de détente favoris. Il roula sur un étroit chemin de terre qui semblait n'avoir été emprunté que par les colons jusqu'à ce jour. Le chemin était escarpé et majoritairement délabré.

Billy ne douta pas d'arriver à faire descendre son Volkswagen, mais il ne garantissait pas d'en ressortir au retour. Il roula au travers des pires endroits et admit ne pas avoir emprunté ce chemin depuis des années. Nous sommes arrivés à un puits de pétrole en bas du canyon. Il gara la voiture à côté et grimpa sur le toit de sa voiture puis sur le forage pétrolier. Allongé au sommet de la pompe de forage, il balançait de haut en bas avec elle. Nous avons pris quelques bières et fumé un peu d'herbe sur le chemin et ce qui m'aurait paru insensé en étant sobre m'apparut amusant et intéressant. C'était un grand puits d'environ huit mètres de haut. Je fus impressionné que Billy ne tombe pas en faisant le poirier et d'autres acrobaties qui auraient été difficiles à effectuer même s'il avait été sobre et la pompe à l'arrêt.

Le puits de pétrole et la pompe ressemblaient à la photo ci-dessous.



Je montai le rejoindre là-haut en réussissant d'une façon ou d'une autre à ne pas me faire éjecter.

Sur le chemin du retour vers chez lui, il me raconta que d'être indien l'exemptait de service militaire et qu'il s'était donc engagé. Bill avait deux ans d'avance sur moi et avait rejoint l'armée à 17 ans. Il lui restait six mois de service à accomplir. Il n'était pas sûr de pouvoir supporter encore six mois de vie militaire. Il envisageait de retourner au Vietnam mais ne voulait pas rempiler pour trois ans de plus.

Il me conseilla d'aller au Vietnam. Il dit que les filles Coca-Cola, comme on les appelait, suivaient les soldats et arpentaient la jungle du Vietnam en apportant de la nourriture, du Coca Cola, de la bière, de l'herbe et du sexe aux

soldats sur le terrain. Si les filles Coke n'étaient pas dans les environs, cela voulait dire qu'elles avaient probablement rencontré Charley.

Billy avait prévu de passer la nuit chez lui et de partir dans le courant du dimanche après-midi. Nous sommes allés chez sa mère à qui il me présentait ainsi qu'à trois de ses jeunes frères et sœurs vivant avec elle. Le père de Billy vivait ailleurs. Nous nous sommes assis autour de la table de la cuisine et avons parlé de l'armée pendant une heure. Billy est allé ensuite emballer quelques affaires dans sa chambre et nous sommes partis. Il y avait un certain désaccord entre Billy et sa mère. Elle semblait apprécier sa compagnie, tout comme ses jeunes frères et sœurs; ils ne voulaient pas le voir partir.

Il me parla d'un pow wow¹⁴ qui avait lieu pas très loin de chez sa mère et me demanda si je voulais en faire l'expérience. Il me dit que je risquais d'être le seul homme blanc sur place, et me demanda si cela m'embêtait, je répondis que non. C'était sur la réserve indienne où il vivait et les non-indiens n'étaient pas invités au rituel sacré, m'expliqua-t-il. Il pensait que ça pouvait m'intéresser.

Nous avons roulé sur des routes de bitume pendant environ sept kilomètres puis avons bifurqué sur une piste et continué sur un chemin de terre pendant une heure. Nous étions au fin-fond de la cambrousse. Après le sentier de terre, nous avons roulé au travers un champ d'herbe fraîchement tondue jusqu'à atteindre une entrée. Billy disait qu'il allait y avoir deux cent personnes à la cérémonie. Il y avait une rangée d'arbres au bout du champ sous lesquels se trouvaient des files de voitures, cachées hors-de-vue du sentier de terre.

L'étroit passage d'entrée ne laissait passer qu'une voiture. Deux indiens en costume se tenaient là pour s'assurer que tous ceux qui entraient comprenaient les règles. Le soleil s'était couché mais une lueur pointait à l'horizon. Avec mon teint foncé italien sous la lumière du crépuscule, je passai pour un indien. Billy ne s'inquiéta pas, il connaissait les deux hommes à l'entrée qui lui firent signe de passer. Il fit un tour en cherchant une place pour se garer et en trouva finalement une près du centre d'activité.

Les gens étaient assis sur ou dans leur voiture, ou sur des couvertures étalées devant et sur le côté de leur véhicule. Lanternes et feux de camp éclairaient les campements individuels le long du sinueux chemin de terre. Au centre du campement principal se trouvait un grand brasier. De la nourriture

¹⁴ Le mot pow-wow désigne historiquement tout rassemblement d'Indiens d'Amérique du Nord. Il s'agissait traditionnellement d'un événement religieux (chamanisme) ou de la célébration d'exploits guerriers. Aujourd'hui, il existe un véritable « circuit » des pow wow qui sont devenus des manifestations festives et une occasion pour les Amérindiens de faire vivre leur héritage culturel, Wikipedia, ndt

était préparée dans une tente près du feu. A côté de la tente, plusieurs grandes grilles couvertes de poulet, côtelettes, hamburgers et hotdogs d'où émanait l'odeur d'une nourriture en train de cuire. A côté des grilles se trouvait un buffet avec des plats de fruits et de légumes assortis.

Je remplis mon assiette et revins à la voiture. Bill était en train de parler à des amis au buffet et dit me rejoindre plus tard. Il faisait noir au niveau de la voiture et je n'arrivais pas à voir ma nourriture, je retournai donc aux tentes du buffet où les tables étaient éclairées par des torches. Les gens s'assemblaient en cercle autour du feu de camp, certains dansaient et d'autres regardaient.

Les participants vêtus de costumes traditionnels indiens ressemblaient à des figurants sur un tournage de western. Billy me dit que les cérémonies étaient une façon de préserver les anciennes danses rituelles. Je me levai et rejoignis les spectateurs pour voir de plus près, mangeant dans mon assiette et regardant les danseurs, je n'imaginai pas faire partie du rituel.

Billy se mit à ma recherche quand il constata que je n'étais pas à la voiture, et s'inquiéta qu'il ne m'arrive quelque chose. La bière coulait à flot et "qui sait quels genre de problèmes un garçon blanc pouvait avoir dans un pow wow" disait-il. La fumée de marijuana et le peyotl se mêlaient à la fumée des feux de camp, créant un tableau mystique surréaliste. Billy me dit que les danses allaient durer toute la nuit et s'arrêter à l'aube seulement avec les "esprits", le peyotl fournissant l'énergie nécessaire aux danseurs.

J'avais des trous de brûlures dans ma chemise dues aux étincelles venant des braises qui explosaient et alimentaient l'énorme feu autour duquel nous dansions. Je ne me rappelle pas comment ni pourquoi je suis entré dans la danse, mais je l'ai fait. Les conversations cessèrent alors que la nuit avançait. Les gens errèrent autour du camp, certains s'assirent dans leur voiture ou face à leur propre feu de camps, le regard vide. Les danseurs eurent encore de l'énergie à revendre jusqu'au petit matin. Je m'installai à un endroit sous un arbre près du feu de camp et observai la mystérieuse cérémonie. Billy est allé et venu, me laissant seul la majeure partie de la nuit. Il allait voir son peuple et revenait pendant quelques minutes pour s'assurer que je ne m'étais pas perdu.

La nuit a passé dans une sorte de brouillard. Vers cinq heures ce matin-là, Billy revint à la voiture où j'étais à moitié assoupi et me dit que nous devons partir avant le lever du soleil. Le pow pow battait toujours son plein, mais la plupart des spectateurs somnolaient. Billy et moi sommes rentrés sur Fort Hood, à plusieurs heures de route. Billy était prévu de garde ce soir-là. J'ai dormi pendant tout le trajet-retour.

Le jour suivant, je n'arrivai pas à m'enlever le pow wow de l'esprit. Il y avait une vieille femme qui ne m'avait pas fait grande impression cette nuit-là mais dont le visage se glissait continuellement dans ma conscience, comme les paroles d'une chanson. Son visage était profondément creusé par les rides. Elle avait dansé tout le temps où j'y étais, ne s'arrêtant jamais pour manger, boire ou aller se soulager. Elle m'avait regardé chaque fois qu'elle s'était approchée du grand cercle de danseurs qui se frayaient lentement un chemin autour du feu pour la milliardième fois. Je demandai à Billy qui était cette vieille femme et si elle soutenait les autres du regard comme l'avait fait avec moi, il me répondit qu'il ne savait pas qui elle était et qu'il ne voulait pas parler du pow wow.

Après une promotion comme Spec 4 (caporal chef) je fus affecté de garde aux "installations spéciales", l'un des privilèges de ce niveau de grade. Deux heures de travail, deux heures de repos pour douze heures sur le poste, un jour par semaine toutes les deux semaines. Six soldats de mon escouade y furent affectés, trois ou quatre à la guérite et deux ou trois sur la zone.

Une nuit, réveillé d'un profond sommeil par l'un des gardes pour mon quart de nuit, le conducteur et moi avons sauté dans la jeep et roulé jusqu'à la zone désignée. La nuit était claire et le ciel constellé. La jeep n'avait pas de toit comme une décapotable et l'air froid sur la route me frappa en me tenant éveillé. Sur la zone, nous avons cherché le garde dont je devais prendre la relève. C'était comme rouler la nuit dans une ville-fantôme, des bâtiments sombres et aucune activité. La zone qui nous était assignée faisait l'équivalent de plusieurs pâtés de maisons et le garde pouvait se trouver n'importe où, le chauffeur fit alors clignoter ses phares pendant que nous faisons le tour, pour lui signaler de sortir de sa cachette.

Nous l'avons trouvé en train de fumer une cigarette devant un hangar pour avion. Je sortis de la jeep avec ma lampe-torche, l'arme de poing et le M-16, prêt à prendre la relève. Le chauffeur sauta de la jeep et dit à l'autre garde de se ramener lui-même à la guérite. C'était inhabituel. Après que le soldat dans la jeep soit parti, celui qui m'avait amené là, un sergent, me dit d'entrer dans le hangar, et qu'il allait prendre mon tour de garde. Il dit "ne pose pas de questions, vas juste dans le hangar".

Il déverrouilla la porte et j'entrai dedans. Je marchai dans un couloir faiblement éclairé. Au bout du couloir, un homme en tenue civile se tenait près d'une porte. Il ne me dit rien, ouvrit la porte et me fit signe d'entrer. J'entrai et il ferma la porte, restant dans le couloir. Il faisait sombre, la seule source de lumière était un grand objet pulsant d'une lumière douce et diffuse au centre du hangar. Je m'avançai vers l'objet et fus instantanément transporté en lui. Je

n'avais pas fumé de pétard ni bu autre chose qu'une tasse de café avalée sur la route en venant. Le café pouvait avoir été trafiqué.

Deux heures plus tard, je me retrouvai à l'extérieur de l'objet sans aucun souvenir de ce qui se trouvait dans le vaisseau ou de ce qui avait eu lieu. Je regagnai la porte et toquai dessus, l'homme ouvrit la porte, il ne dit rien et je marchai jusqu'à la sortie. Mon soulagement et le sergent m'attendaient à l'extérieur du bâtiment. Le sergent me ramena à la guérite en ne disant rien, comme si rien d'inhabituel n'avait eu lieu. Je me servis une tasse de café à la guérite et jouai aux cartes avec un des autres types de garde. J'oubliai rapidement cette histoire et n'allais m'en rappeler plus en détails que des années après.

Les ordres étaient de tirer sur quiconque se trouvant sans autorisation sur la zone que nous devons garder. Les pilotes nécessitaient à l'avance une autorisation venant de la guérite pour pénétrer sur cette zone particulière du terrain d'aviation.

Un samedi après-midi sur l'aérodrome, on m'ordonna de tirer sur un pilote. J'étais de garde depuis environ une heure quand une voiture vint stationner dans la zone que je gardais. Ses portières s'ouvrirent à la volée et un homme d'environ vingt cinq ans accompagné de deux femmes en tenue civile se dirigèrent vers un des hélicoptères Cobra posés sur le terrain d'aviation. Je leur barrai la route avant qu'ils n'atteignent l'hélicoptère et leur ordonnai de me présenter une pièce d'identité. L'homme insista sur le fait qu'il était le pilote du Cobra et voulait juste montrer à sa copine et à l'autre femme comment c'était à l'intérieur. Je lui dis que personne n'était autorisé sur l'aérodrome, et lui demandai de nouveau ses papiers militaires. Il me les remit et j'appelai la guérite pour vérifier s'il était bien celui qu'il prétendait être. C'était le cas. On me demanda néanmoins de leur ordonner de quitter la zone immédiatement. Je ne devais laisser personne approcher quel appareil que ce soit et je reçus l'ordre de tirer sur eux s'ils essayaient.

L'homme essaya de me persuader, insistant sur le fait qu'il avait une autorisation et qu'il voulait me le prouver. Il dit être le pilote de cet appareil et être premier lieutenant dans l'armée américaine, et commença alors à s'avancer vers le Cobra au mépris de mes ordres. J'enlevai le cran de sûreté sur mon M-16, le passai en automatique, le pointai vers eux trois, et leur répétais que mes ordres étaient de tirer s'ils ne retournaient pas à leur véhicule et partaient. Ils firent marche arrière, regagnèrent la voiture et s'en allèrent.

Je ne sus pas vraiment si c'était un test à mon intention ou s'il s'agissait d'un officier naïf complètement transporté par sa nouvelle affectation qui

ressentait le terrible besoin de frimer avec son jouet à plusieurs millions de dollars payé par les contribuables avec lequel l'armée le laissait s'amuser. L'aérodrome était rempli de plusieurs types d'hélicoptères et d'avions de chasse. Beaucoup d'entre eux se trouvaient à différents niveaux d'armement et certains étaient en état d'alerte maximale; complètement armés et prêts à décoller à tout moment.

À Fort Hood, l'entraînement continuait nuit et jour, et il était courant qu'un escadron soit mobilisé et parte en avion puis revienne quelques heures plus tard sans avoir tiré une seule roquette. Une des préoccupations était le sabotage, tout le monde pensait que cela justifiait le haut niveau de sécurité sur cette partie de la base, mais apparemment il se déroulait d'autres affaires secrètes.

Lors d'une partie de cartes à la guérite un week-end, je me fis un nouvel ami nommé Paul. Comme beaucoup d'hommes de la compagnie, Paul avait été au Vietnam. Au bout de quatre mois là-bas, il avait été blessé dans l'explosion de son blindé sur une mine. Il se trouvait derrière la mitrailleuse au sommet du transporteur blindé et avait été éjecté du véhicule lorsque celui-ci passait sur la mine. Il avait subi des blessures légères, bien moins pires que celles des occupants internes du véhicule; certains étaient morts et d'autres gravement blessés. Inconscient durant trois jours, il avait été rapatrié en Amérique pour se remettre. Il prévoyait de retourner au Vietnam dès qu'il serait libéré. A dix neuf ans, vétéran de guerre médaillé, il savourait le frisson du combat. Quatre d'entre nous jouions aux cartes et les deux autres vétérans du Vietnam le prirent pour un fou; l'un d'eux lui dit qu'il avait du certainement s'abimer le cerveau en étant expulsé du blindé, il ne pouvait pas croire qu'une personne en pleine possession de ses moyens puisse vouloir retourner au Vietnam après y avoir survécu.

Contrairement à bon nombre dans le fort, Paul ne se droguait pas, ne buvait pas d'alcool ni ne fumait de cigarettes, mais il appréciait être dans le feu de l'action. Il n'hésita pas à exprimer sa colère envers les Viêt-Cong qu'il appelait "faces de citron". Il était obsédé par le fait d'y retourner et de tuer des faces de citron. Il avait perdu des amis au Vietnam et disait se sentir coupable d'avoir survécu. Il raconta n'avoir jamais senti le mal comme lorsqu'ils rampaient sous les buissons près des "démons" Viêt-Cong. Quand il avait été déployé pour la première fois au Vietnam, il s'était senti désolé pour les paysans nord-vietnamiens jusqu'à ce qu'il les voie utiliser leurs propres enfants comme bombes humaines pour tuer ou blesser des soldats se préoccupant des petits enfants.

Paul raconta que sa compagnie avait détruit deux chars nord-vietnamiens et avait découvert que les hommes étaient enchaînés à l'intérieur des tanks, pour

les empêcher d'abandonner leurs chars et de s'enfuir. Il pensait que le communisme était le mal à l'origine de ces mesures perverses.

Paul dit avoir vécu une expérience de mort imminente et avoir rencontré "des êtres de l'autre monde" après être passé sur la mine et avoir été assommé. Trois hommes dans l'autochenille avec lui moururent sur le coup, deux autres furent sévèrement blessés, lui seul s'en tira sans blessures sérieuses. Il se rappelait avoir quitté son corps et avoir observé le monde de loin. Il avait été au-dessus des nuages, avait contemplé la planète qui pivotait doucement. Il avait regardé les continents apparaître au fur-et-à-mesure que la Terre tournait. Il n'avait pas su quel pays/continent il avait observé. Il s'y connaissait peu en géographie. Il nous dit que sa scolarité n'avait pas été bonne, et qu'il avait quitté l'école en troisième.

Après avoir été relâché de l'hôpital, il était allé chercher un globe terrestre à la bibliothèque et les continents étaient exactement comme dans les souvenirs de son voyage hors du corps. Il nous raconta que personne ne l'avait cru, pas même sa mère, accusant son choc à la tête d'être responsable de son hallucination. Il était né aux USA mais ses parents venaient du Mexique et parlaient peu anglais, son excuse pour ne pas avoir étudié davantage que ce qu'il n'avait fait.

Il prenait des cours du soir pour passer les tests d'évaluation en éducation générale (tests GED). Las d'écouter Paul, deux des gars allèrent dormir un peu dans leur baraquement; je voulus en entendre davantage sur les expériences de Paul au combat et je n'allai pas me coucher. Paul raconta qu'on leur avait donné l'ordre de nettoyer un trou d'araignée¹⁵ et qu'il avait été l'un des premiers à entrer dedans du fait de sa petite taille. Il avait allumé une torche qu'il avait envoyée dans un des tunnels et avait ouvert le feu sur ce qu'il avait cru être un Viêt-Cong. Il raconta que la chose sur laquelle il avait tiré n'était pas humaine et avait détalé saine et sauve. Ils avaient examiné l'endroit et n'avait pas trouvé de sang. Mais la créature avait continué d'émettre des sons étranges et inquiétants. Ils étaient sortis du trou, y avaient balancé quelques grenades et avaient quitté la zone.

Un des types entrant dans son baraquement s'esclaffa et dit que c'était un porc ou un autre animal qui était entré dans le trou. Paul ignora les commentaires et ajouta que la créature lui avait semblé avoir des ailes de chauve-souris, et qu'elle devait faire environ sa taille. Il raconta que les gars qui l'accompagnaient avaient vu la même chose mais qu'ils ne voulaient pas en parler. Ils avaient tous vu des trucs effrayants dans la jungle que personne ne

¹⁵ Argot militaire pour désigner une fosse de tirailleur individuel, souvent camouflée de sorte à être employée pour les embuscades. Ndt

pouvait expliquer. Des orbes lumineux avaient traversé l'acier du blindé puis s'étaient envolés dans les arbres, provoquant la panique de l'équipage, et le jour suivant ils sautaient sur la mine.

Paul avait entendu d'autres récits de la part de ses potes morts dans l'autochenille. Il avait des doutes sur leurs histoires parce qu'ils étaient tout le temps défoncés à l'herbe et avaient un comportement paranoïaque. A la suite de son expérience de mort imminente, Paul s'était mis à croire ce qu'ils lui avaient raconté. Ils avaient dit que lors d'une fusillade certains des faces de citron s'étaient envolés dans les arbres, il n'avait pas souvenir d'avoir jamais vu une chose pareille.

L'armée possédait un OVNI et m'avait laissé pénétrer dedans, je ne l'avais dit à personne, mais je savais que les trucs paranormaux étaient bien réels. Le plus bizarre était qu'ils m'aient laissé voir l'OVNI sans me dire pourquoi ni me poser de questions par la suite.

Paul n'avait pas peur de mourir. Il avait ressenti une paix profonde durant les quelques minutes de sa mort imminente et ça ne le dérangeait pas de retourner à cette forme de sérénité. Il espérait avoir l'occasion d'apprendre ce qu'il était censé apprendre, d'après ce qu'il avait ressenti lors de ce bref instant.

Paul était surtout intéressé à vider ce qu'il avait sur le cœur et ne me posa pas de question ni ne me demanda mon opinion. Cela m'intéressait d'écouter les histoires des gens et je ne tenais pas particulièrement à parler de la mienne aux autres.

Paul m'invita chez sa mère un week-end. J'étais toujours en quête d'une opportunité pour quitter la base militaire et nous avons roulé vers San Antonio où habitait la mère de Paul. Paul était énergique, limite surexcité. Il était en permanence heureux et alors que nous entrions dans sa maison, la première chose qui sortit de sa bouche fut "Maman, je retourne au Vietnam".

Ce fut comme si elle ne savait pas vraiment ce qu'était le Vietnam, elle regarda son fils et fut heureuse de le voir heureux. Elle me salua ensuite après que Paul nous ait présenté en espagnol. Elle demanda dans la même langue si j'avais faim, j'acquiesçai et elle nous prépara le diner. Paul avait des frères et des sœurs, il n'a jamais dit combien, aucun n'était à la maison ce week-end là. Le père de Paul était au Mexique pour une affaire familiale. Paul dit quelques mots à sa mère qui, après avoir posé la nourriture sur la table et s'être assise, ne parla pas beaucoup. La mère de Paul n'était pas très bavarde, je devinai donc qu'il avait hérité de la tchatche de son père. Nous avons discuté, elle a écouté, s'efforçant à comprendre notre anglais. Je connaissais quelques mots d'espagnol,

ceux avec des racines latines semblables à l'italien. Ce ne fut que du bavardage, des plaintes au sujet du fort et de quelques sergents, de la nourriture, des inspections, et de combien le Vietnam était plus excitant et moins "monotone" à supporter. À trois reprises lors du dîner, Paul me demanda de partir au Vietnam avec lui.

Paul avait ordre de partir quatre semaines plus tard. Je calculai qu'il fallait deux mois avant que la paperasse ne remonte dans la chaîne si je m'inscrivais. Je fus étonné qu'autant de mes amis essaient de m'inciter à partir pour le Vietnam, Paul fut le troisième à me le demander depuis mon arrivée à Fort Hood. La guerre avait un effet enivrant sur certains des jeunes gars. Recevoir l'ordre d'aller au Vietnam était normal; se porter volontaire pour y aller était considéré comme insensé ou naïf. Beaucoup se portèrent volontaires, mais pas publiquement. Je ne manifestais jamais d'intérêt quand le planton faisait ses tournées hebdomadaires à la recherche de volontaires; certains soldats appelaient les volontaires des "gogos".

Je vis Paul pour la dernière fois ce week-end là. Il passa quelques jours de plus sur la base puis rentra chez lui pour trois semaines de vacances avant d'embarquer pour le Vietnam.

Vivre à Fort Hood était comme être dans une zone de combat. Les baraquements étaient situés à quelques centaines de mètres du champ de tir aérien. Les tirs avaient lieu jour et nuit, sept jours sur sept. Nous essayions de trouver un peu le sommeil pendant que chasseurs et hélicoptères vrombissaient au-dessus de nos baraquements en tirant des missiles dans les collines derrière nous.

Je rencontrai par hasard Mike des semaines après notre dernière rencontre. C'était devenu quelqu'un de totalement différent, heureux, confiant et chrétien reconverti, n'étant plus hanté par son cauchemar du Vietnam. Il avait arrêté les cigarettes, l'herbe et l'alcool. Il s'était transformé sans commune mesure avec tout ce que j'avais jamais vu ou cru possible.

Je n'étais pas croyant et chaque fois que je rencontrais Mike il m'invitait à son église, en disant qu'il allait faire de moi un croyant. Je suspectai que seul dieu pouvait avoir réparé la catastrophe ambulante qu'était Mike quelques semaines plus tôt, et par curiosité je l'accompagnai un soir à son église.

J'étais familier avec la façon dont les Catholiques font les choses, ayant grandi en tant que Catholique. Mais je n'avais pas été à la messe depuis mon

enfance. Mike appartenait à une église qui parlait en langues¹⁶, un étrange concept pour moi. L'église avait des services la nuit, me dit-il, et cela n'allait durer qu'une heure et ensuite j'allais pouvoir continuer la tournée des bars. Cela ne me sembla pas méchant donc je tentai le coup. La petite église était située dans une devanture réaménagée, située à l'intérieur d'un petit centre commercial. Cinquante à soixante personnes étaient présentes cette nuit-là. Rien de luxueux dans cette église, sans parler des bancs en bois sans appuie-dos, ce qui était une bonne chose comme j'allais le découvrir plus tard.

Le pasteur ne perdit pas de temps et rapidement tout le monde pria dieu et entonna des cantiques. J'étais planté là comme un idiot, le seul ne chantant et ne priant pas---et ne se sentant pas du tout à sa place. Mike était à côté de moi, dans le rythme du sermon comme s'il était né pour ça. Ce n'était pas le Mike avec qui j'avais fait la tournée des bars des semaines auparavant. Les gens dans l'église commencèrent à parler en langues et à sauter et s'affaler autour comme des poissons hors de l'eau. D'après la façon dont les personnes tombaient au sol et sur les bancs, je crus qu'il allait y avoir des blessés et je reculai vers le fond de l'église pour éviter d'être bousculé ou frappé par des bras ou des jambes s'agitant dans tous les sens.

Quelques minutes plus tard, je quittai seul l'église. L'esprit ne m'avait clairement pas touché. Un esprit avait cependant régné sur l'assistance et le fait que personne n'ait été blessé dans la pagaille prouvait qu'une foi profonde en quelque chose détenait un pouvoir et de la magie capables de se manifester dans tout ce vers quoi ces croyances étaient orientées. Après cela, j'ai croisé Mike à quelques reprises et il a insisté à chaque fois pour que je donne une autre chance à l'église. Je ne l'ai jamais fait.

Les manifestants anti-Vietnam faisaient des ravages dans tout le pays. Mon bataillon reçut l'ordre de se tenir prêt pour un déploiement sur Chicago en vue de contrôler les émeutes. Une semaine fut dédiée à l'entraînement pour le contrôle des foules, en uniforme militaire, avec des fusils M-16 équipés de baïonnettes. Cela impliquait de graves troubles civils dans la population, et la possibilité que l'Amérique ou certaines de ses régions puissent subir la loi martiale. A la fin de la semaine d'entraînement, un samedi, nous avons attendu sur la piste de Fort Hood, près de plusieurs avions de transport C-130, les sac-à-dos remplis et prêts à partir. L'ordre d'embarquement n'arriva jamais et nous avons été relevés de nos fonctions cette après-midi là. L'entraînement continua pendant une semaine supplémentaire et nous sommes ensuite retournés à nos tâches habituelles.

¹⁶ cf. la Pentecôte et le St Esprit

Un jour un des gars de mon peloton, qui avait été au Vietnam et aimait bien montrer ses cicatrices pour le prouver, me dit qu'il devait signer pour y retourner, et m'incita aussi à le faire. Je lui demandai pourquoi et il me raconta que les drogues, les soirées et l'exaltation des batailles valaient le déplacement. Beaucoup de soldats du bataillon avaient la même attitude. Plusieurs d'entre eux me montrèrent leurs cicatrices et blessures dues à des balles et éclats d'obus. Beaucoup d'entre eux allaient être désincorporés quelques semaines plus tard, d'autres se réengagèrent pour un autre petit tour au Vietnam.

Ayant complété la formation pour blindés, le reste de ma compagnie fut affectée en Allemagne de l'Ouest, une affectation que j'aurais apprécié puisque j'avais de la famille en Europe, mais j'en fus exclu sans raison.

A nouveau, les hommes avec qui je m'étais entraîné portaient sans moi. Les baraquements étaient vides en dehors de quelques couchettes occupées par des soldats attendant d'être désincorporés. Je fus mis de côté, dans l'attente de nouveaux ordres.

La toxicomanie était le spectacle du baraquement. Dans la caserne presque vide, j'observais les soldats préparer de l'héroïne à la vue de tous pour se l'injecter dans les veines. Ils perdaient connaissance sur leur couchette après s'être injecté l'héroïne avec des seringues dans les bras ou les jambes, puis ils revenaient à eux quelques minutes plus tard, se frottant le nez comme le font les accros à l'héroïne, et mourants de faim. Après avoir erré comme des zombies, ils déambulaient jusqu'au PX pour des amuse-gueule. La même routine eut lieu tous les jours jusqu'à ce qu'ils soient relâchés dans le civil.

Un matin, lorsque le planton de service passa dans les couloirs en cherchant des volontaires pour le Vietnam, je me suis engagé. La compagnie ayant embarqué pour l'Allemagne, il ne me restait pas grand chose hormis les tours de garde et le spectacle des drogués se shootant et se laissant dépérir.

Un des types qui attendait son certificat de libération me proposa de descendre le week-end dans une quelconque ville du Texas. Nous avons abouti à Austin. Nous y avons rencontré deux femmes dans un des troquets locaux et elles nous ont persuadés de rester plus longtemps que le week-end. Ni lui ni moi n'avions emporté de vêtements ou d'affaires de toilette pour un séjour prolongé et nous sommes retournés au fort le jour suivant, dimanche, afin de réunir vêtements et affaires pour une semaine. Nous allions désertier (être absents sans permission officielle). Il allait être libéré quelques semaines plus tard et j'étais mis de côté en attente de nouveaux ordres. En désertant, nous étions passibles d'une amende et d'un week-end de corvée supplémentaire, une punition ridicule.

Nous avons décidé qu'un week-end à s'amuser avec deux femmes en valait la chandelle.

La peine encourue pour désertion variait en fonction des circonstances. Déserter après avoir reçu des ordres pouvait valoir de la prison à un soldat, particulièrement si sa destination était une zone de combat. Nous nous sommes rendus dans les baraquements et mes nouveaux ordres de mission se trouvaient sur ma couchette. J'allais être envoyé à Okinawa, au Japon, et ma permission de trois semaines démarrait le jour suivant, lundi. Je devais me présenter à la base de l'Air Force de Travis en Californie, le 19 octobre 1971. Je rentrai chez moi cette nuit-là, et l'autre gars retourna à Austin pour faire la fête avec les deux femmes que nous avions rencontré.

OKINAWA, JAPON

19 Octobre 1971

Après trois semaines de permission, je volai jusqu'à la base Air Force de Travis en Californie, et quelques jours plus tard j'effectuai un vol de seize heures vers Okinawa. L'avion de commerce dans lequel je volai faisait partie d'une flotte d'avions commerciaux mandatés par l'armée pour transporter des troupes dans le sud-est asiatique, principalement au Vietnam, après une escale à Okinawa.

Deux cent policiers militaires (PM) se trouvaient sur mon vol, pratiquement tous les passagers, et on me dit que d'autres PM étaient en route. La plus grande des émeutes raciales entre soldats blancs et noirs menaçait de mettre à mal la cohésion et la discipline sur Okinawa. Les émeutes duraient depuis des mois et un blackout médiatique avait été imposé.

Les histoires de blancs et de noirs s'entretenant au Vietnam étaient communes, des soldats se vantaient ouvertement de l'avoir fait. La situation avait tellement dégénéré à Okinawa que des zones avaient été isolées et que les blancs nous avertissaient de ne pas nous rendre en certains endroits sur l'île. De prime abord, les soldats s'entendaient plus ou moins entre eux, surtout durant les heures de travail, mais beaucoup moins après quelques heures passées au bar. L'armée fit tout pour rester discrète au sujet de ce qui arrivait sur Okinawa, au Vietnam, et dans d'autres installations militaires, durant les années soixante et début soixante dix.

Okinawa, une petite île obscure dans l'océan pacifique, à environ 480 kilomètres des côtes chinoises, bouillonnait d'agitation. Okinawa avait été prise au Japon par les forces américaines dans une des plus sanglantes batailles de la seconde guerre mondiale. Plus de dix mille soldats japonais s'étaient suicidés plutôt que de se rendre. Durant cette guerre, des bunkers avaient été implantés partout sur les collines, et ils y trouvaient toujours, rappelant cruellement à quel point les batailles pour la possession de l'île avaient été féroces.

Okinawa fut restituée au Japon le 15 mai 1972. Dès que le Japon récupéra l'île, ce fut la fin des jeux d'argent et des autres distractions autorisées par l'armée pour aider à soulager les tensions.



Okinawa fut stratégiquement importante pour faire la guerre au Vietnam. Elle servit de zone de transit pour l'Armée de terre, la Marine, les fusiliers marins, et l'Air Force. Le Vietnam était à environ trois heures de vol d'Okinawa dans un avion à réaction standard. Mais à seulement quelques minutes dans un avion militaire secret

comme le Blackbird SR-71.

J'ai vu le Blackbird décoller de l'île à plusieurs reprises, un sacré spectacle.

Le Blackbird SR-71 stationné sur Okinawa était un avion supersonique secret qui volait tous les jours pour des missions de reconnaissance au-dessus du Vietnam, du Laos, du Cambodge, de la Thaïlande et des deux pays de la guerre froide, l'union soviétique (URSS) et la Chine. La Chine et l'URSS fournirent armes et conseillers au Nord-Vietnam. Deux avions SR-71 étaient stationnés sur Okinawa, et les deux appareils opéraient quotidiennement des sorties.

L'existence du SR-71 fut maintenue secrète pour la plupart des gens (civils et militaires) pendant la guerre. Mais il fut finalement dévoilé au grand public quelques temps après la guerre, contrairement à un autre appareil "exotique" que l'on pouvait voir décoller la plupart des nuits de la base aérienne de Naha sur Okinawa. L'appareil non-identifié était infiniment plus sophistiqué que le SR-71 au niveau maniabilité et vitesse. Les appareils de ce type étaient probablement utilisés comme avions-espions et pour d'autres opérations inconnues au-dessus des pays hostiles.

Tout comme des milliers d'autres soldats sur Okinawa, je fus placé en état d'alerte pour des missions de combat au Vietnam, au Cambodge, au Laos, en Thaïlande: quel que soit le pays où le commandant en chef des États-Unis (Richard Nixon) nous ordonnait de nous rendre. Nous nous tenions prêts à être déployés après un très court préavis. Les américains et le reste du monde ne surent pas grand chose, si ce n'est rien, au sujet de l'implication américaine au Cambodge, au Laos et en Thaïlande.

Quelques mois après mon arrivée sur Okinawa, un moratoire entra en vigueur contre un accroissement supplémentaire des troupes au Vietnam, et le président Nixon ordonna à toutes les troupes de se retirer mais de se tenir prêtes au cas où cet ordre venait à être levé. Un renforcement massif

secret du personnel et des équipements militaires eut lieu sur Okinawa en vue d'un important assaut offensif de la dernière chance sur le Vietnam, et ils attendaient les ordres de la Maison Blanche.

La guerre fut déplacée sur des pays périphériques limitrophes et à proximité du Vietnam, dans le but de couper les voies d'approvisionnement vers le Nord-Vietnam (version officielle). Le moratoire interdisait toute campagne secrète dans ces pays mais les Forces Spéciales Américaines et la CIA, non seulement poursuivirent mais multiplièrent considérablement leurs opérations terrestres et aériennes dans ces pays.

Les soldats étaient normalement qualifiés à plus d'une poste. La signification de cette stratégie devint évidente quand des milliers de troupes n'eurent soudainement plus rien à faire, attendant le résultat des négociations politiques qui se tenaient à Washington. C'est durant cette impasse que d'autres soldats et moi-même avons été affectés à des tâches supplémentaires, des devoirs qui semblaient incompatibles avec notre entraînement.

L'armée n'allait pas nous payer pour rester assis à ne rien faire, même si cela n'a jamais été un problème puisque l'entraînement continu pour se maintenir prêt au combat était une affaire quotidienne. Quand il devint évident que l'implication américaine arrivait à son terme plutôt que de s'accroître, des centaines de soldats furent transférés vers des postes de non-combattants, beaucoup d'autres furent réaffectés sur des bases en Corée, en Allemagne ou renvoyés aux États-Unis pour leur service militaire. Je restai sur l'île et travaillai de nuit en tant que cariste dans l'un des nombreux et immenses entrepôts militaires que l'armée gérait sur l'île.

Okinawa était un camp militaire qui assurait un montant significatif de dollars à l'économie locale en employant une grande partie de la population du coin. Les habitants effectuèrent la majorité des tâches banales traditionnellement opérées par les soldats comme le cirage de bottes, les tâches en cuisine, le nettoyage des baraquements et la lessive. Les soldats eurent des domestiques personnels pour le montant de quelques pièces. Ce qui impliqua aussi que le soldat classique disposa de plus de temps pour injecter de l'argent dans les caisses des commerçants de la ville, et cela créa également quelques difficultés aux Okinawaïens. Bagarres, ivresse publique, viols, vols et agressions sur les habitants occupèrent bien la police militaire, et les habitants développèrent un fort ressentiment envers les GI américains.

Okinawa était une destination facile et bon marché pour le R&R (repos et relaxation) des soldats fraîchement débarqués des champs de bataille au Vietnam, au Cambodge et au Laos. Les habitants ressemblaient à des vietnamiens avec leurs chapeaux-rizière en paille, ce qui cadrait mal avec des soldats sous acide dont le comportement était influencé par les combats contre l'homme jaune.

Le climat subtropical d'Okinawa faisait resplendir une variété de flore exotique; des bananes, de la canne à sucre et des oranges poussaient dans mon jardin. La plupart des îles étaient couvertes d'épaisses forêts. Des villes avaient émergé le long des bases militaires et répondaient à tous les besoins et désirs des soldats. Une bonne partie de l'île restait intacte et dans son état naturel avec des petites zones de villages agricoles dispersées sur l'île. Les villages ne semblaient pas affectés par le monde moderne apporté par les militaires sur Okinawa. Les Okinawaïens travaillaient dans les champs et les rizières, élevant des cochons et des poules dans les enclos du jardin comme faisaient déjà leurs ancêtres des milliers d'années plus tôt. Pendant qu'au-dessus d'eux les cieux bourdonnaient nuit et jour d'appareils militaires futuristes et menaçants de tous types, allant et venant du Vietnam et d'autres zones d'opération de combat dans le Pacifique.

La sécurité était élevée sur toutes les bases militaires. L'entrepôt où j'ai travaillé à l'intérieur de la base possédait davantage de sécurité du fait des médicaments stockés en son sein afin d'être expédiés sur les zones de combat. Les hangars d'aviation faisaient partie du complexe et étaient mystérieux puisque peu d'avions étaient entreposés à l'intérieur ou aux alentours; ils demeuraient hors-limites pour tout le monde. La rumeur courait qu'un OVNI était entreposé dans un des hangars.

D'étranges lumières mystérieuses furent souvent observées au-dessus de la base durant les premières heures du jour. Je suis resté à mon poste de nuit pendant plusieurs semaines; j'ai déplacé des palettes ou des fournitures médicales depuis l'entrepôt jusqu'à une aire de transit et d'expédition sur le tarmac. J'ai été la plupart du temps dehors sous les étoiles, sur mon chariot-élévateur. J'ai observé d'étranges appareils/lumières filant vers les cieux depuis la base jusqu'à la stratosphère. Quand mon service était terminé, le soleil se levait.

Le plus gros des soldats postés à Okinawa représentaient une partie des classes moyennes et des classes plus pauvres d'Amérique, et la haine raciale atteignit son paroxysme du côté des deux couleurs de peau. L'assassinat de Martin Luther King était une plaie qui ne cicatrisait pas et

suppurait aux États-Unis et dans les bases militaires, mais nulle part de manière aussi manifeste que sur Okinawa. J'avais été sur d'autres bases et n'avais pas été témoin d'un contexte aussi explosif que celui là.

Les bagarres entre Blancs et Latinos et entre Blancs et Blancs étaient également fréquentes. J'ai affronté le pied-de-biche d'un soldat blanc qui attaquait un sergent blanc avec l'intention de le tuer. J'ai été à deux doigts d'avoir une baïonnette enfoncée dans la poitrine après avoir empêché un autre soldat blanc de trancher la gorge de notre capitaine blanc, le commandant de la compagnie. Au réfectoire, il y eut une altercation entre un homme de ma section et un soldat noir d'un autre peloton et l'endroit tout entier devint presque le théâtre d'une bagarre générale. Elle fut évitée quand je fis reculer mon ami. J'ai empêché un soldat blanc de battre presque à mort un autre soldat blanc parce qu'il jouait au basketball avec certains soldats noirs. Ni mon sergent ni mon capitaine ne me remercièrent ou ne firent jamais mention de ces incidents ainsi que d'autres. Aucune plainte ne fut déposée, aucune décoration ne fut remise, cela signifiait que le protocole militaire "normal" ne s'appliquait pas à la compagnie dans laquelle j'étais affecté.

J'ai vécu en dehors de la base militaire pendant la majorité de mon service sur Okinawa. Avec un autre soldat de ma section, j'ai partagé un appartement avec deux chambres situé à environ vingt minutes de la base de Naha. Nous invitions des amis chez nous et faisons des fêtes endiablées avec les habitués suspects de service, des femmes, de l'alcool et de l'herbe. Des bagarres éclataient souvent une fois que la fête était bien entamée par l'alcool et la drogue. Des gens allaient et venaient tout au long de la nuit comme s'il s'agissait d'une boîte de nuit chic et populaire. Je quittais parfois la soirée avec quelques personnes pour faire la tournée des bars dans certains endroits sordides satisfaisant les besoins de soldats rendus fous par la guerre. J'avais une voiture et une moto tout comme d'autres dans ma section. C'était d'un luxe hédoniste inapproprié pour des soldats avec nos moyens.

Je sympathisai avec certains habitants et visitai des lieux culturels et historiques autour de l'île en compagnie d'une fille (Chico) avec qui je sortis. Elle prit beaucoup de photos de nous et d'autres dans ma section alors que nous explorions les trésors de l'île. Après quelques mois de relation, elle me quitta et déchira devant moi toutes les photos qu'elle avait prises de nous. Elle me brisa le cœur.

Elle ne me donna jamais d'explication et disparut de ma vie peu de temps après. Je tentai de la retrouver, et une de nos amies communes, une femme barmaid travaillant dans un de nos lieux de prédilection, avoua quelques semaines plus tard savoir où elle se trouvait. Elle me dit qu'elle vivait une relation difficile avec un autre soldat et demandait mon aide pour se sortir de cette situation délicate. Je trouvai cela étrange qu'elle demande mon aide après m'avoir largué comme elle l'avait fait.

Greg, un pote de l'armée, m'accompagna à l'adresse que la barmaid m'avait donnée et je l'extirpai de la maison où elle séjournait. Greg resta dans la voiture pendant que j'aidais la fille à charger ses affaires dans le coffre. Il faisait noir, il était environ 23 heures. Son copain arriva en voiture dans l'allée pendant que je chargeais ses affaires dans mon véhicule. Il tenta de l'empêcher de partir et je la fis monter dans la voiture. Il menaça de la tuer elle et ensuite moi et notre confrontation dura environ deux minutes avant qu'il ne cède. Je retournai dans la voiture et Greg me demanda pourquoi je n'avais pas tué le mec, il me dit qu'il l'aurait fait, et je sais qu'il l'aurait fait. Greg avait la gâchette facile et les moyens de le démontrer, j'étais content qu'il soit de mon côté. Je déposai Greg à la caserne, et la conduisit à mon appartement où nous avons fait l'amour. Le jour suivant je ne ressentis rien pour elle et la déposai chez ses parents.



D'autres genres de distractions abondaient sur l'île. Des groupes de rock très en vogue s'arrêtaient régulièrement à Okinawa et offrirent gratuitement des concerts aux troupes, certains rivalisant avec Woodstock, où les soldats avec leur copine ou leur prostituée campaient pendant la durée du concert, qui durait parfois deux ou trois jours.

Bob Hope et sa troupe de talentueuses vedettes fit escale le 20 décembre 1971, et attira une large foule. J'étais de service et ratais le spectacle, mais j'ai conservé l'article du journal.

Jane Fonda, Donald Sutherland et quelques autres célébrités vinrent à Okinawa et dirent aux soldats de renoncer à leurs armes et de refuser les ordres de l'armée. Je n'assistai pas à leur baratin mais un des gars dans la section le fit et ne fut pas impressionné.

Sur la base se trouvait une salle de réception pouvant convenir à un ou deux rois. Elle fonctionnait la majeure partie du jour et de la nuit, servant des steaks et un certain nombre de mets à commander. Des fruits exotiques étaient empilés sur les tables de banquet, tartes et pâtisseries en abondance.

Mon autre établissement favori sur la base était un café-théâtre avec des tables luxueuses, des sièges rembourrés et de l'argenterie étincelante. La cuisine était exquise et on y voyait des artistes de première classe que l'on ne croisait habituellement que dans les restaurants chics onéreux et au cinéma. Grâce au contribuable qui finançait les divertissements de l'armée et la nourriture gastronomique, le coût pour les soldats était minime. Étonnamment, nous n'avons jamais du attendre pour obtenir une place.

Vivant hors de la base militaire, je mangeais rarement à la cantine de la caserne. Le café-théâtre sur la base et les restaurants des villes voisines étaient les endroits où je dinais de façon pas si modeste que cela. Prendre un steak dans un lieu oriental luxueux me coûtait deux dollars pour le repas et deux martinis. Malgré le faible coût des repas à l'extérieur, la plupart des soldats mangeaient dans les salles de mess sur la base, je n'ai jamais compris cela.

Accident de voiture sur HWY 1

J'eus un accident de voiture sur la seule route nationale de l'île, HWY 1. Cela arriva un vendredi soir alors que Greg et moi-même rentrions à la base après une nuit en ville. J'allai le déposer à la caserne puis retourner à mon appartement. La voiture que je conduisais était pratiquement la seule sur la route.

A mi-parcours, une voiture jaillit dans ma direction d'une étroite et sombre route croisant la nationale. Je fis une embardée pour essayer d'éviter la voiture, mais en vain. Avant qu'il ne me coupe ma route, j'avais vu du coin de l'œil les phares du véhicule au ralenti devant un panneau stop. J'avais clairement priorité et le conducteur n'avait aucune raison de déboîter devant moi, à moins que cela n'ait été planifié. Même si j'avais été sobre, il n'y aurait eu moyen d'éviter la collision avec la voiture.

Je fis une embardée pour éviter de rentrer dans le véhicule de plein fouet et la percutai quand même pleinement; sur Okinawa les voitures ont le volant à droite et mon côté fut le plus touché dans l'accident.

Avant l'impact, le temps sembla décélérer, tout alla au ralenti. Je me rappelle avoir vu ma voiture percuter violemment l'autre. Mon côté frappa très brutalement le côté passager de l'autre véhicule, ma tête traversa la vitre fermée de ma portière. La puissance de l'impact fit voler en éclats les vitres des deux véhicules, en projetant une bonne partie sur mon visage au travers de la fenêtre. Dans un état second surréaliste, je fus témoin de la vague de métal et de verre brisé criblant la partie supérieure de mon corps et s'enfonçant dans la peau de mon visage, de mon cou et de ma poitrine. J'étais abasourdi et ne ressentais aucune douleur même quand je fouillai des doigts ma peau à la recherche de morceaux de verre, pressant la chair mutilée comme si je voulais me débarrasser d'un bouton gênant. Je restai assis hébété dans la voiture pendant ce qui sembla être des heures puis une douzaine d'insulaires au moins entourèrent la scène de l'accident, me hurlèrent des obscénités et portèrent des accusations à mon égard, me traitant de GI ivre, et m'adressant une foule d'autres remarques désobligeantes dans leur langue natale.

Les reproches étaient justifiés dans de nombreux cas impliquant des militaires sur l'île. Okinawa était saturé de militaires qui ne souhaitaient pas particulièrement être là, et qui se livraient à toutes sortes d'évasions.

Les soldats étaient des bombes à retardement. La proximité d'Okinawa avec la zone des combats représentait pour eux une escapade pratique qui leur permettait d'oublier pendant quelques jours l'enfer de la guerre. Les soldats tués ou mutilés par les milliers de pièges de bambou inhumains saturant le Vietnam suscitaient un sentiment de haine envers les orientaux. Les Okinawaïens furent souvent traités comme des vietnamiens par certains soldats, qui les appelaient des faces de citron, terme péjoratif habituellement appliqué au Viêt-Cong. Les drogues, la boisson et la violence étaient le mode de fonctionnement des soldats.

Les plages d'Okinawa n'étaient pas les hauts-lieux les plus populaires contrairement aux quartiers de maisons closes parsemant l'île. Bars à strip-tease et prostitution ramenaient du fric et dopaient les esprits. La volonté de décadence apportait à des hommes vidés et désespérés une diversion bienvenue.

L'armée mit en place des zones de sécurité, où les prostituées étaient suivies de près au sujet de maladies contagieuses. Mais peu d'hommes choisirent l'environnement aseptisé autorisé par l'armée, optant plutôt pour les endroits minables de l'île. Cette marmite où bouillonnaient ennui, peur, colère et haine, commença à laisser s'échapper dans la population locale un flux constant d'actes malveillants. Quatre vingt dix pour cent des crimes sur l'île étaient attribués à des militaires; les habitants avaient de bonnes raisons d'être sur la défensive envers les soldats américains.

Les badauds qui nous extirpèrent de la tôle froissée n'eurent aucune pitié pour mes blessures. Greg ne fut pas aussi esquiné que moi; Ma place dans la voiture fut la plus touchée dans la collision, et moi de même. Une fois sorti du véhicule, Greg fut capable de marcher tout seul; ils durent me porter, mais je me demandais où ils nous emmenaient. Étant donné la façon dont ils m'avaient extirpé de la voiture, ils ne semblaient pas être d'humeur à prodiguer les premiers soins, peut-être allaient-ils me lyncher ou me jeter du haut d'une falaise avoisinante. L'île possédait des centaines de falaises abruptes surplombant des roches déchiquetées. Quiconque tombant ou étant jeté de la falaise était emporté par l'océan et faisait le festin des requins.

Les passagers de l'autre voiture semblaient sains et saufs et se mêlèrent à la foule. D'où sont venus tous ces gens à une heure si tardive au beau milieu de nulle part, cela demeure un mystère.

Je fus stupéfait par la passivité de Greg envers nos ravisseurs, d'ordinaire il ne se laissait pas facilement intimider, et alors que je comptais sur lui pour empêcher que la foule en colère ne nous tue, il sembla plutôt coopérer avec eux. Ce n'était pas dans le caractère de Greg que d'agir de façon conciliante, son agressivité dans les bars locaux nous entraînait habituellement dans des bagarres, quelque chose ne tournait pas rond.

Je m'évanouis. Quand je repris connaissance, j'étais assis sur la banquette arrière d'une voiture de police locale, sans la moindre égratignure; Greg était assis à mes côtés dans le même état. Les officiers de police d'Okinawa nous posèrent des questions dans leur langue natale, que ni moi ni Greg ne comprenions très bien. Ils nous informèrent avoir alerté la base et que la police militaire était en route. Ils voulurent me faire passer un alcotest pendant ce temps-là, "avez-vous une objection à faire," demanda un des officiers dans un anglais à peine compréhensible.

Je regardai Greg et lui demandai si je devais le faire. J'étais aussi sobre qu'un enfant de chœur le dimanche matin, et il semblait l'être aussi, il répondit "pourquoi pas". Nous avons bu toute la nuit avant l'accident, Greg était conscient que j'étais plus ivre que lui parce qu'il avait insisté pour conduire mais j'avais refusé de le laisser faire. Ma voiture était à l'atelier, j'avais emprunté celle de mon propriétaire et me sentais responsable pour le véhicule. Rétrospectivement, si j'avais arrêté la voiture et passé le volant à Greg, ce court délai aurait pu être suffisant pour éviter la collision qui allait suivre, en supposant qu'elle n'ait pas été intentionnellement organisée.

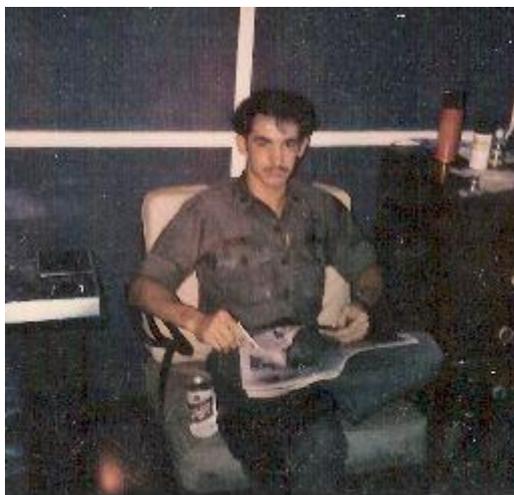
L'alcotest s'avéra négatif, je n'avais pas de trace d'alcool dans l'organisme, et comme l'autre voiture avait surgi face à moi, il fut déterminé que l'accident n'était pas de ma faute, les autorités locales nous remirent donc "à contrecœur" aux soins des PM qui, après avoir rempli quelques papiers, me déposèrent à mon appartement et ramenèrent Greg à la caserne.

Il y avait un côté paranormal à la façon dont nous avons pu être réparés et ramenés sur la scène de l'accident et cela me fut présenté comme une expérience de mort imminente. Des êtres, des anges ou quoique ce soit ayant l'apparence de la foule m'avaient transporté et soigné ainsi que Greg et les occupants de l'autre voiture. Ce fut des années après l'accident que je l'on me montra ce qui avait eu lieu cette nuit-là.

"Ils" me laissèrent m'en souvenir.

Secret

Peu de temps après l'accident, on me "demanda" de retourner sur la base. On me donna une chambre privée et un colocataire. Mon "nouveau" colocataire me dit avoir fumé de l'herbe dénommée "Bâton-de-Bouddha" au Vietnam et pensa que je devais essayer. Je lui dis en avoir entendu parler. Il me donna le numéro de téléphone de son contact et me demanda d'aller en chercher pour lui. Étant donné qu'il était mon supérieur, je pris son désir pour un ordre. Il allait partager l'herbe avec moi et quelques autres dans la section.



Mon colocataire me surprit en prenant une photo de moi à l'improviste. Ma chambre privée était accolée aux baraquements où couchait le reste du peloton. Il y avait quatre chambres privées, principalement occupées par des sergents. Les chambres privées étaient dispensées des inspections dans la compagnie et des fouilles à la recherche de drogue. Les PM avec leurs chiens dressés inspectaient chaque semaine les casiers des baraquements à la recherche de marijuana et d'autres substances illégales. C'était un rare privilège que de ne pas avoir à affronter les inspections militaires.

L'homme au bout du fil fut méfiant (en apparence) quand je l'appelai pour me fournir en herbe auprès de lui, et il me posa des questions, insinuant que je pouvais être un mouchard. Je ne le savais pas à ce moment-là, mais quelque chose de sinistre/secret était en cours.

Je frappai à la porte et un type ordinaire d'une vingtaine d'années me répondit. Je lui dis qui j'étais et il m'invita à entrer. Environ dix minutes plus tard, un autre homme passa la porte d'entrée. Je ne pus le voir d'où j'étais lorsqu'il entra dans l'appartement et s'annonça à son colocataire. Ils discutèrent avec désinvolture sans que l'homme n'entre dans la pièce où je me trouvais assis. L'homme alla dans sa chambre, en ressortit et traversa le salon jusque dans la cuisine. La lumière dans la pièce émanait d'un petit écran de téléviseur scintillant dans un coin, et de l'éclairage dans la cuisine

d'où l'homme nous proposa une bière. Nous acceptâmes, il ramena trois bières et s'assit en face de moi.

Je fus abasourdi de découvrir qu'il s'agissait un PM. Il sourit en me tendant la bière et dit, "T'es pris en flag". Puis il ajouta, "je plaisante". J'eus des montées d'adrénaline et mon cœur battit la chamade, je songeai à partir en courant mais son .45 automatique chargé en bandoulière me fit réévaluer la question.

Les deux hommes étaient attachés à l'unité canine de la police militaire, l'uniforme même qui terrorisait les soldats avec de fréquentes inspections-surprise des casiers à l'aide de chiens flairant les drogues illégales.

Il me dit de me détendre, qu'il n'était pas en service et qu'il n'avait pas l'intention de me coffrer. Les deux PM se montrèrent totalement paisibles à propos de tout ça et parlèrent des drogues qu'ils pouvaient faire entrer à Okinawa depuis pratiquement n'importe où dans le monde.

Tout ce qui se passait n'avait aucun sens pour moi. Je leur demandai quelle était leur motivation, s'ils vendaient de l'herbe confisquée en douce ou s'ils travaillaient clandestinement pour l'armée. Je n'attendis pas après une réponse et n'en eu jamais. Celui en tenue civile insista pour que l'on revienne sur la transaction et m'offrit un échantillon de Bâton-de-Bouddha.

Le PM en uniforme détacha une petite partie du bâton, l'émietta dans du papier à cigarette et roula un joint. Il l'alluma, tira quelques bouffées dessus et le passa à son partenaire qui fit de même et ensuite me le tendit. Après deux ou trois taffes de l'étrange herbe, le souvenir de mon retour au baraquement cette nuit-là disparut. J'étais bel et bien rentré, et avec la marchandise. La nuit suivante, mon colocataire invita quatre soldats de ma section dans la chambre privée. Nous avons fumé le Bouddha.

Quelques temps plus tard, on frappa à la porte et cela surprit tout le monde en dehors de mon coloc. Il ouvrit la porte et le sergent entra. Le sergent nous dit que nous avons une heure pour nous préparer et nous poster devant la caserne. Nous étions défoncés mais habitués à l'être, et avons obéi aux ordres. Nous sommes montés dans un camion en dehors de la caserne en direction de la base aérienne de Kadena où nous avons embarqué dans un Chinook [Boeing CH-47 Chinook].

Une semaine plus tard, quatre d'entre nous retournèrent à Okinawa, mais pas les deux autres hommes qui restèrent avec moi. Aucune explication ne fut donnée. Je ne les connaissais pas si bien que ça; ils étaient nouveaux comme mon colocataire. Un des gars du peloton prit les photos ci-dessous et me les donna, sans explication. Quoiqu'il y ait eu dans l'herbe, cela avait bloqué les souvenirs de certaines situations et objectifs de mission.



Le temps était chaud; cent pour cent d'humidité. La pluie s'était arrêtée depuis une heure mais les multiples couches de feuillage de la canopée de la jungle au-dessus de nous faisait ruisseler l'eau comme d'un filtre à café, une vraie forêt tropicale humide¹⁷. Mon poncho me protégeait de la pluie mais j'étais en sueur du fait de la chaleur. Ironiquement, toute cette humidité n'éteignait pas mon inextinguible soif. A l'aide de machettes, nous avons taillé ce qui sembla être des kilomètres de jungle, de plantes grimpantes et de feuillage. Peu importe tout ce que je pouvais boire à ma gourde, aux eaux ruisselantes, dans les rivières et dans les flaques, j'avais toujours la gorge sèche. J'aurais tué pour une bière bien fraîche ou un Coca-Cola. Nous sommes finalement arrivés sur une zone dénuée de végétation. On nous dit de nous séparer et de chercher quoique ce soit d'étrange, corps humain ou animal, et de l'étiqueter.

La mission n'était pas d'attaquer l'ennemi, mais de localiser les voies d'approvisionnement allant du Cambodge au Vietnam. Les Viêt-Cong savaient que nous étions là; le reste du monde n'en avait pas la moindre idée. Les Viêt-Cong stockaient des quantités massives de munitions soviétiques et chinoises le long des frontières cambodgiennes, laotiennes et thaïlandaises, qui filtraient au travers du Vietnam selon les besoins, nous en avons vu beaucoup. Cependant d'autres choses étaient en cours et personne n'en parlait.

Il s'agissait d'opérations secrètes sous les ordres de la CIA. Aucune réponse ou reconnaissance des victimes ne fut faite. Les soldats tués furent inscrits comme victimes au Vietnam, ceux capturés furent inscrits comme portés disparus ou déserteurs. Aucun ruban de campagne, médaille ou insigne pour nous identifier comme soldats américains. Nous nous déplaçons de nuit, portions des boonie caps¹⁸ et emportons suffisamment de munitions pour nous tirer d'une ou deux mauvaises postures.

La mission était d'obtenir les coordonnées de bases d'approvisionnement cachées, d'enregistrer l'information et d'évacuer la zone. Des M-16, quelques grenades, quelques mines Claymore pour protéger le périmètre quand nous montions le camp, c'était là l'étendue de notre équipement, oh et des sacs mortuaires. La mission était volontaire, le service rendu à la patrie laissez-moi rire, les drogues, l'aventure et un certain niveau de liberté et "d'autres" avantages étant la vraie motivation

¹⁷ En anglais littéral: "Forêt de pluie", "Rain forest", Ndt

¹⁸ Chapeau militaire, Ndt

pour les missions. Nous étions intouchables, et nous nous en sortions sans ennui, là où des soldats ordinaires auraient trinqué.

La plupart des soldats étaient devenus démoralisés et cyniques en raison de la stigmatisation et du manque de soutien des Américains au pays. L'expérience militaire était devenue une blague cruelle, on ne nous considérait pas comme des libérateurs mais comme des tueurs de bébés et des bellicistes (certains l'étaient). Les soldats étaient coincés dans la guerre la plus impopulaire de l'histoire de l'humanité et personne ne pouvait rien y faire.

La consommation de drogues devint l'échappatoire favorite et se généralisa parmi les troupes, même les plus droits et disciplinés avant la guerre succombèrent finalement à certaines formes de stupéfiants ou d'abus d'alcool. Les drogues atténuèrent les sentiments d'ennui écrasant et de désillusion auxquels faisaient face chaque jour les soldats; nous étions des soldats sans cause, mais il y avait un autre aspect à l'utilisation de drogues, ces dernières rendaient les missions-suicides plus faciles.

Chaque nuit au Cambodge, nous installions un périmètre de mines Claymore pour assurer la sécurité des six hommes du peloton. Les sons étranges de la forêt et des créatures nocturnes rendaient presque impossible de discerner si Charlie ou quelque chose d'autre était proche. Les Claymores laissaient un peu plus de temps pour s'emparer de l'équipement et distancier les VC. Nous n'avions aucun plan de secours, et ne pouvions pas demander de renfort aérien ou d'hélicoptère Huey pour nous extraire tant que nous n'avions pas atteint notre destination.

L'un des hommes craqua lors d'une mission, défoncé comme à l'habitude, retira sa baïonnette et attaqua le capitaine. Il maintint la lame tranchante de la baïonnette sur la gorge du capitaine en le maudissant. Je parvins à éloigner de [Tim] la baïonnette, me retournai contre lui, presque fou furieux, et la lui collai contre la gorge. Je ne sais pas trop comment je réussis la manœuvre, mais Tim recula.

Tim était un gars super sympa mais il flippait facilement. C'était un habitué des fêtes dans mon appartement et un bon ami à moi. Il changeait sous l'effet de l'herbe. C'était un vrai Jekyll et Hyde. Il menaçait et nuisait à ses pairs et ses supérieurs, et recevait surtout des réprimandes en retour. Le capitaine ne consigna jamais son attaque sur sa personne avec une arme mortelle, et je n'obtins jamais de reconnaissance pour avoir sauvé la vie du capitaine. Tout ce que nous faisons n'était "jamais arrivé" !

Pas une seule fois Tim ne m'agressa; il me protégea des autres qui m'attaquaient. C'était une sorte de garde du corps, comme l'était Greg.

Le président fut forcé de déclarer forfait et d'en abandonner des millions au massacre. La presse enroba le génocide de civils qui succéda au retrait des forces américaines. Les méchants devinrent les héros, les soldats américains des crapules. Ceux d'entre nous qui furent témoin de la tragédie humaine et connaissaient la vérité furent contraints de se taire. L'Amérique n'était pas d'humeur pour les soldats.

Je restai sur Okinawa jusqu'à ce que mes obligations de service s'achèvent le 30 janvier 1973. Je n'ai jamais été "officiellement" envoyé au Vietnam pour le combat, la reconnaissance ou "d'autres" affaires secrètes, tout comme des milliers de soldats issus des quatre branches de l'armée "officiellement" envoyés au front en Indochine. En théorie, nous étions tous assis sur le banc de touche à Okinawa, bronzant sur la plage et nous tournant les pouces.

Milieu 1972, alors que les combats faisaient rage dans les jungles du Vietnam, du Cambodge et du Laos, le plus féroce des combats eut lieu dans les rues d'Amérique. Le président Nixon annula l'offensive et rappela les troupes. Des milliers de soldats américains s'écoulèrent du Vietnam jusqu'à la petite île d'Okinawa pour le processus de retour à la vie civile.

Okinawa fut inondé de troupes et d'équipement quittant les "fronts" de bataille de quatre pays, c'était le chaos.

Un dimanche après-midi, je m'assis sur la plage à observer une file de bombardiers B-52 s'étendant d'un bout du ciel à l'autre, en approche pour atterrir sur Okinawa. Ils avaient été le principal outil des missions de bombardement en Asie du Sud-est, et le fléau des Viêt-Cong, des paysans et des forces américaines qui s'étaient retrouvés sous une pluie de bombes. L'espace de stationnement resta un mystère pour les plus de 300 B-52 et les milliers d'autres appareils qui se posèrent sur les pistes d'atterrissage de la petite île déjà surchargée. Des milliers d'appareils militaires, de chars, de camions, de jeeps, de pièces d'artillerie de cette guerre et des précédentes stationnèrent sur l'île d'Okinawa. Il ne fait aucun doute que beaucoup de matériel a fini dans l'océan aux côtés du matériel militaire de la seconde guerre mondiale jonchant cette partie du monde. Certaines zones de l'île furent rallongées et bâties sur l'océan pour agrandir sa superficie.

Okinawa ne canalisa plus les soldats vers le Vietnam, mais hors du Vietnam. Sur l'île, des milliers de soldats furent préparés au retour à la vie civile, un processus d'ordinaire effectué aux États-Unis et réclamant plusieurs jours. Cela changea quand des nuées de troupes arrivèrent en marchant au pas vers chez elles. Les gros bonnets responsables réduisirent le merdier bureaucratique, et les soldats décollaient d'Okinawa en moins de deux heures. Je n'ai jamais vu les préposés taper si vite à la machine et faire autant d'erreurs intentionnelles. Pour faire mes papiers, ils remplirent les cases vides avec de fausses informations, uniquement afin de compléter la paperasse et de me faire partir de là. Je m'en fichais un peu, j'étais fou de joie, l'armée me libérait quelques jours plus tôt que je n'avais prévu et j'avais hâte de retrouver le monde civil.

D'un point de vue technique, la guerre du Vietnam se termina en 1973, au moment où le rôle de l'Amérique se réduisit considérablement. Les quelques forces restantes intégrèrent des opérations de l'armée sud-vietnamienne, qui dut se charger du travail qu'une superpuissance comme l'Amérique n'avait pas su gérer. Il ne fallu pas longtemps pour que les sud-vietnamiens réalisent qu'ils étaient de la chair à canon. Ils firent face à des ennemis organisés et déterminés, la Chine et l'Union Soviétique. Le Sud-Vietnam n'avait aucune chance de survivre.

Quand il devint évident que les américains quittaient en masse le Vietnam, les désertions d'officiers sud-vietnamiens s'enchaînèrent et menèrent à la catastrophe, l'armée sud-vietnamienne et le pays disparurent du jour au lendemain, repris par les troupes nord-vietnamiennes.

Avril 1975, la guerre fut officiellement terminée pour l'Amérique et débuta alors l'assassinat de millions d'indochinois alliés avec les américains.

Agent Orange et quelque chose d'autre

L'Agent Orange fut pulvérisé sur les jungles d'Indochine pour débarrasser la canopée de ses feuilles offrant un abri aux Viêt-Cong et à "quelque chose d'autre".

L'Agent Orange détruisit la végétation, les récoltes, les villages et d'innombrables vies. Le défoliant transforma de nombreuses zones en déserts toxiques et rendit atroce et impossible la vie des populations paysannes habitant à proximité de ces zones. Certains soldats et civils qui entrèrent en contact avec l'herbicide souffrirent de malformations et de nombreux autres problèmes médicaux.

L'immunité psychologique au défoliant aida quelques soldats à se frayer un chemin au travers de jungles anéanties par l'Agent Orange. Ma section n'était pas en reconnaissance comme on nous le faisait croire, nous étions affectés à la plus étrange des missions, qui était de capturer "mort ou vif" de mystérieuses créatures végétales infestant les jungles d'Indochine. Des créatures si terrifiantes qu'elles étaient capables d'immobiliser les soldats et les paysans qui entraient en leur contact.

Certains soldats perdirent l'esprit, devinrent fous, et se suicidèrent. Les soldats infectés après avoir été en contact avec les étranges êtres de la jungle firent subir d'autres atrocités aux civils et à leurs camarades. L'herbe/droque spéciale que l'armée nous donna aida l'esprit et le corps à se protéger des étranges et effroyables créatures capables de s'insinuer dans l'esprit et le corps humain. Ma section n'en a jamais trouvé de cadavre. Nous les traquions et ce sont elles qui nous trouvaient, nous étions l'appât.

Nous avons trouvé un nid au fin-fond de la jungle, dans lequel plusieurs de ces êtres se trouvaient. Certains des gars paniquèrent et commencèrent à tirer, vidant plusieurs cartouches de munition et lançant des grenades aux créatures. Celles-ci se dispersèrent en sautant et en volant dans toutes les directions. Elles étaient derrière nous, sur notre dos, sous notre nez comme des cafards ou papillons de nuit géants. Leurs bruits d'animaux enragés nous percèrent les oreilles. Puis elles disparurent. Deux hommes craquèrent et s'enfuirent dans la forêt en hurlant. Le capitaine ordonna au reste d'entre nous de rechercher les créatures. Les balles et les grenades n'avaient tué ou blessé aucune d'entre elles, et nous ne trouvions

rien. Le capitaine demanda un raid aérien et la zone fut passée au napalm. Nous fûmes évacués vers Okinawa.

L'esprit ou l'herbe bloquèrent bon nombre des missions auxquelles nous avons participé. Peut-être était-ce des hallucinations créées par les drogues et l'armée, pour un certain genre d'expérience guerrière. Certaines personnes gardent pendant des mois ou des années la guerre ou d'autres "souvenirs" cachés au fond de leur esprit. Jusqu'à ce que les souvenirs refassent surface et que la personne succombe à une crise cardiaque ou un anévrisme cérébral suite au choc de la remémoration, emportant les terrifiants souvenirs avec elle dans sa tombe. Certaines personnes finissent dans des camisoles de force; d'autres vivent avec les souvenirs mais n'en parlent pas. Certaines personnes parlent.

Je n'ai pas été approché pour qu'on me dise de garder le silence, et je présume qu'aucun des autres soldats ne l'a été. Peu de ceux étant sains d'esprit s'exprimèrent à propos de ces choses insensées sans ternir leur propre réputation. Seuls les cinglés ou les drogués voient des événements paranormaux étranges que personne d'autre ne voit.

Le peloton fut divisé sans avertissement préalable, et chaque homme reçut des ordres distincts et fut envoyé sur d'autres bases militaires. On ne nous donna pas l'occasion de corroborer les choses que nous avons vues et expérimentées. Je restai sur Okinawa un mois de plus avant d'être désincorporé. Je passai ce mois à suivre des cours de "déprogrammation", en compagnie de trente autres soldats que je n'avais jamais rencontrés. On nous donna des conseils pour réintégrer le monde civil avant de retourner sur le sol américain.